


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY


TRANSFERRED
MARIANOPOLI.

# AUGUSTE MARCEAU

CAPITAINE DE FRÉGATE

COMMANDANT DE L'ARCHE D'ALLIANCE

TOME II

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).

# AUGUSTE MARCEAU

## CAPITAINE DE FRÉGATE

## COMMANDANT DE L'ARCHE D'ALLIANCE

PAR UN PÈRE MARISTE

---

NOUVELLE ÉDITION

REVUE AVEC SOIN, CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE ET FIXÉE DÉFINITIVEMENT

---

TOME SECOND




PARIS

RENÉ HATON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

35, RUE BONAPARTE, 35

1888


ST. MICHAEL'S COLLEGE

# AUGUSTE MARCEAU.

## LIVRE QUATRIÈME.

CARRIÈRE APOSTOLIQUE DE MARCEAU.
(1846... 1849.)

### CHAPITRE PREMIER.

SERVICES RENDUS PAR MARCEAU AUX MISSIONS EN OCÉANIE. — SES NOMBREUX VOYAGES. — FAITS DIVERS.

(Septembre 1846.., décembre 1848.)

L'Océanie et Marceau!... ces deux noms seront toujours inséparables dans l'histoire des missions catholiques. En suivant le sillon lumineux qu'a laissé derrière elle l'*Arche d'alliance*, nous aurons à présenter au lecteur de bien étranges ou de bien admirables spectacles. Dans l'apostolat de Marceau, comme dans sa vie, les contrastes abondent.

Le 5 septembre on apercevait l'île Rose, qui s'épanouit sur les eaux comme un bouquet de fleurs. L'*Arche* se trouvait au milieu de l'archipel Samoa ou Hamoa, que *Bougainville* a nommé ar-

chipel des Navigateurs à cause de la multitude de pirogues qu'on y rencontre, et de l'habileté des insulaires à les conduire. Ce fut là que se dirigea d'abord Marceau, afin de pouvoir porter ensuite à Mgr Bataillon des nouvelles de la mission fondée par le prélat dans ces îles, un an auparavant. Son intention était de ne s'y arrêter qu'un jour ou deux : la Providence et sa foi l'y retinrent six semaines.

Apparition de l'Arche d'alliance en Océanie. — Les îles de l'Océanie, ces terres d'alluvion, s'élèvent du sein des flots, semblables à de riantes oasis, toutes parées de verdure et de fraîcheur comme si elles naissaient à peine des mains de Dieu. Quelques-unes sont si belles, leur luxuriante végétation contraste si bien avec la stérilité mouvante et monotone de la mer qui les baigne, qu'on les croirait des parcelles du firmament semées par le Créateur, ainsi que des rubis, des émeraudes, des perles aux mille couleurs, sur le manteau du roi des océans.

Mais où le voyageur qui passe admire comme le paradis terrestre de la nature, le prêtre qui demeure riche seulement de son bréviaire et de sa croix, se trouve entouré de toutes les horreurs des vices, de toutes les haines de l'enfer.....

L'aurore n'apporte pas plus de vie et de soulagement à un homme perdu dans une nuit pro-

fonde au milieu des forêts, que n'en apporta l'*Arche d'alliance* aux Églises naissantes de l'Océanie. A l'apparition de Marceau, de toutes les îles s'éleva un cri d'espérance. Les lettres écrites par les missionnaires à cette époque rayonnent de joie et de bonheur, et leur courage semble renaître.

« L'*Arche d'alliance*, écrit le Père Montrou-« sier, est venue embaumer notre île de la bonne « odeur de Jésus-Christ, et ses exemples n'ont « pas seulement frappé nos néophytes, ils nous « ont encore arraché des larmes. Qu'il était beau « de voir le digne commandant donner le branle « à tous les exercices d'une communauté, et s'y « montrer toujours le premier et le plus édi-« fiant!... Je n'en dis pas davantage; car si je « voulais vous rendre toutes mes impressions à « cet égard, je serais interminable. Qu'il me suf-« fise de vous assurer que je n'ai jamais retiré « autant de fruits d'une retraite que de la simple « vue de l'équipage commandé par M. Marceau. » Deux vicaires apostoliques élèvent la voix pour faire éclater leur reconnaissance et leur vénération à l'égard *du nouvel apôtre de l'Océanie.* « M. Mar-« ceau, disait au Supérieur général d'une société « religieuse un des prêtres qui resta 14 mois à « son bord, *M. Marceau est le missionnaire des « missionnaires.* » Un des premiers compagnons de Mgr Douarre, évêque d'Amata, écrivait : « L'ar-« rivée de l'*Arche d'alliance* a été une époque

« de réjouissance et d'espoir pour nous tous et en « même temps un sujet d'édification qui laissera « un long souvenir. Sans parler des Européens, « nos insulaires eux-mêmes n'ont pas tardé à ap- « précier le digne commandant Marceau dont la « réputation est maintenant universelle. Je ne vois « rien de plus beau qu'une telle entreprise, et « personne de plus digne ou de plus capable de « l'accomplir. » Enfin un missionnaire de l'archipel des Navigateurs, après avoir rendu compte des fruits admirables produits par la présence de Marceau dans les îles, écrit ces mots remarquables qui résument tout ce qu'ont dit ses confrères : « *L'arrivée de l'Arche d'alliance peut être regar-* « *dée comme une ère nouvelle.* »

L'ARCHIPEL DES NAVIGATEURS ET L'ARCHE D'ALLIANCE. — Les trois îles de cet archipel que visita surtout Marceau sont : Tutu-Ila, Upolu, et Savaï appelée Pola par certains géographes français.

Au mois de septembre 1845, Mgr Bataillon, vicaire apostolique de l'Océanie Centrale, résidant à Wallis, avait envoyé deux religieux maristes, les Pères Roudaire et Violette, pour essayer de fonder une mission catholique sur un de ces trois points. Quand parut la goëlette qui les portait, elle fut repoussée de toutes les baies où elle se présenta : c'était le fruit des calomnies répandues par les ministres protestants. Depuis dix ans, ils

répétaient aux indigènes, sur tous les tons, que la religion catholique est un culte idolâtrique, que ses prêtres sont des tyrans, des gens ambitieux et adroits qui s'emparent des terres où ils abordent, des mangeurs de chair humaine, etc. La pudeur ne permet pas d'énoncer toutes leurs accusations. L'horreur et l'effroi que causaient les Popés (Papistes) étaient tels, qu'on ne voulait pas même permettre aux canots de prendre de l'eau à la rivière : on en manquait absolument à bord de la goëlette. La persistance des missionnaires qui ne se lassèrent pas d'errer, pendant six semaines, autour de l'île qu'ils voulaient conquérir à la foi, devait avoir raison des obstacles élevés par l'imposture. Ce fut au risque de se perdre qu'ils entrèrent dans une coupure des récifs qui environnent cette île, pour se rendre chez les chefs. Ceux-ci consentirent à les recevoir; mais ils les reçurent plutôt parce qu'ils étaient irrités eux-mêmes contre les ministres protestants qui semblaient les mépriser, que pour tout autre motif. Les Pères Roudaire et Violette furent alors l'objet de l'examen le plus inquiet et le plus curieux; on venait des villages voisins, pour voir des Popés, *ces monstres qui ont deux cornes et une queue, qui sont tout noirs, qui s'emparent des terres après avoir dévoré les habitants.* (Des hommes civilisés n'avaient pas rougi de donner, dans cet archipel, une pareille définition des prêtres catholiques.) On

priait les Pères de se lever, on tournait autour d'eux, pour s'assurer qu'ils étaient faits comme les autres hommes; enfin les Kanaks, à leur grand étonnement, furent obligés de reconnaître que les missionnaires ne ressemblaient en rien au portrait qu'on avait tracé. Il est vrai que les ministres trouvèrent un expédient pour sauver leur réputation de véracité. « Ne vous laissez pas prendre à leur « air de douceur; c'est ainsi qu'ils ont soin de « commencer; mais vous reconnaîtrez plus tard « l'exactitude de tout ce que nous avons dit, et « vous les verrez donner carrière à leurs instincts « de férocité et d'avarice. » Ainsi ces pauvres insulaires n'osaient point en croire leurs yeux, et ils craignaient que les apparences de charité ne cachassent en effet des projets de brutal despotisme.

Tel était l'état des choses sous le rapport religieux dans l'archipel des Navigateurs, lorsque le Commandant y arriva; nous allons le suivre dans les trois îles principales.

Tutu-Ila. — Cette île est la troisième de l'archipel des Navigateurs pour la grandeur; aucun prêtre missionnaire catholique n'y avait encore paru. Au fond de la baie, on remarquait le temple protestant, la maison du ministre, celle du vice-consul également protestant, l'école et la prison. Trois cents cases environ étaient disséminées au

bord de la mer, à l'ombre des cocotiers, des arbres à pain, et entourées de plantations d'ignames, d'ananas, de taros, de bananiers, de cannes à sucre, etc. Autour des cases on ne voyait que poules, canards, cochons, qui rôdaient à l'aventure et indiquaient le bien-être des naturels.

Marceau avait rencontré et pris à bord, avant d'arriver dans ces parages, un naturel des îles Hawaï (Sandwich) parlant assez bien l'anglais, qui lui apprit que Tutu-Ila était sous la domination des ministres protestants; que la majorité de la population encore païenne était fatiguée du joug qu'ils faisaient peser sur elle; que le bruit s'était répandu à Tutu-Ila que des Popés avaient abordé à Upolu (c'étaient les Pères Roudaire et Violette), et que plusieurs étaient effrayés de cette nouvelle. Le naturel des îles Hawaï qui, dans son pays natal, avait été à même de faire la comparaison entre les prêtres et les ministres, demandait à Marceau de lui laisser un missionnaire dans l'île où il s'était fixé, lui promettant de le loger et de le nourrir. « Ces pauvres gens, écrivait Marceau, sont telle« ment habitués par le protestantisme à confon« dre les deux puissances, spirituelle et tempo« relle, qu'ils paraissaient penser que, capitaine « d'un navire portant des missionnaires, j'étais « maître de les déposer, comme tout autre objet « de ma cargaison, là où je trouverais un bon pla« cement. »

Toutefois le Commandant se réjouissait de ces heureuses dispositions, et il se préparait à utiliser le bon vouloir de l'interprète que la Providence lui avait envoyé, pour parler aux habitants de Tutu-Ila. Mais le consul anglais étant venu, au nom des chefs, reconnaître le nouveau bâtiment, et s'enquérir du but de sa relâche, aperçut plusieurs prêtres catholiques. Aussitôt il s'empressa de faire mettre sur le navire et sur les personnes du bord le *Tabu*, interdit usité en Océanie, en vertu duquel l'individu ou l'objet qui en *est frappé* ne *peut* être *touché* par les indigènes. De plus, sous son inspiration, les chefs enjoignirent au naturel dont Marceau voulait se servir comme interprète, de se rendre immédiatement dans son île. Quand le consul eut ainsi isolé le Commandant de l'*Arche d'alliance* et l'eut privé de tout moyen de communication, il lui fit mille offres de services et se mit à sa disposition, avec les démonstrations les plus sympatiques. Durant les six jours que le navire mouilla dans cette baie, aucun naturel ne put venir à bord, le Commandant ne put avoir lui-même de communication avec eux que par l'intermédiaire du consul. Celui-ci assurait être épris d'une telle amitié pour Marceau, que l'idée de le laisser manquer un seul instant de ses services lui était insupportable. Persécuté par tant de bienveillance, Marceau réussit toutefois à échapper, pendant quelque temps, à l'incessante affec-

tion de ce nouvel ami. Il rejoignit le naturel de Hawaï, à l'île qu'il habitait, vit les habitants, promit d'envoyer incessamment son brick, l'*Anonyme*, « et à dater de cette époque, dit-il dans son rap-« port, j'ai renoncé à avoir avec moi un bâ-« timent de conserve, et le brick a toujours été « séparé de l'*Arche d'alliance*. Un peu de con-« fiance en la Providence a de suite augmenté mes « moyens d'action. » Puis le Commandant reparut à Tutu-Ila, où il avait laissé l'*Arche d'Alliance*. Afin que le bâtiment n'eût aucune raison de différer son départ, grâce aux soins du consul, les vivres et les objets d'échange affluaient; cette fois encore il voulut être l'interprète de Marceau. « Mais c'est inutile, disaient le consul et les mi-« nistres, de vouloir trouver de l'huile de coco à « Tutu-Ila : vous perdriez votre temps; il n'y en à « pas. » Enfin, à leur grand contentement, l'*Arche d'alliance* mit à la voile.

Son court passage ne fut pas sans fruit. Outre la visite du Commandant et l'apparition de l'*Anonyme* à l'île dont nous avons parlé, la veille de son départ, Marceau avait pu se délivrer, vers le soir, de la surveillance du consul; il était allé dans un village traiter avec les naturels qui étaient venus, le long du bord, à la dérobée, lui proposer d'acheter de l'huile de coco, malgré la défense formelle qui leur avait été faite. En cette circonstance, il saisit toutes les occasions de se montrer bon et

aimable et il fut parfaitement reçu par les habitants. C'était un immense progrès. Dans les premiers jours, les naturels ne voyaient pas les gens du bord ou les Popés descendre à terre, sans prendre sur-le-champ la fuite... Si quelques-uns avaient attendu de pied ferme, ce n'était qu'après s'être longtemps consultés, et après avoir bien examiné si personne ne les apercevait, qu'ils avaient consenti à donner les cocos qu'on leur demandait pour se rafraîchir. Les audacieux seuls de l'île osaient saluer ces Popés qu'ils regardaient avec inquiétude. Les choses étaient déjà bien changées, puisque les naturels invitaient eux-mêmes le Commandant à visiter leurs cases. Il est évident qu'un plus long séjour aurait fait entièrement tomber les préventions. Elles étaient du moins ébranlées, et l'*Arche d'alliance* avait semé, en passant, des doutes salutaires qui pouvaient un jour, sous le soleil de la grâce, et sous la chaleur vivifiante de la sainte parole, faire germer la vérité dans les âmes.

Upolu. — Cette belle île, l'égale de Taïti par la beauté de ses sites, est à quarante milles de Tutu-Ila. Elle a dix-sept lieues de long, et sa population est évaluée à dix-sept mille habitants. Les plages sablonneuses sont couvertes de cocotiers et d'arbres à pain. C'est sous leurs frais ombrages que s'éparpillent les cases. Rien de plus simple que leur architecture : quelques colonnes

en bois, placées de distance en distance, et dont les intervalles sont remplis par des feuilles de cocotiers mobiles qui se hissent à volonté comme des abat-jours, servent de murs; des nattes étendues à terre tiennent lieu de plancher. Le vent souffle à travers la palissade. Ce genre de construction convient à merveille dans un pays où règne un printemps éternel, et où jamais les arbres ne se dépouillent de leur feuillage. Derrière les cases sont des plantations de papayers et de bananiers; puis des champs d'ignames, de cannes à sucre, de patates, de taros, d'ananas. Le fond du tableau est formé par des collines couvertes de pamples-mousses, de frènes, d'hibiscus, de pandanus et d'autres arbres entremêlés de lianes, qui flottent au gré des vents, ou grimpent sur le sommet des arbres et les tapissent de leurs fleurs et de leur verdure. Les forêts foisonnent de merles, de pigeons, de rossignols, de perruches, d'oiseaux-mouches, de martins-pêcheurs. Tel est l'aspect général du pays.

Les deux stations qui fixèrent principalement l'attention du commandant de l'*Arche d'alliance* à Upolu, furent Apia (la rade d'Apia) et Muli-Nuu (la pointe de Muli-Nuu) que le missionnaire catholique, le P. Roudaire, avait choisi pour sa résidence. Seul pour lutter contre dix ministres et quatre-vingts catéchistes protestants, il n'avait pu gagner, depuis environ une année, qu'une soixan-

taine de catéchumènes: et encore le plus grand nombre d'entre eux étaient-ils sous l'influence des préjugés qu'avaient fait naître en leur esprit les incessantes déclamations des apôtres de l'erreur.

Tout à coup le bruit se répand à Upolu que sous peu un grand bâtiment français, chargé de prêtres Popés, doit paraître dans l'île. Protestants, catholiques (ou plutôt catéchumènes) sont tous dans l'attente. Et quand le beau trois-mâts se montre, la joie éclate à Muli-Nuu dans la chrétienté naissante avec les plus vifs transports. L'*Arche d'alliance* est assiégée de toutes parts; plus de vingt pirogues arrivent à la file; les naturels serrent la main aux missionnaires, ils font le signe de la croix pour montrer à qui ils veulent être; ils comptent les Popés; ils veulent savoir leurs noms. Plusieurs chefs demandent des prêtres. Les Kanaks se répandent comme l'eau sur le navire; ils remplissent la salle à manger, la dunette, le pont, le gaillard-d'avant. Plusieurs portent suspendus à leur cou des chapelets, des croix, des médailles de la Sainte-Vierge. C'est une expansion de bonheur inusitée. Enfin, à la nuit, ils sautent dans leurs pirogues et regagnent le rivage, en chantant tout le long de la traversée des chansons en l'honneur des arrivants. L'expérience apprit plus tard aux missionnaires à ne pas attacher toutefois une trop grande importance à ces démonstrations en Océanie.

La situation des esprits n'était pas la même à Apia. Sous l'influence des protestants, défense avait été faite aux naturels de se rendre à bord de l'*Arche d'alliance*. Le chef Péa, dont l'avidité a été signalée par un célèbre voyageur, crut lui-même, dans cette circonstance, devoir faire à ses principes religieux le sacrifice de son droit d'ancrage. Mais un autre chef, qui appartenait à la secte des *Indépendants,* fut moins scrupuleux; il vint toucher les dix piastres qui revenaient à Péa. Le Commandant fut enchanté d'avoir une occasion de montrer à ces pauvres gens qu'il était disposé non-seulement à la justice, mais encore à la bienveillance à leur égard. Le lendemain eut lieu l'entrevue de Marceau avec les chefs catéchumènes. Pendant la nuit et durant la matinée, ils avaient fait les préparatifs de la réception solennelle qu'ils destinaient au commandant de l'*Arche d'alliance* et aux Popés. Devant la case du missionnaire est une jolie place ombragée de cocotiers; c'est là qu'ils avaient mis en ordre leurs présents, savoir : des bananes, des cocos, et une dizaine de porcs plus ou moins gros, suivant l'élévation hiérarchique des chefs qui les offraient. Quand le Commandant eut été introduit, ils lui témoignèrent la plus grande joie de le voir, s'excusant de n'avoir à lui donner que de faibles présents. « Son « arrivée, lui dirent-ils, les rassurait contre ce « qu'ils entendaient dire chaque jour sur les

« Popés ; fixait leurs incertitudes ; fortifiait la con-
« fiance qu'ils avaient mise dans le missionnaire,
« et leur démontrait la fausseté de ce qu'on répé-
« tait contre le Père Roudaire : que c'était un
« homme abandonné des siens et sans famille. »

En cette même réunion eut lieu la cérémonie du Kava, cérémonie indispensable quand on veut honorer un étranger; et dans laquelle les règles de l'étiquette fixée doivent être observées avec grand soin, sous peine de paraître sauvage chez les sauvages mêmes. Voici comment les choses se passent, au rapport d'un voyageur à bord du *Stella del mare,* M. Nepveu, qui en fut témoin, quelque temps après, dans le même archipel. Les chefs et les autres membres de l'assemblée étant réunis, tous se placent en rond, formant un cercle plus ou moins grand suivant le nombre des assistants. A un point de la circonférence deux ou trois jeunes filles, ou, à leur défaut, des jeunes gens, après s'être lavé la bouche, broient avec leurs dents, qui sont d'une force et d'une blancheur remarquables, le kava (racine desséchée et dure ressemblant à celle de certaines crucifères). Lorsqu'elles ont bien mâché cette racine, en imitant le mouvement de mâchoire de nos ruminants, elles la déposent dans un grand vase de bois; après quoi l'une d'elles annonce que l'opération est terminée, et elle penche le vase pour que le chef voie si la quantité est suffisante. Sur un signe approbatif,

elle se lave de nouveau les mains et la bouche; prend une poignée de filasse provenant d'une écorce, et mélange la racine broyée avec l'eau qu'une autre jeune fille a jetée dans le vase. Puis, avec cette même filasse, elle enlève toutes les parties de la racine qui n'ont point été dissoutes; et la liqueur est préparée. On en fait alors la distribution. Le chef est servi le premier, ou bien lui-même désigne la personne à qui il cède cet honneur. La jeune fille remplit la coupe (une noix de coco) en se servant de la poignée de filaments comme d'une éponge. Le maître de cérémonies prononce successivement les noms de ceux auxquels on doit présenter la tasse, et il faut qu'il observe avec soin l'ordre hiérarchique. Le convive proclamé bat trois fois des mains, reçoit la coupe qui lui est offerte par une autre jeune fille, et enfin il l'approche de ses lèvres. Mais il serait de mauvais ton de boire trop vite. Vous pouvez ensuite jeter la coupe à terre en la faisant tourner sur elle-même. La préparation et même l'arôme de la liqueur ne sont pas du goût de tout le monde. On dit cette boisson rafraîchissante, saine et surtout très-stomachique. Dans les occasions solennelles les jeunes gens sont employés de préférence aux jeunes filles. Le P. Poupinel procureur des missions de la société, qui avait été invité à des fêtes semblables, écrivait : « Les naturels sont ex-
« cessivement honnêtes, polis, respectueux et di-

« gnes dans leurs réceptions. On pourrait envoyer « à leur école bien des gens civilisés. » N'oublions pas toutefois que c'est un père qui parle de ses enfants.

Quand on s'approcha de Marceau pour lui offrir la première coupe : « Commandant, lui dit le « docteur de l'*Arche d'alliance* dont le cœur s'était « soulevé, allez-vous boire ces horreurs? — Doc« teur, repartit Marceau, souvenez-vous que nous « sommes venus planter la croix; je dois me plier « à tous les usages des populations que je veux « gagner à Dieu. » Et il vida sans sourciller sa tasse, comme il eût pris un verre de Champagne. Mais le médecin fit un geste de répulsion si expressif, lorsque vint son tour, que toute l'assemblée partit *d'un* bruyant éclat de rire. On lui indiqua alors un moyen honnête d'échapper à cet honneur, en présentant lui-même par déférence et avec courtoisie la noix de coco qui l'effrayait tant à un des plus respectables de l'assemblée. La transaction fut acceptée joyeusement.

Ensuite le commandant de l'*Arche d'alliance*, afin de se rendre agréable aux naturels, invita les chefs à dîner à son bord. C'était la première fois qu'ils mangeaient avec des Européens; aussi étaient-ils émerveillés de l'honneur qu'on leur faisait. A la nuit, en se rendant au rivage sur leurs pirogues, ils ne cessaient de répéter en cadence un chant composé en l'honneur du Commandant

et des Popés, dont le refrain était : « Samoans « (noms des naturels de l'archipel des Navigateurs), « soyons catholiques ! soyons aux missionnaires ! »

Les femmes et les enfants attendaient sur le bord de la mer ; la prière se fit dans la maison du grand chef, et la soirée se termina par le chant des cantiques, sur quelques-uns des airs en usage en France, répétés avec l'accord le plus parfait.

Pauvres peuples ! ils paraissaient bons, faciles et complaisants ; pourquoi l'hérésie était-elle venue semer leurs voies d'épines, de difficultés, de doutes et d'erreurs ?

Le dimanche 20 septembre, fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs, il y eut à bord une messe solennelle, suivie de la bénédiction du Très-Saint Sacrement. Les vingt-trois pavillons flottaient sur le navire ; l'autel avait été disposé en forme de reposoir, comme à la Fête-Dieu. Les naturels couvraient le pont et la dunette, et huit des chefs étaient présents en grand costume : c'est-à-dire, l'un avec un pantalon ; l'autre avec une chemise ; celui-ci avec une vieille redingote ; celui-là avec une tape et un gilet. A l'élévation, et à la bénédiction encore, une salve de neuf coups de canon vint ébranler le navire et stupéfier les pauvres sauvages. L'un d'eux (c'était un chef) s'empressa de demander un de ces canons pour défendre sa religion, si on voulait l'attaquer, tant les idées de

ceux mêmes qui se sont fait inscrire parmi les catéchumènes sont confuses et incomplètes ! Mais la conduite édifiante, le recueillement profond du Commandant furent pour eux une instruction à l'abri de toute erreur. Le sauvage, comme l'homme civilisé du reste, apprend souvent plus par les yeux que par les oreilles. Et c'est dans ce sens que la présence seule de Marceau eût été un apostolat, quand même il ne l'aurait pas accompagnée de tant d'œuvres utiles. Après la messe, il distribua des vêtements aux huit chefs qui avaient assisté à la cérémonie.

L'Esprit-Saint a dit que l'iniquité se ment à elle-même : une calomnie également injuste et maladroite qu'on fit à cette époque contre le Commandant vint justifier cet axiome, retomba sur ceux qui en étaient les auteurs, et servit contre leur intention à la cause de la vérité. Marceau était allé avec le brick, à la recherche d'une île qui lui avait été signalée. Pendant son absence qui dura six jours, toutes sortes de fables furents débitées sur son compte. Comme *l'affaire de Taïti* (1) est

(1) Pomaré, reine de Taïti, ayant, contre la foi des traités, privé de leurs biens et même emprisonné plusieurs Français, le contre-amiral Dupetit-Thouars lui imposa une amende de dix mille piastres; à défaut de paiement, il menaça d'occuper l'île. Epouvantée, Pomaré offrit à la France le protectorat des îles dont elle était reine. Dupetit-Thouars l'accepta le 9 septembre 1842, et la convention fut ratifiée par Louis-Philippe, le 28 avril 1843. Mais survint avec le titre de

très-exploitée par les ministres protestants qui représentent les Français tantôt comme des ogres, tantôt comme des êtres sans puissance, on disait à Upolu : « Marceau est reparti pour Taïti, il « est allé prendre six frégates chargées de trou« pes, il va venir s'emparer de l'archipel. » Ces bruits ne laissèrent pas d'agiter et d'effrayer les esprits. Mais à son retour le Commandant réunit en assemblée les chefs catéchumènes, et il saisit cette occasion pour leur parler de toutes les fables ridicules répandues sur ceux de sa nation, et renouvelées au sujet de son absence de six jours. Sa position d'officier dans la marine militaire lui donnait une haute importance à leurs yeux : ils furent donc très-satisfaits de l'entendre assurer à plusieurs reprises que jamais les chefs français n'avaient eu l'intention de s'emparer de leur pays. Bien plus, comme il savait que le consul anglais avait tenté de faire arborer le pavillon britannique, il ajouta : « Loin d'être venu avec les in« tentions hostiles qu'on m'a prêtées, je veux vous « conseiller de vous défier de toute proposition de

consul et de missionnaire un Anglais, M. Pritchard, qui engagea Pomaré à se soustraire à ce protectorat. Dupetit-Thouars menace ; la reine conseillée par M. Pritchard résiste ; Dupetit-Thouars occupe l'île ; l'Angleterre réclame ; Louis-Philippe désavoue l'occupation, se renferme dans le protectorat, et même paie une indemnité au missionnaire-consul. C'est ce que nous appelons *l'affaire de Taïti*, nommée aussi l'*indemnité Pritchard* dans les feuilles publiques.

« protectorat qui serait faite ; il ne vous convient pas « d'être sous la protection d'une autre nation ; car « elle voudrait naturellement s'immiscer dans vos « affaires. Vous devez au contraire, comme les natu- « rels des îles Hawaï (Sandwich) vous hâter d'entrer « dans la grande famille des nations civilisées. » De tels conseils rassuraient les insulaires, et flattaient en même temps leur vanité : ils attirèrent au Commandant les remercîments les plus vifs. Accoutumés à traiter toutes les affaires de la tribu et de l'archipel dans des assemblées, où, sous la présidence des chefs, chacun expose et fait valoir ses raisons, ces peuples que l'on est disposé à regarder comme dépourvus de toute intelligence, ne sont pas inférieurs à bien des questions qu'on croirait au-dessus de leur portée. Cette habitude de discussion leur a même donné un esprit d'examen surprenant, qui les porte à étudier avec défiance la conduite des Européens.

Marceau, après avoir fixé l'établissement principal de la société à Taïti, se trouva assez loin pour planter son premier jalon. La position de l'archipel, ses ressources variées et abondantes, l'influence hétérodoxe à combattre, les intérêts catholiques à protéger, le décidèrent à acheter un terrain, où il construisit un magasin spacieux, afin d'abriter les objets d'échange qu'il apportait. Avant de fonder ce comptoir, il commença par obtenir l'assentiment des grands chefs de l'archi-

pel, puis il fit, pour le service des missions, acquisition d'une goëlette.

Enfin l'*Arche d'alliance* quitta ces parages; elle avait passé un mois dans la rade d'Apia. Les ministres protestants, après avoir fait longtemps des prières publiques pour demander à Dieu d'être préservés du fléau du papisme, se virent soumis à la cruelle nécessité d'en ordonner d'autres afin de remercier le Très-Haut de ce qu'il leur avait envoyé en aide des prêtres Popés, pour travailler à la conversion des païens. Ils aimèrent mieux s'exposer aux inconvénients d'une telle inconséquence vis-à-vis de leurs néophytes qu'à l'inconvénient de décrier des hommes tels que Marceau et ses compagnons. Ce fait dit tout. D'un autre côté, un missionnaire catholique, le P. Padel, écrivait un an après le passage de l'*Arche d'alliance*, d'Upolu même, où il était fixé depuis peu : « La conduite si digne de M. Marceau, quand « il est venu ici pour la première fois en septembre « 1846, la bonté et la générosité qu'il a témoignées « à tous les naturels qui sont venus à bord en « grand nombre, leur ont un peu ouvert les yeux, « et ont commencé à les faire douter de la vérité « de tout ce qui avait été dit sur le compte des « Popés. Il n'y avait alors que soixante catéchu- « mènes à Upolu; et encore quels catéchu- « mènes!... Aujourd'hui les sentiments de dé- « fiance tombent rapidement, l'autorité des mi-

« nistres protestants baisse, on se rapproche de « nous, notre petit troupeau s'augmente à vue « d'œil, nous comptons actuellement plus de « deux cents catéchumènes dans la seule île « d'Upolu. Nous avons une église assez grande qui « ne tardera pas à être terminée. Nous étions « naguère loin de nous attendre à des résultats si « heureux. »

Savaï ou Pola. — La troisième île de l'archipel des Navigateurs où *l'Arche d'alliance* porta les bénédictions de Dieu est Savaï, située à quinze milles d'Upolu. Savaï que Dumont d'Urville appelle trop pompeusement *une espèce d'Élysée océanien,* a un magnifique aspect ; mais elle n'offre aucun bon port. Sur un des points de cette île, à Mata-Utu, se trouvait un ministre protestant. Un autre point (Léalatélé) était occupé par le P. Violette, de la Société de Marie, qui aborda le premier avec le P. Roudaire sur ces terres idolâtres ou hérétiques.

Là comme ailleurs le passage de l'*Arche d'alliance* fut l'occasion d'un échec pour les ministres de l'erreur. On se trouvait alors dans la saison des vents d'ouest, et à cette époque, le mouillage est très-dangereux dans la baie de Mata-Utu. Le ministre protestant supposa donc que Marceau n'oserait pas s'approcher des côtes, et pendant que le Commandant était à Upolu, il crut

pouvoir profiter du séjour de l'*Arche d'alliance* au milieu de l'archipel, pour renouveler les fables que la présence du P. Violette à Léalatélé avait un peu discréditées. Il feignit les plus grandes inquiétudes, et fit part de ses craintes prétendues aux naturels. « C'était un grand navire popé, armé « de canons et chargé de prêtres, qui devait bien« tôt passer à Mata-Utu. Il n'y avait pas moyen « de le repousser comme on avait repoussé un « an auparavant la goëlette de l'évêque des Popés « de Wallis. Le seul parti à prendre était de fuir « dans les montagnes. Quant à lui, il resterait pour « tâcher de sauver le village. » Les vents ayant empêché le Commandant de mouiller les deux premiers jours qu'il passa en vue de Savaï, les sauvages durent apercevoir à l'horizon l'*Arche d'alliance*, et sans doute alors le ministre se félicita de son imposture qui ne pouvait pas être découverte. Mais enfin le navire ayant pu gagner au vent, Marceau mouilla sur rade, uniquement dans le but d'apprivoiser ces peuples et de faire tomber les préjugés anti-catholiques. Aucun naturel n'eut le courage de venir à bord, et lorsque tous les missionnaires descendirent dans l'île, ce ne fut que de loin qu'on se hasarda à les examiner.

Cependant dans la journée, la terreur qui se manifestait au sein des villages de Savaï, à l'approche du Commandant et de ses compagnons, parut

peu à peu se calmer, surtout quand les Kanaks virent avec quelle bienveillance étaient reçus les enfants assez osés pour s'avancer jusqu'à eux. Enfin, au moment où le Commandant regagnait le rivage, un chef le pria, ainsi que ses compagnons, d'entrer au *Fono* (assemblée) où il se trouvait avec les autres chefs de Mata-Utu. Là, il leur expliqua que les chefs de Mata-Utu ayant reconnu la fausseté des bruits répandus par le ministre, s'étaient réunis en séance solennelle pour déclarer qu'on les avait trompés, que les Popés étaient bons et qu'ils voulaient les accueillir dorénavant comme de véritables amis. En effet peu de temps après, plusieurs pirogues vinrent vers l'*Arche d'alliance* pour faire des échanges ; et depuis, les bâtiments de la société de l'Océanie ont été reçus avec empressement par la même population qui auparavant eût fui au seul nom des Popés.

Tels furent les effets du passage de Marceau dans l'archipel des Navigateurs. Par cet aperçu, on peut juger des autres contrées de l'Océanie où le Catholicisme et le Protestantisme sont aux prises. Dans ce dessein (et pour cette fois seulement) nous avons multiplié les détails qui ont rapport à l'antagonisme de la foi et de l'hérésie.

Le Commandant concluait ainsi le rapport qu'il fit sur ses excursions à Tutu-Ila, à Upolu et à Savaï: « Pour qui voit l'état actuel des esprits en « Océanie (je parle de l'Océanie Centrale et des

« parties qui ont été travaillées par les ministres « protestants), il ne saurait y avoir de doute sur « la conversion de ces peuples au Catholicisme, « si l'on continue à leur envoyer des prêtres. La « ferveur avec laquelle le méthodisme a été em« brassé et même propagé à main armée par quel« ques insulaires, a fait place, il est vrai, dans ces « îles à l'indifférence la plus complète, pour ne « rien dire de plus ; toutefois les sentiments re« ligieux qui avaient poussé les insulaires à em« brasser avec tant d'ardeur les premiers principes « qui leur furent présentés, n'ont pas été éteints « par leurs infructueuses tentatives pour décou« vrir la vérité. « Nous sommes à plaindre, disait « un naturel des Navigateurs, nous avons été « trompés plusieurs fois par la religion ; cependant « notre cœur n'est pas lassé, et aujourd'hui que « nous savons avoir rencontré la vérité, nous nous « donnerons tout entiers à elle. » La politique des « ministres protestants, basée sur le mensonge, « aura puissamment contribué à ce revirement « d'opinions, à ne considérer même les choses « qu'au point de vue humain. Pourrait-on croire « (c'est toujours Marceau qui parle), que pour ôter « toute chance au Catholicisme de pénétrer en « Océanie et de venir détruire les erreurs nou« velles ou anciennes, ils n'ont pas rougi de re« présenter dans une lanterne magique destinée à « l'instruction de leurs néophytes, des prêtres

« Popés faisant rôtir à la broche des protestants
« ou les faisant bouillir dans une chaudière ; de
« répandre que les prêtres Popés s'emparent des
« femmes des chefs, qu'ils les enferment dans de
« grands souterrains, qu'ils tuent et mangent les
« enfants; ......... de dire que ces prêtres ne
« viennent dans leurs îles que pour les couvrir de
« bestiaux qu'ils font garder par les chefs ; qu'ils
« ne laissent d'ailleurs rien aux peuples assez
« malheureux pour les recevoir, attendu que cha-
« que jour de la semaine la cloche sonne pour
« qu'on apporte soit les cochons, soit les ignames,
« etc. Ce qui s'est passé à Upolu, à Savaï, se re-
« produira assurément partout où nous nous pré-
« senterons. L'arrivée seule des catholiques sera
« un présage de discrédit pour les protestants,
« au milieu des populations qui reconnaîtront
« qu'elles ont été trompées. Ainsi dans une île
« (à Tonga), un ministre qui, pendant une dizaine
« d'années, avait enseigné que le divorce était
« permis, a voulu, à la suite d'une discussion dog-
« matique, l'interdire, et ce qui devenait plus grave
« pour bien des gens, il a voulu faire reprendre
« aux Kanaks remariés leurs premiers liens. Il a
« été l'objet des procédés les plus grossiers. »

Les prévisions de Marceau ont été justifiées par l'événement. Quelques années plus tard, l'écha-faudage de calomnies élevé par les ministres avait croulé, les progrès de la vraie foi étaient sensibles

et les églises catholiques se multipliaient. Le Protestantisme qui, à l'arrivée des missionnaires, comptait dans l'archipel dix-huit ministres, n'en avait plus que trois en 1858; et l'armée des catéchistes, forte en 1845 de 400 prédicants, voyait aussi ses rangs éclaircis par la désertion et faisait mine de battre en retraite. La mission possédait le point le plus important d'Apia, que les indigènes nomment *le cœur de Samoa.* Une guerre malheureuse soulevée entre les tribus de l'archipel avait contribué à faire connaître et apprécier le Catholicisme. Tandis que les ministres protestants s'étaient éloignés par prudence du théâtre des hostilités, on avait vu les prêtres de Jésus-Christ visiter tour à tour les deux armées ennemies et soigner les blessés de chaque parti. Leur sang-froid et leur charité avaient excité l'admiration; l'Église a recueilli les fruits de leur dévouement. Un jour que les ministres se trouvaient réunis avec les chefs dans une assemblée très-solennelle, ceux-ci reprochèrent aux premiers leur cupidité, leur tyrannie, leur pusillanimité en termes tout à fait injurieux. Un Kanak acheva par la plaisanterie ce que les chefs avaient commencé par les reproches. Se tournant vers un ministre qui s'était hâté de fuir avec sa femme et ses enfants : « Un pigeon étranger, « dit-il, est venu dans nos bois; il nous a séduits « par son beau ramage. Nos chefs ont assemblé « pour lui leurs familles, ils ont dit à leurs enfants :

« Construisez une belle cage pour le pigeon étran-
« ger. » Dans cette élégante volière, nos fils ap-
« portaient chaque jour la meilleure nourriture, et
« nous venions tous faire au ramier mille caresses.
« Or, un jour, certain bruit effraya le pigeon étran-
« ger ; et pendant qu'on voyait ces papistes odieux
« accourir au milieu de nos guerriers, pour verser
« sur leurs plaies l'eau qui fait vivre, lui, timide,
« s'échappait bien loin. C'est en vain que nous
« lui criions du rivage : « Reviens pigeon ! »
« l'oiseau effaré ne revint pas ; il fuyait à tire-
« d'aile emmenant avec lui toute sa couvée (1). »

(1) « Une raison qui annule le faux ministère évangélique, « c'est la conduite morale de ses organes. Ils ne s'élèvent ja- « mais au-dessus de la *probité*, faible et misérable instrument « pour tout effort qui exige la *sainteté*. Le missionnaire qui « ne s'est pas refusé par un vœu sacré au plus vulgaire des « penchants, demeurera toujours au-dessous de ses fonctions « et finira par être ridicule ou coupable. On sait le résultat « des missions anglaises à Taïti. Chaque apôtre devenu un « libertin n'a pas fait difficulté de l'avouer, et le scandale a « retenti dans toute l'Europe. Au milieu des nations barbares, « loin de tout supérieur, loin de l'appui qu'il pourrait trouver « dans l'opinion publique, seul avec son cœur et ses passions, « que fera le missionnaire *humain ?* ce que firent ses collègues « à Taïti. Le meilleur de cette classe est fait, après avoir « reçu sa mission de l'autorité civile, pour aller habiter une « maison commode avec sa femme et ses enfants, et pour prê- « cher philosophiquement à des sujets, sous le canon de son « souverain. Quant aux véritables travaux apostoliques, ja- « mais ils n'oseront y toucher du bout du doigt. » (De Maistre.)

WALLIS. — LES NAUFRAGÉS DE CLARENCE. — FÊTE DES MARIAGES. — TRAIT DE DOUCEUR. — Le 20 octobre L'ARCHE D'ALLIANCE mit à la voile, et le 23 on était en vue de Wallis (Uvéa dans la

« Notre peu d'union ne nous permet pas d'entreprendre « ces grandes conversions. » (Le grand Leibnitz.)

« Nous ne croyons pas que l'œuvre des missions (*anglaises*) « soit l'œuvre de Dieu. Car on nous persuadera difficilement « que Dieu puisse être l'auteur de la confusion, et que les « dogmes du christianisme doivent être nécessairement an- « noncés aux païens par des hommes qui non-seulement *vont* « *sans être envoyés*, mais qui diffèrent d'opinion entre eux « d'une manière aussi étrange que des calvinistes et des armé- « niens, des épiscopaux et des presbytériens. » (Journalistes *anglais!*)

On compte dans la seule ville de New-York jusqu'à 72 sectes protestantes! (Church Journal.)

« Qu'est-ce qu'un ministre du culte qui se nomme *ré-* « *formé?* C'est un homme habillé de noir qui monte tous les « dimanches en chaire, pour y tenir des propos honnêtes. « A ce métier tout honnête homme peut réussir, et il n'exclut « aucune faiblesse de l'honnête homme. J'ai examiné de près « cette classe d'hommes et l'opinion qui les environne; *on ne* « *leur demande que la probité.* Mais qu'est-ce donc que « cette *vertu humaine* pour ce redoutable ministère qui « exige *la probité divinisée*, c'est-à-dire la *sainteté?* » (Un écrivain célèbre.)

« Lorsqu'un de ces prédicants prend la parole, il me semble « entendre chacun de ses auditeurs lui dire avec un sourire « sceptique : *En vérité je crois qu'il croit que je le crois.* » (De Maistre.)

Un grand homme d'État, protestant par sa naissance, disait à un illustre auteur : « Sans vous, catholiques, nous n'existe- rions pas. » En effet, ajoute son interlocuteur, la religion de tous les *négatifs* quelconques n'est qu'une haine commune

langue des Kanaks). « J'ai trouvé monseigneur Bataillon, dit Marceau, au milieu d'une population « bien faite pour lui donner quelque orgueil, s'il « pouvait oublier que l'apôtre n'est qu'un instrument entre les mains de Dieu pour la conversion des peuples. Toutefois le bonheur du « prélat n'est pas sans mélange. Un chef, par « vues politiques, s'est déclaré protestant après « avoir embrassé la vraie foi, et il a réuni autour de lui quelques chefs des archipels voisins et d'autres Kanaks pour qui la morale de « l'Évangile est trop rude. Ainsi, à cause de ce « levain de désordre et de la grande influence « de ce chef, au premier jour on peut voir Wallis tout en feu, la religion chrétienne catholique persécutée dans cette île et son essor comprimé. » Un des passagers de l'*Arche d'alliance* écrivait de Wallis même : « Le temps que « nous avons passé à Wallis a été un temps de « fête pour nous et pour les habitants. Combien « on est édifié et confus en voyant la piété de

contre l'*affirmation*. Or, si l'on vient à supprimer l'objet d'une haine, que reste-t-il? Rien.

Ces simples réflexions suffiraient, ce semble, pour ouvrir les yeux à bien des protestants. Mais, hélas! les vérités les plus claires ne peuvent être saisies par ceux qui n'ont pas *le sens religieux*, et beaucoup *manquent de ce sens*. Que leur reste-t-il donc à faire? à dire comme l'aveugle de l'Évangile . *Seigneur, faites que je voie*. La prière est le remède de toutes les erreurs.

« ces bons insulaires! A toutes les heures du « jour et de la nuit on est sûr de trouver des « adorateurs devant le Très-Saint Sacrement. « Chaque matin prière en commun et concours « à la sainte messe, pendant laquelle le chant « des cantiques ne discontinue pas. A la nuit « tombante, ou pour parler comme les natu- « rels, lorsque la cigale a chanté, on se réunit « de nouveau au pied des autels pour la prière « du soir. Alors les fidèles rentrent chez eux. « Mais à peine la famille est-elle réunie, que, « dans toutes les cases commence la récitation « du chapelet, suivie du chant des cantiques et « de la répétition du catéchisme. En ce mo- « ment, on n'entend plus dans l'île entière « qu'un concert de louanges, devant lequel il « est impossible de ne pas se sentir ému et at- « tendri jusqu'aux larmes. Tous les samedis de « l'année on pare les autels de fleurs odorifé- « rantes et de guirlandes de verdure. On fait « aussi ces jours-là l'office de l'archiconfrérie « du Saint Cœur de Marie, et l'on chante les li- « tanies de la Très-Sainte Vierge. Le dimanche « dans la soirée, la population se livre à d'inté- « ressantes récréations. Deux fois j'ai assisté à « la représentation de combats simulés; les « champions étaient au nombre de quatre cents « et armés de lances. Le refrain de leurs chants « patriotiques, pendant la lutte, était celui-ci :

« Sainte Vierge, faites que nous mourions comme « des saints. » Je ne saurais mieux comparer les « deux paroisses de Wallis qu'à deux ferventes « communautés, où règnent en même temps la « paix, la gaieté et l'innocence. La religion est « tout à Wallis : on ne vit, on ne respire que « pour elle. »

L'île de Wallis a plus de dix lieues de tour; elle est environnée d'îlots et de récifs qui ne laissent d'entrée un peu sûre aux navires que par une seule passe; et encore celle-ci est-elle étroite et assez difficile. Sa population était, en 1864, de trois mille quatre cents habitants. Au physique le type des Wallisiens se dessine avec une certaine grandeur; leur physionomie, généralement noble et bien caractérisée, diffère peu de celle des Européens. Leurs longs cheveux flottants sur leurs épaules ou crêpés autour de la tête en forme de turban donnent une expression à la fois originale et fière à leur figure basanée. Marceau remarqua qu'ils avaient presque tous le petit doigt coupé, mutilation qu'ils s'imposaient en l'honneur de leurs dieux. C'est le seul vestige qui restât alors de leurs anciennes superstitions. Ces insulaires sont d'un naturel enjoué; ils aiment la bonne plaisanterie, et s'y connaissent. Mais ce qui distingue surtout les indigènes de Wallis, c'est leur goût prononcé pour la musique. On peut dire qu'ils chantent continuellement, soit qu'ils tra-

vaillent, soit qu'ils marchent, soit qu'ils portent des fardeaux. L'harmonie a pour eux tant d'attraits qu'ils lui sacrifient volontiers les heures destinées au repos. Dans les belles soirées d'été, la population choisit, pour se réunir, quelque site gracieux. Les vieillards s'asseyent sur des nattes; à quelque distance la jeunesse prend place sur la pelouse, par groupe de cinq ou six personnes rangées en cercle et tournées les unes en face des autres. Ces groupes sont autant de chœurs de musiciens et de musiciennes parfaitement exercés. Quoique les Wallisiens aient presque tous de très-belles voix, n'est pas admis qui veut à prendre place au concert; il n'y a que ceux dont l'organe reconnu pur et flexible se prête avec plus de bonheur aux effets de l'harmonie. Alors chaque chœur se fait entendre tour à tour. Les uns répètent sans cesse le refrain, les autres font le chant, ou donnent une expression plus cadencée au récitatif. Et ces accords se succèdent ainsi durant la nuit entière, sans autre interruption que les fréquents applaudissements des auditeurs. Quoique les chants soient parfois dans le genre comique, et qu'ils excitent les éclats de rire de toute l'assemblée, on ne voit jamais le plus léger mouvement dans la physionomie de ceux qui exécutent. Quand le motif est triste, des larmes coulent quelquefois de leurs yeux, mais sans que leurs voix soient le moins du monde altérées.

Outre ses concerts nocturnes, Wallis a encore des chants de promenade ou de marche. Il arrive souvent, le dimanche, qu'on entend tout à coup les hommes et les jeunes gens entonner leur *lau* (chant) avec des voix de Stentor. Ils parcourent ainsi d'un pas grave les différents quartiers du village. Lorsqu'on les invite à entrer dans une maison pour prendre le kava, ils acceptent, puis recommencent leur marche jusqu'à l'heure du chapelet ou jusqu'à la prière du soir. Leur thème musical est presque toujours inspiré par la reconnaissance ou par la religion. « Amitié aux « Pères ! ce sont nos pères et nos pilotes ; ils con- « duisent notre pirogue au ciel. » Ou bien : « Amour et respect au souverain Pontife qui « règne à Rome. » Ou encore : « Prions saint « Pierre qui tient les clefs du paradis, pour qu'il « nous en ouvre la porte. » Il y a des chants innombrables en l'honneur du Saint-Père et du Prince des apôtres, auquel ils ont une grande dévotion. Ils mettent également en musique les histoires de l'ancien et du nouveau Testament.

C'est en 1837 que le P. Bataillon, sans connaître la langue, sans savoir où il mettait le pied, et dépourvu de tout secours, débarqua dans l'île de Wallis au nom de Jésus-Christ, fort de sa confiance en Dieu et en Marie, pendant que son confrère le P. Chanel s'établissait à Futuna. On aurait dit des naufragés rejetés sur deux rivages

opposés par les flots de la mer. La goëlette, qui l'avait débarqué avec un Frère Mariste, était encore sur la rade que déjà presque tous leurs effets étaient pillés. Vingt fois les chefs subalternes demandèrent au roi de le faire périr; mais celui-ci l'ayant reçu comme son hôte, comme un fils adoptif, les coutumes ne lui permettaient pas de donner cet ordre barbare, et la Providence permit qu'il les respectât. Il n'est sorte de privations que le missionnaire n'ait eu à endurer. On voulut par la faim l'obliger, comme un être malfaisant, à quitter le pays. Faut-il le dire, dans l'extrémité où il fut réduit, il demanda une partie de la nourriture qu'on jetait aux pourceaux; car *il voulait vivre pour sauver ce peuple.* Pendant dix-huit mois, il fut sans aucune nouvelle et il semblait qu'il fût abandonné de Dieu et des hommes. Mais c'était par ces croix que l'Évangile devait jeter des racines sur cette terre barbare. Peu à peu l'horizon s'éclaircit, la grâce toucha quelques cœurs et il se forma un noyau de catéchumènes.

La Vierge Marie daigna confirmer cette chrétienté naissante par une touchante protection. Au commencement de l'année 1841, les païens de Wallis, irrités de voir déserter le culte de leurs faux dieux, coururent aux armes, afin de détruire une religion qu'ils appelaient nouvelle. Obligés, quoique à regret, de défendre leurs propriétés et

leur vie, les catéchumènes se mirent aussi sur le pied de guerre. Les deux armées étaient en présence, et le cœur du missionnaire était douloureusement oppressé, en voyant ses enfants sur le point de périr. Le nombre des chrétiens était en effet si petit en comparaison des adversaires, que leur défaite était assurée. Déjà leurs ennemis les entouraient, et la boucherie allait commencer. Mais les néophytes arborèrent un drapeau pacifique qui jeta subitement la terreur dans les rangs des agresseurs : c'était la bannière de la Bienheureuse Vierge Marie ! Les infidèles ont avoué, après leur conversion, qu'à la vue de l'image sainte, les armes leur étaient tombées des mains, sans qu'ils aient pu connaître d'où venait cet accablement subit, *qui dura les trois jours* que les deux partis furent en présence.

Aujourd'hui trois églises existent à Wallis, sur trois points principaux : l'une dédiée à Notre-Dame de Bon-Espoir, l'autre à saint Joseph, la troisième à saint Pierre. Dans chacun de ces sanctuaires est une lampe qui brûle devant le Saint-Sacrement; et les femmes l'entretiennent avec un soin extraordinaire. Lorsque le vent est fort, on les voit se tenir près de la lampe avec un tison, la nuit aussi bien que le jour, pour la rallumer, dans le cas où elle viendrait à s'éteindre.

En 1843, le Père Bataillon fut fait évêque. Le

prélat missionnaire qui vint le sacrer (Mgr Douarre son coadjuteur) le trouva sans chapeau, sans souliers, et avec des vêtements en lambeaux. Cette promotion répandit dans l'île une incroyable allégresse. Il fut sacré le 3 décembre, fête de saint François-Xavier, le même jour où, six ans auparavant, il avait célébré, pour la première fois, la sainte messe, dans une forêt de cette île.

En 1844, eut lieu la première communion des enfants. Quatre cents jeunes Wallisiens environ se présentèrent à la Sainte Table. La veille de ce grand jour, lorsque ces enfants, déjà réconciliés avec Dieu, allèrent demander un nouveau pardon à leurs familles, ce ne furent que pleurs d'attendrissement dans tout le village. Avec quelle émotion, le lendemain, ils entendirent la cloche qui les appelait à l'église. Ils étaient tous habillés de tapes blanches. Leur maintien respectueux, leur modestie, leur ferveur, firent l'admiration et la joie des missionnaires. Après la messe, il y eut un déjeuner commun. Les Pères servirent eux-mêmes ces petits anges placés sur deux rangs et assis sur de belles nattes; on leur distribua des images de première communion; ensuite tous leurs noms, inscrits sur un tableau dédié à la Très-Sainte Vierge, furent suspendus à un pilier de l'église. Ces heureux enfants à leur tour allèrent remercier les Pères, et ceux-ci, après les avoir bénis, les renvoyèrent à leurs parents.

L'esprit du christianisme est essentiellement un esprit de zèle; car partout où règne la charité de Jésus-Christ, elle tend à se communiquer. A Wallis, les jeunes gens demandent quelquefois en assez grand nombre à partir avec les missionnaires, pour aller évangéliser les autres îles. Un d'eux âgé de quinze ans, n'ayant pu obtenir de ses parents la permission de s'embarquer, s'échappa, se glissa furtivement à bord du navire en partance et se blottit à fond de cale pendant plusieurs jours, espérant qu'on lèverait bientôt l'ancre. Quand on lui disait : « Pourquoi as-tu agi « ainsi? » il s'imaginait en donner une bonne raison, en répondant : « Je voudrais bien savoir si « l'évêque et nos missionnaires ont attendu la « permission de leurs parents, pour quitter la « France. S'ils l'avaient fait, nous serions encore « dans notre Fakatevolo (paganisme). » Une autre fois un missionnaire demande un jeune homme dévoué pour aller dans la Nouvelle-Calédonie. Il s'en présente un sur-le-champ. Le missionnaire lui fait un tableau des dangers qu'il va courir. N'importe : il sera trop heureux, dit-il, d'être choisi pour aller au martyre. Tout à coup un chef met obstacle à son départ, et il faut le tenir attaché au rivage afin qu'il ne suive pas le prêtre; il fondait en larmes. Mais que ne peut la charité? Quand il se voit en liberté, il s'élance avec ardeur dans les flots et poursuit à la nage le

navire qui était déjà bien loin en mer... Il espérait... Mais six nageurs habiles se jettent à l'eau, l'atteignent et l'entraînent à terre. Un homme marié qui savait tous les dialectes des archipels voisins, avait appris, on ne sait comment, l'anglais et un peu de français, dans le but d'être utile à la mission. Les vieillards rivalisaient de zèle avec les jeunes gens. L'un d'eux, Honorio, premier ministre du roi, que le commandant de l'*Embuscade* avait surnommé le vieux tigre parce qu'il en avait effectivement les traits, était bien l'homme de l'aspect le plus farouche qu'il fût possible de rencontrer. Il avait été un des plus ardents persécuteurs de Mgr Bataillon, à son arrivée dans l'île. Changé désormais en agneau, il ne pouvait rester deux jours sans visiter le prélat et lui demander sa bénédiction. « Quand ce vieillard « séjourne à Saint-Joseph, écrivait le Père Ma- « thieu, je suis sûr de le voir arriver tous les ma- « tins avec sa petite racine de kava qu'il vient « nous offrir. Le soir, avant de se retirer chez lui, « il nous baise la main en signe d'amitié. » S'il ouvrait la bouche dans les assemblées, c'était surtout pour recommander le respect et la soumission envers les missionnaires. « Pour moi, disait- « il, je suis frère d'un vieux arbre penché sur le « bord d'un abîme. Je vous ai donné autrefois « de bien mauvais exemples. Voici maintenant les

« guides que vous devez écouter, et qui conduiront votre pirogue au ciel. »

Pendant son séjour, le Commandant put admirer une fois de plus les voies admirables par lesquelles la Providence appelle les hommes à la vérité et sait démêler ses élus. Une île fort éloignée de Wallis et dont le nom indigène est Fakaolo (Clarence), avait été dévastée par un ouragan terrible. Les cocotiers, les plantations, tout avait disparu. Bientôt la disette se fit sentir. Alors un certain nombre de naturels, afin de se soustraire aux horreurs de la famine, s'embarquèrent pour une île assez rapprochée, où ils espéraient trouver des vivres en abondance; mais une tempête les assaillit en pleine mer, abîma sous les flots une partie des embarcations, et dispersa le reste : deux pirogues, ainsi échappées au naufrage, errèrent, au gré des vents, pendant un mois et demi, et furent enfin jetées sur les côtes de Wallis. Outre les angoisses et les souffrances d'une pareille navigation, ces malheureux Kanaks n'avaient eu, pendant ce temps, pour toute nourriture que quelques cocos, et les rares poissons qu'ils avaient pu saisir. Aussi ressemblaient-ils, par leur maigreur, à des squelettes vivants. On accourt, on s'empresse d'aller aux pirogues, on engage les naturels à descendre sur le rivage. Mais ceux-ci n'osent se fier aux invitations; ils craignent de

tomber entre les mains de cannibales qui ne manqueront pas de les dévorer. Tout à coup une femme établie à Wallis, on ne sait comment, depuis quelques années, et que la curiosité avait poussée, comme les autres, vers les pirogues, s'aperçoit qu'elle comprend le langage de ces infortunés. Elle les considère avec attention. O surprise! ô joie! Un de ces malheureux est son vieil oncle, chef de l'île de Clarence, dont elle-même est originaire. Elle l'a reconnu. C'est lui! c'est bien lui! Elle vole dans ses bras, le presse contre son cœur, l'arrose de ses larmes en l'invitant à descendre, lui assure que non-seulement on ne les tuera pas, mais qu'on leur fera beaucoup de bien. Alors ils mèttent pied à terre à Sainte-Marie. De toutes parts on leur apporte des vêtements pour les couvrir, et on les conduit en triomphe vers l'église. En un instant douze ou quinze cents naturels sont là, les environnant, leur prodiguant les soins de la plus touchante hospitalité. Tout est en mouvement autour d'eux. C'est Monseigneur Bataillon, ce sont les prêtres, c'est le vieux roi, c'est la population entière quiles sert et les console. Mais de si paisibles démonstrations ne suffisaient pas aux jeunes gens et aux hommes de la tribu, et, pendant qu'on organisait un grand kava en l'honneur des arrivants, soudain ils saluèrent leurs hôtes par une bruyante décharge de cinquante coups de fusil. A ce moment, au bruit de

cette inexplicable détonation, les pauvres naufragés croient toucher à leur dernier jour; ils tombent à terre, saisis d'effroi; le vieux chef de l'île de Clarence se jette au cou du roi de Wallis, et le tient longtemps embrassé, en le conjurant d'épargner sa vie. Bientôt les caresses, les mille témoignages d'amitié qu'on leur prodigue, les font revenir de leur stupeur.

Le lendemain dimanche, fête de la Toussaint, Mgr Bataillon devait officier pontificalement à l'occasion de l'arrivée de l'*Arche d'alliance*. On décore l'église de ses plus beaux ornements, on dresse le trône épiscopal; toutes les richesses de la mission sont étalées. De leur côté, les fidèles couvrent le sanctuaire de verdure, de vases de fleurs, et bientôt la messe est chantée avec la solennité la plus grande. Dire l'étourdissement de joie et de surprise où étaient plongés les naturels de Clarence, en se trouvant transportés au milieu de pareils spectacles, est impossible. A la vue de ce temple fraîchement paré et tout resplendissant de lumières, à la vue des officiants qui assistent le saint évêque, en entendant ces milliers de voix que l'ophicléide accompagne, ces pauvres naufragés que le roi avait placés à côté de son siége restent immobiles comme des statues. Mais au moment de l'élévation, lorsque dans le silence de la foule recueillie et prosternée, retentissent tout à coup les salves redoublées des canons de l'*Arche*

*d'alliance,* ils sont encore glacés d'épouvante, et ils se jettent de nouveau le visage contre terre, ne voulant plus se relever, ne pouvant s'expliquer tout ce qui se passe autour d'eux. « Pauvres in-« fidèles! écrit un des compagnons de Marceau, « ils nous ont fait verser des larmes d'attendris-« sement. Aujourd'hui ils rient de leurs naïves « terreurs et bénissent mille fois la Providence « qui les a amenés d'une manière si extraordi-« naire à la connaissance de l'Évangile. Quand ils « seront instruits et baptisés, Monseigneur les « renverra dans leur île dont ils seront les apô-« tres, en attendant qu'on puisse leur donner des « missionnaires. »

Une autre fête fort intéressante pour Wallis, fut la fête des mariages. Tremblant pour sa chrétienté naissante, et craignant que le souvenir des anciennes dissolutions de l'île ne vînt ébranler la vertu de ses enfants, Mgr Bataillon, après avoir mûrement examiné la chose devant Dieu, déclara publiquement aux naturels que son désir était que les jeunes gens en état de se marier fixassent définitivement leur choix, et qu'à une époque qu'il détermina il donnerait à tous la bénédiction nuptiale. Aussitôt l'île entière fut en mouvement. Les allées et les venues, les pourparlers entre les jeunes gens et les pères de famille, l'examen sérieux et attentif des garanties du bonheur qu'offraient les futures épouses, le ballottage des qualités pour et

contre et des conditions d'intérêt, les consultations auprès des missionnaires, les prières ferventes répandues devant Dieu, rien ne fut épargné pour assurer le bon succès de cette importante affaire et la convenance des unions. « Père, di« saient gaiement au prêtre quelques-uns de ces « jeunes gens, nous naviguons toujours, nous ne « savons où jeter l'ancre : priez. » Enfin quand les préparatifs furent faits, on donna des exercices spirituels à cette docile et religieuse jeunesse, et on les disposa par une espèce de retraite à la réception de cet auguste sacrement. Au jour fixé, environ deux cents jeunes époux vinrent recueillis et pleins de ferveur autour de l'autel, et s'avançant deux à deux et chacun à leur tour, comme les enfants de la première communion, ils s'engagèrent aux pieds du prêtre dans le saint état du mariage. Ce fut une fête pour toute la population, et les réjouissances civiles s'unirent aux solennités pieuses, afin d'embellir une cérémonie pleine d'espérance pour la religion et pour le bien public.

Ce qui contribue peut-être le plus à transformer radicalement la famille de Wallis, ce sont les soins donnés aux femmes de l'île. La Providence, toujours admirable dans ses voies et abondante dans ses moyens, a depuis peu suscité de généreuses filles qui sous le nom de Sœurs de Notre-Dame des Missions, vont au prix de mille sa-

crifices, se dévouer à l'éducation chrétienne, domestique et sociale des personnes de leur sexe; mission aussi délicate que nécessaire et que des femmes seules peuvent remplir avec convenance et avantage! Marceau, devant Dieu et devant les hommes, n'est pas étranger à cette fondation; car c'est Mlle Perroton qui a ouvert la voie à ces courageuses servantes des pauvres Océaniennes, et celui qui a ouvert la voie de l'apostolat à Mlle Perroton elle-même, c'est Marceau. Déjà les travaux de ces religieuses si dévouées ont eu les plus heureux résultats non-seulement à Wallis, mais à Futuna, dans la Nouvelle-Calédonie et ailleurs. Elles ne se contentent pas d'enseigner aux femmes et aux jeunes filles le catéchisme, la lecture, l'écriture, les ouvrages manuels, et de donner leurs soins aux malades. Leur présence toujours agissante et affectueuse est un continuel apostolat. Grâce à leurs leçons et surtout à leurs exemples, on voit s'opérer dans les personnes qui les fréquentent une rapide métamorphose, source d'espérances magnifiques pour l'avenir de la religion et de la famille dans ces contrées jadis inhospitalières. Aussi ces bonnes Sœurs sont-elles reçues avec vénération et tendresse, comme si elles descendaient du ciel. Les hérétiques eux-mêmes les réclament avec les plus vives instances. Lorsqu'elles arrivèrent à Wallis, les jeunes filles les placèrent sur une espèce de brancard et les por-

tèrent ainsi de l'embarcation au rivage. Les hommes leur baisaient les mains avec respect. Il existait à Wallis une congrégation de jeunes filles qui s'appelait Lugduno en mémoire de la ville d'où sont venus les missionnaires (Lyon, Lugdunum). Suzanne, la présidente de cette congrégation, disait à un des Pères : « Toi, tu es venu « pour nous; c'est bien! toutefois on voit des « hommes voyager. Mais des femmes!... quitter « leur patrie, leurs parents! des femmes tout « quitter pour Wallis, c'est admirable, c'est sur- « naturel!..... Pour moi, je n'aurais pas ce cou- « rage!..... » Une autre congrégation de jeunes filles, dont la présidente était Amélia fille du roi, prit un nom qui témoigne de la reconnaissance des Wallisiennes. En souvenir du navire précieux qui leur a apporté M^lle Perroton, cette pieuse confrérie était désignée sous le titre de Aleka, l'*Arche* (ARCHE D'ALLIANCE), nom qui toujours aussi rappellera Marceau.

Pendant le séjour du Commandant à Wallis, chaque fois qu'il visitait M^gr Bataillon, il se mettait à genoux devant le prélat, baisait sa main, recevait sa bénédiction. Outre le respect profond qu'il portait aux ministres de Dieu, en qui il vénérait la personne même de Jésus-Christ, il avait, disait-il, encore un autre motif. C'était surtout en la présence du chef de l'île, homme plein d'orgueil, qu'il se livrait à cet acte de déférence et

d'humilité, afin de lui inspirer des sentiments vraiments chrétiens.

Dans un second voyage, le Commandant nous donnera de nouveaux détails sur Wallis et nous fera connaître son état moral et religieux, sous un autre point de vue qui complétera ce que nous en avons dit.

Cependant le navire était à l'ancre depuis plus d'un mois. Le 30 novembre 1846, Marceau ayant été retenu longtemps à terre par ses occupations, et n'ayant pu profiter de la brise pour ordonner le départ, trouva, à son retour, les gens de l'équipage exaspérés. Ils étaient las d'un si long séjour à Wallis, et craignaient d'y être retenus encore. Leur affection et leur estime pour leur digne Commandant auraient peut-être calmé leur impatience. Mais, pendant l'absence de Marceau, quelques officiers de l'*Arche d'alliance* venaient de leur adresser des paroles amères, et cette imprudence avait fait déborder leur chagrin et leur mauvaise humeur. L'un d'eux, embarqué nouvellement, était tellement monté, qu'il frappa le lieutenant. A cette vue, le second accourt avec un bâton; le matelot tire son couteau..... Marceau paraît : tous s'arrêtent, et le malheureux marin rentre son arme, mais il s'emporte en invectives furieuses. Le Commandant, quoique assailli d'injures par ce forcené, reste calme, laisse passer l'orage, puis il va se prosterner aux pieds de Marie et la supplie

de mettre dans sa bouche des paroles de paix, et de lui accorder la grâce de faire rentrer la charité dans cette âme. Le soir, il se rend auprès du matelot qui était de quart et il lui adresse avec bonté la parole; celui-ci répand d'abord des flots de colère, et s'emporte en parlant des officiers; Marceau redouble de bonté et de prudence et lui fait entendre un langage tout à fait raisonnable et religieux. Peu à peu le marin irrité s'apaise, reconnaît qu'il a offensé Dieu, et finit par dire au Commandant qu'il renonce à un projet de vengeance formé contre le second. Enfin, repentant de sa faute il fait des excuses. Après un pareil scandale, cet homme ne pouvait plus rester à bord de l'*Arche d'alliance*. Aussi le débarqua-t-on bientôt à Upolu.

Retour aux Navigateurs. — Un vœu. — Prêtres perdus sur l'Océan. — Futuna. — Le premier Martyr de l'Océanie. — Nouvelle-Calédonie. — San-Christoval. — Conférences sur Jésus-Christ. — Sydney.

Le 1er décembre, Marceau remit à la voile pour l'archipel des Navigateurs. Mgr Bataillon était à bord de l'*Arche d'alliance;* il venait visiter ses missions naissantes. Le 10 décembre, les vents étant contraires et ne laissant aucun espoir d'atteindre Apia, Marceau se tourna du côté du ciel, et promit par vœu à Marie de faire à genoux le

tour de la *Santa casa* de Lorette, s'il était rendu le lendemain (1). Le 11, à son lever, il se trouva si loin de terre, et les vents étaient si peu favorables, qu'il semblait impossible d'arriver dans le jour; mais il redoubla de confiance, représenta à la Mère de Dieu qu'un trop long retard nuisait à l'œuvre des missions, et la supplia de lui venir en aide. Vers les 3 heures, il apercevait la terre, et le soir il était rendu. Sa reconnaissance s'épancha en sentiments affectueux et tendres. A Upolu, le charitable et dévoué Commandant eut occasion de secourir la détresse de plusieurs respectables prêtres. La petite famille apostolique s'était trouvée tout à coup augmentée par l'arrivée de quelques-uns des missionnaires des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie dits Picpus, qui avaient si bien accueilli eux-mêmes l'*Arche d'alliance* à Taïti. « Mais hélas! « dans quel triste état ils nous arrivèrent, dit un « missionnaire mariste. » Partis de Taïti où la guerre ne leur permettait pas d'exercer leur zèle, pour se rendre à Hono-Lulu (îles Hawaï ou Sandwich), ils comptaient y aborder le 9 novembre; leur capitaine fit fausse route, et, pour comble de disgrâce, les vivres manquèrent. Ils étaient réduits à une ration de deux onces de bœuf salé et 72 haricots avec un litre d'eau corrompue par jour. Le

(1) Le 10 décembre, l'Église célèbre la fête de la translation de la sainte maison de Lorette.

récit de leurs souffrances, pendant un mois, arracha des larmes. Mais Marie avait enfin jeté un regard de miséricorde sur ses enfants. A cinq heures du matin, le 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception, ils découvrirent une petite île qui se trouve à cinquante lieues à l'est de l'archipel des Navigateurs. Un ministre protestant vint à bord, et, voyant leur détresse, il leur envoya avec bonté un peu d'eau fraîche et du taro (1). Le lendemain ils descendirent à terre, et les naturels leur servirent un repas champêtre qui leur fit un peu oublier les privations de la traversée. Puis ils continuèrent leur route pour venir se ravitailler à Upolu. Quel bonheur, lorsque entrant au port le 12 décembre, ils reconnurent l'*Arche d'alliance !* Quelle joie aussi pour Marceau et pour les prêtres Maristes de pouvoir être de quelque consolation à des frères ! Tous se jetèrent dans les bras les uns des autres, comme enfants d'un même Père et d'une même Mère, aussi surpris que reconnaissants envers Dieu de cette douce rencontre. Le Commandant voulut avoir auprès de lui ces missionnaires si éprouvés, pendant son séjour à Upolu,

(1) Dans une autre île de l'Océanie, un ministre protestant est venu aussi au secours d'un missionnaire Mariste qui était réduit aux plus fâcheuses extrémités. On a prié pour lui en France, dans la Société de Marie, avec de vifs sentiments de gratitude. Que Dieu daigne le récompenser de cet acte de bienfaisance, en le rappelant à la vraie foi !

pour en prendre soin lui-même, et réparer leurs forces affaiblies par trente jours d'angoisses et de privations.

Le 24 décembre, on leva l'ancre afin de se rendre à Futuna. Après quelques jours de navigation, malgré les vents d'ouest, fréquents en cette saison, le commandant de l'*Arche d'alliance* mouilla dans la petite baie de cette île, nommée Sigave. Il comptait, dit-il, sur *un beau temps de bienvenue* de la part du P. Chanel, le premier martyr de l'Océanie.

Voici en quels termes Marceau rendait compte de ses impressions : « En voyant la métamorphose « opérée dans ce peuple autrefois si ardent à la « guerre, et qui, dans un jour de fête, servait sur « la table de son roi *les corps de quatorze hommes* « *égorgés,* il est impossible de ne pas reconnaître « l'action de Dieu. On sent même que la protec- « tion du martyr a obtenu cette conversion de « la miséricorde infinie. C'est une chose tou- « chante à entendre que le chant composé en mé- « moire de celui qui a été victime de sa charité « pour eux : Pleure, pleure, ô Futuna ; tu t'es fait « homicide ; tu as tué ton bienfaiteur, etc. S'il était « possible d'apporter quelque raison humaine « de la conversion d'un peuple, on pourrait dire « que les Futuniens étaient dans d'assez bonnes con- « ditions pour recevoir la vérité, à cause de leurs « habitudes de travail, qui sont telles, que jamais

« les missionnaires n'ont eu besoin de leur adres-
« ser des conseils sur l'oisiveté. Cette activité qui
« n'est pas commune aux habitants des différentes
« îles, ne date guère que d'une trentaine d'années,
« époque où la disette fit périr une grande par-
« tie de la population. Aussi l'île Futuna a-t-elle
« été très-fréquentée par les baleiniers, qui sont
« certains d'y trouver des provisions abondantes,
« et qui peuvent se ravitailler sans être obligés
« de mouiller. »

La veille de l'octave du premier martyr saint Étienne, les missionnaires se mirent en route par un clair de lune magnifique, pour aller visiter, à l'autre extrémité de l'île, le tombeau vénéré du P. Chanel ; et le lendemain, le Commandant de l'*Arche d'alliance* et le docteur du bord les rejoignirent à pied malgré la distance. La messe fut célébrée dans l'endroit même où le prêtre de Jésus-Christ a versé son sang, avec la soutane ensanglantée qu'il portait le jour de son martyre, les ornements dont il se servait, et dans une église bâtie plus tard avec le concours de ses quatre assassins. L'un d'eux (celui qui lui avait porté le premier coup), se montra touché d'un tel repentir, qu'on ne se rappelle pas l'avoir vu rire une seule fois, pendant toute la durée des travaux. Dans le sanctuaire de cette chapelle se trouve renfermé l'emplacement qu'habitait l'apôtre de Futuna. Une croix est élevée à côté de la table de communion,

dans le lieu même où reposait sa tête et où la vie lui fut arrachée par une dernière blessure. Cette croix haute de six pieds est ornée d'une couronne de fleurs que les naturels renouvellent pieusement tous les dimanches. Marceau et ses compagnons furent touchés de l'expression de bonté répandue sur la physionomie de ceux qui jadis étaient des tigres, et de l'affection avec laquelle ces anciens anthropophages leur serraient la main ! Les vieillards les questionnaient avec un vif intérêt sur l'état religieux des Navigateurs, et sur les progrès de la véritable foi dans cet archipel. Ils se souvenaient du passage de Mgr Épalle dans leurs terres, lors de sa première arrivée en Océanie ; ils n'avaient pas oublié ses traits, ils ajoutaient à son nom le titre de *Maletilé* (martyr.)

A Futuna, comme ailleurs, *l'Arche d'alliance* apportait la joie ; les missionnaires comblaient Marceau de bénédictions. Ils appelaient la société de l'Océanie une *institution céleste*. « Nos « chers Océaniens, disaient-ils, pourront donc en- « fin recevoir les bienfaits de la civilisation et de « l'industrie européennes, sans être exposés à « perdre les deux plus grands biens de l'âme, la « religion et la moralité ! Nous pourrons donc en- « fin leur montrer de beaux exemples dans les « coopérateurs que Dieu nous envoie, à eux qui « jusque-là n'en ont guère reçu que de mauvais

« de la part des Européens et des Américains at-
« tirés ici par le commerce ! »

Complétons les détails que nous venons de donner sur cette île par des renseignements puisés à des sources certaines.

On distingue en Océanie deux espèces de sacerdoce : l'un dont sont revêtus des naturels que certains signes ont rendus, aux yeux de leurs concitoyens, les tabernacles de la divinité ; l'autre inhérent à la royauté et dont le chef est en possession. Les îles qui ont adopté la première forme de religion, ont des temples, des sacrifices et généralement des idoles. Ici le Catholicisme éprouve moins d'obstacles ; car les rois voient avec une certaine jalousie la puissance rivale des prêtres païens, et sont moins intéressés à repousser la foi chrétienne qui anéantit ce ministère. Dans les îles où le sacerdoce est attaché à la personne royale, on ne trouve d'abord aucun signe extérieur de religion, et ce n'est qu'en vivant au milieu des kanaks qu'on peut se convaincre qu'ils ont un culte. Là, le roi est tout, et comme chef temporel et comme chef spirituel : c'est, si l'on veut, le czar des îles; une espèce de dieu. Là aussi la prédication de l'Évangile rencontre de bien plus graves difficultés. Ce que disait un autocrate persécuteur des souverains Pontifes : « Ils prennent « les âmes et me laissent les cadavres ? » tout

chef kanak se le dit à lui-même en d'autres termes. Tel était Futuna à l'arrivée du Père Chanel : telle a été peut-être la cause principale de son martyre.

« Avant l'introduction du christianisme, Futuna « était, dit le visiteur général des missions de la « Société de Marie, l'effroi des navigateurs, et si « j'excepte les Viti (appelées aussi Fidji) je ne « connais point d'île dont on puisse citer des hor« reurs comparables à celles qui s'y sont commi« ses. » On nomme un chef qui a tué lui-même et mangé tous les membres de sa famille. Ce monstre avait les allures cauteleuses et perfides du tigre. Lorsqu'il apparaissait, sa vue seule glaçait d'épouvante. Il avait alors recours à des paroles douces et pleines d'amitié pour rassurer la victime qu'il avait choisie ce jour-là. Quand il était parvenu par ses caresses à la tranquilliser, il se jetait sur elle à l'improviste, la terrassait, puis la dévorait. Nihuliki, le même qui a ordonné la mort du Père Chanel, surpassait encore ce chef en férocité, et la plume se refuse à décrire les actes monstrueux dont il s'est rendu coupable. Il a tué sa propre mère, et, après avoir mangé ses yeux, son cœur et les morceaux qu'il jugeait plus friands, il a dépecé et divisé son cadavre, pour faire d'horribles présents aux habitants de chaque vallée !!! Qu'étaient des hommes envoyant et acceptant de semblables dons? Le monstre dont nous a parlé Mar-

ceau, et sur la table duquel on a vu quatorze cadavres, s'écriait, dans l'ivresse du sang : « Courage! courage ! arrachez la mauvaise herbe. » On servait aussi des hommes vivants, pieds et mains liés, on les étendait sur de vastes récipients pour ne pas perdre le sang, puis, chose horrible à dire! on les découpait en détail; on ne tranchait la tête qu'en dernier lieu. Aucune idée de déshonneur ne s'attachait à l'infanticide; il n'était pas rare de voir de pauvres petites créatures jetées à la voirie par leur mère ; on en connaissait qui avaient tué jusqu'à six enfants. Une cruauté implacable paraissait être aux yeux des Futuniens le premier attribut de la nature divine. A l'époque de la mort du Père Chanel, une mère ne pouvant achever d'étouffer son enfant, et l'ayant broyé sous ses pieds, on disait : *Elle a des entrailles de dieux*. Ils appelaient aussi *nourriture des dieux* la chair humaine. A ces scènes infernales d'anthropophagie se joignaient des guerres d'extermination dont le récit glace le sang dans les veines. C'était une boucherie. De 1810 à 1815 un seul chef détruisit, anéantit des tribus entières. Environ à la même époque, la fureur de se repaître de chair humaine, la rage du cannibalisme en vint au point que, la guerre ne suffisant plus aux abominables festins de Futuna, on se mit à faire la chasse au sein même de sa propre tribu : hommes, femmes, enfants, vieillards, qu'ils fussent amis ou ennemis, étaient tués

sans distinction. On s'attendait dans les sentiers escarpés; on rôdait autour des cases, et quand les habitants valides en étaient sortis, on se précipitait sur ceux que l'âge ou les infirmités mettaient hors d'état de se défendre. Que de fois des femmes éplorées ont vu avec désespoir (car la nature n'avait pas perdu ses droits en toutes) ont vu leurs filles arrachées de leurs propres bras par ces loups affamés et furieux. Une mère déposait-elle sur le rivage son petit enfant, pour aller pêcher à quelques pas, un monstre féroce s'élançait comme l'éclair du bois où il s'était blotti guettant sa proie, l'enlevait malgré les cris déchirants de la mère, et le portait au four. D'autre part, des femmes plus monstrueuses que ces hommes, ont fait rôtir pour leur repas le fruit de leurs entrailles. Les Futuniens eux-mêmes avouent que si la religion de Jésus-Christ n'était venue rapprocher les cœurs, mettre fin à leurs guerres et les changer en d'autres hommes, avant peu l'île serait devenue déserte. Déjà le chiffre de la population baissait dans une proportion effrayante, et « de 4,000, disait en « 1841 un missionnaire, le Père Chevron, il était « descendu à 800. » J'ai vu, ajoutait-il, un vieil« lard, qui a seul échappé au four dans un vil« lage de 300 âmes. »

On ne s'étonnera pas, après ce que nous venons de dire, qu'il n'y eût pour ainsi dire point de famille à Futuna, que la mère et l'épouse y fussent

sans influence, que les enfants ne connussent point d'autorité et que nul ne fût aussi étranger à la sœur que le frère dans les rapports ordinaires de la vie. La manie du vol commune à presque tous était peut-être le moindre vice de Futuna.

Ce fut au milieu de ces peuplades barbares mais si malheureuses que débarquait, au mois de novembre 1837, un homme bon, simple et pacifique, et d'une telle douceur qu'il craignait même de faire de la peine à un enfant, le vénéré Père Chanel, véritable agneau au milieu des loups! L'impiété, qui a peint de si belles couleurs l'état de l'homme de *nature*, n'aurait peut-être pas osé lui dire cette fois : « Prêtre intolérant, pourquoi venir troubler la félicité de ces bons sauvages? » Les trois ans et demi que le missionnaire passa parmi ces cannibales, leur distribuant les paroles de vie, furent un temps de dures privations, de persécutions, d'angoisses continuelles! Les exemples de modestie et de piété, de douceur et de patience qu'il donna aux païens, laissèrent presque tous les cœurs insensibles. Cette terre avait bu trop de sang! Il fallait qu'une victime sainte la purifiât, pour qu'elle devînt féconde! Le fils de Nihuliki s'était converti. A cette nouvelle le roi entra en fureur; il fit frapper durement le jeune néophyte qui resta inébranlable dans sa résolution, et il donna ordre de mettre à mort le missionnaire. Le Père Chanel tomba criblé de blessures, et il

mourut avec la même simplicité qu'il avait vécu, priant en silence, entre le coup qui le terrassa et celui qui lui enleva la vie. C'était le 28 avril 1841, la veille du jour où, cinq ans auparavant, Grégoire XVI avait approuvé la Société de Marie dont il était membre. Les naturels ont rapporté qu'au moment de sa mort on entendit au-dessus de sa case un bruit semblable à un coup de canon (1). Le sang du martyr fut une semence de chrétiens, et peu à peu on vit se lever au milieu des ronces et des épines quelques germes précieux qui firent espérer la moisson. Mais le démon n'abandonna qu'après une lutte désespérée un pays où jusque-là il avait régné en maître, et, pendant de longues années encore, les missionnaires eurent à combattre les vieilles habitudes, l'indépendance et l'irascibilité du caractère futunien.

« Un jour, écrit le P. Monnier, missionnaire « de Tonga, on demandait à M. Marceau com- « ment des naturels si portés à la superstition et « au libertinage pouvaient se rendre à la morale « et à la lumière de l'Évangile, il fit cette belle « réponse : « *Ce genre de démons ne se chasse que* « *par la prière et par le jeûne.* »

(1) « Suivant la sainte Congrégation des Rites qui s'est oc- « cupée de ce fait, c'était une voix divine qui reprochait à « Futuna son crime. *Deus ipse aere sereno intonuit; omnem-* « *que insulam patrati criminis admonuisse visus est.* »
( *Vie du vénérable Chanel,* par le R. P. Bourdin.)

La foi et la grâce ont triomphé. A l'époque où Marceau passa dans l'île, parmi les mille et quelques habitants dont se composait la population, on ne connaissait pas un seul scandale. Presque tous les Futuniens avaient déjà fait leur première communion, et Philippe Méitala, chef de la partie orientale de l'île, celui dont la conversion a occasionné la mort du Père Chanel, se disposait à cette auguste action par la retraite préparatoire exigée des néophytes en cette circonstance.

Rien de touchant comme d'assister aux exercices religieux du dimanche, à Futuna. Tous s'y rendent. On y apporte même les petits enfants et les malades, et ceux-ci viennent assez souvent à l'église pour recevoir les derniers sacrements. Les hommes sont placés à droite de l'autel, les femmes à gauche. Des surveillants en blouse et en pantalon blancs bordés d'un ruban rouge avec une croix de même couleur sur la poitrine, maintiennent le bon ordre dans l'assemblée; tout se passe très-convenablement. Les pratiques qui entretiennent la piété dans les paroisses de France sont connues et suivies à Futuna; les sacrements y sont fréquentés avec édification. Dans chaque vallée, il y a des catéchistes, hommes et femmes, pour présider aux prières de chaque jour et faire répéter les éléments de la doctrine chrétienne.

A mesure que la foi entre plus avant dans les âmes, elle efface sur les physionomies les vestiges

de l'ancienne barbarie, et le voyageur qui visite cette île jadis si redoutée, est agréablement surpris de trouver chez les Futuniens, et surtout chez les jeunes gens, tant d'aisance, d'affabilité, de bonne grâce. L'heureuse influence de la religion vivifie la société futunienne sous tous ses différents aspects; la population s'accroît d'une manière sensible; les liens de la famille, presque inconnus auparavant, se resserrent, et peu à peu l'esprit chrétien la pénètre et y établit ces doux rapports dont jouissent les pieuses populations de l'Europe catholique, sans se douter qu'elles en sont redevables à la loi de Jésus-Christ. Des censeurs publics sont institués à Futuna pour veiller à ce que rien ne se fasse contre les lois de Dieu, contre celles du pays et contre les bonnes mœurs. Leur devoir est de faire des rondes pendant la nuit, afin d'empêcher les promenades et les amusements dangereux. S'ils trouvent quelque délinquant, ils le dénoncent, le dimanche suivant, à l'assemblée des chefs, et ceux-ci ne manquent pas d'infliger au coupable une pénitence salutaire. Les chefs des Futuniens sont électifs; ils doivent fréquemment convoquer l'assemblée des anciens et ne peuvent aller contre ses décisions. Celui qui voudrait se conduire en maître absolu, s'exposerait à être dégradé par les naturels.

Futuna a deux paroisses. La *merveille religieuse* du pays est l'église de *Notre-Dame des Martyrs.*

Pendant les premières années de leur apostolat en Océanie, les PP. Maristes n'avaient que des églises construites à la mode du pays, et fermées par de simples murailles en bambou. Il eût été imprudent et même impossible d'engager plus tôt les néophytes à entreprendre des constructions coûteuses, difficiles, et qui exigeaient un dévouement de longue haleine : c'était trop opposé aux idées et au caractère de ces peuples. Il fallait préalablement acquérir sur eux un véritable ascendant et les affermir dans la foi. Un missionnaire, le P. Junillon, crut que le moment était enfin venu de faire un essai à Futuna. Malgré son âge et ses infirmités, il s'apprend à lui-même le métier de tailleur de pierres, l'apprend ensuite à de jeunes Futuniens et en fait de bons ouvriers, puis il se constitue maître-maçon, entrepreneur, architecte. L'église romane qu'il a élevée, avec le gracieux clocher qui la surmonte, ferait honneur à une belle paroisse de France. Elle est toute en pierres de taille. « Comment, écrit un voyageur, a-t-on pu « apporter de si loin, par des chemins si mauvais, « de si énormes blocs, alors qu'on était réduit « aux seuls bras des hommes? C'est vraiment pro- « digieux. Cela prouve tout à la fois la force des « Futuniens et leur attachement généreux à la « religion. »

Le christianisme a tellement détruit les habitudes de rapacité des naturels, que les capitaines

ne craignent pas de leur livrer en toute confiance les marchandises pour faire les échanges, s'entretenant eux-mêmes à l'écart avec le missionnaire, pendant cette opération. Les hommes de l'*Arche d'alliance* avaient perdu deux hameçons, durant le séjour de Marceau ; les indigènes qui les trouvèrent, s'empressèrent de les porter d'eux-mêmes au Commandant. Des voyageurs étant arrivés à Futuna, les vents s'opposèrent à ce qu'on pût transporter par mer leurs effets et leurs provisions à la station catholique de Kolopelu où ils se rendaient. Un missionnaire appelle à lui une troupe d'insulaires, il plie en paquets qu'il ne ferme pas tout ce qui devait être emporté, les livre à l'un, à l'autre, sans s'inquiéter de ce qu'il donne ni à qui il donne. Les commissionnaires partent, traversent forêts, montagnes, seuls ou en compagnie, arrivent successivement et déposent leurs fardeaux. Il ne manquait pas une obole. En quel lieu du monde pourrait-on agir de même?

Mais si les capitaines de navires sont ravis de ce qu'aujourd'hui leurs biens et leur vie sont en sûreté à Futuna, il est d'autres vertus de ce bon peuple qui ne leur plaisent pas toujours à tous. Un d'eux de qui les missionnaires voulaient acheter un peu de farine, répondit brutalement au commissionnaire: « Oui, je leur en vendrais, si elle devait les empoisonner. » C'était le démon du libertinage, furieux et impuissant, qui parlait par

sa bouche. Prêtres de Jésus-Christ, partout et toujours le monde vous haïra : car un des premiers fruits de la foi que vous prêchez est.... la chasteté !

Un Européen écrivait à l'époque où Marceau se trouvait en ces parages : « La haine qui avait si « longtemps divisé l'île de Futuna en deux partis « sans cesse en guerre l'un contre l'autre est « éteinte aujourd'hui. S'il s'élève une rixe, ce qui « du reste est bien rare, il est facile de retenir les « assaillants et de réprimer leur colère. Cet heu« reux peuple, sans code, sans prisons, sans tribu« naux, jouit d'une paix inconnue aux nations ci« vilisées. Non il n'est pas de société où l'on vive « plus en sécurité. Vous pouvez voyager le jour et « la nuit dans tous les coins de l'île, sûr de ne « rencontrer que des amis prêts à vous rendre « tous les services dont vous aurez besoin ! »

L'apôtre de Futuna, le P. Chanel, proto-martyr de l'Océanie, a été déclaré *Vénérable* par le Saint-Siége le 24 septembre 1857, fête de Notre-Dame de la Merci. C'était le vingtième anniversaire du jour où la Société de Marie se constitua canoniquement, où les premiers Maristes firent leurs vœux et élurent un supérieur général. Touchante coïncidence ! « A notre avis, écrivait un religieux « Mariste au mois d'août 1858, une des marques « les plus frappantes du grand crédit dont le mis« sionnaire-martyr jouit auprès de Dieu, son « grand miracle, c'est de voir la foi implantée et

« conservée dans le pays où il a versé son sang,
« parmi ce peuple si bizarre, si inconstant, d'une
« indépendance poussée quelquefois jusqu'à la
« sauvagerie, si porté aux passions. La veille ou
« l'avant-veille de son martyre, le vénérable Chanel
« disait : « La foi est implantée à Futuna ; elle ne
« périra pas par ma mort. »

Lorsque Marceau se sépara de Mgr Bataillon, le prélat lui exprima avec effusion de cœur ses sentiments de gratitude. « En nous séparant, lui
« écrivait-il, je vous dirai en style polynésien mais
« avec plus de vérité : *Ano la ke au,* allez, mais
« revenez. Nous attendrons avec impatience votre
« retour dans ces parages lointains. Ne vous dé-
« couragez pas, quelles que soient les épreuves
« par où vous puissiez passer d'abord, et tendez
« toujours au but que vous vous êtes proposé,
« le bien des missions et l'extension du règne de
« Notre-Seigneur. *Le temps vous montrera la forme*
« et la vraie marche que Dieu voudra donner à
« votre louable entreprise. »

La traversée de Futuna à la Nouvelle-Calédonie fut prolongée par les calmes ; mais, dit le Saint-Esprit, *tout tourne à bien à celui qui aime Dieu ;* saint Augustin a ajouté : même les péchés ; nous disons en cette circonstance : même les obstacles. Sous l'influence du saint Commandant, des exercices spirituels furent organisés, et on donna aux gens du bord une retraite de huit jours qui pro-

duisit de grands fruits. Il y avait trois instructions par jour.

Cependant l'*Arche d'alliance* était annoncée en Nouvelle-Calédonie et les cœurs des missionnaires battaient d'espérance. L'un d'eux gravissait souvent un monticule d'où l'on découvrait un immense horizon. Là, comme la mère de Tobie attendant sa consolation et l'arrivée de celui qu'elle aimait, il cherchait au loin, armé d'une longue-vue, le navire béni, qui tardait tant au gré de ses désirs. Enfin, le 19 janvier, des voiles blanchissent à l'horizon, et le prêtre annonce à ses confrères ravis l'*Arche d'alliance!* « En arrivant « à la Nouvelle-Calédonie, dit Marceau dans son « rapport, j'ai été tristement surpris de trouver « un peuple tout différent des Polynésiens, tombé « au dernier degré d'abrutissement, et sur lequel « le démon règne en maître et au grand jour. « L'orgueil développé au suprême degré et se « montrant dans toute sa misère, et surtout l'ab- « sence de tout sentiment d'humanité, forment « de ces pauvres êtres une population hideuse « avec laquelle on se sent honteux d'avoir une na- « ture commune. La charité de Dieu peut seule « les faire supporter, et le zèle des missionnaires « aura de longs et laborieux efforts à faire pour « obtenir quelques succès. Aussi me paraît-il « probable que, malgré le désir que peut avoir « l'Angleterre de s'emparer d'une terre qui pré-

« sente des ressources pour l'avenir, ses minis-
« tres ne renouvelleront pas leurs tentatives de
« missions après l'échec qu'ils ont éprouvé au
« port Saint-Vincent, où un établissement de ca-
« téchistes a été détruit. Mais ce qui est à crain-
« dre, c'est qu'à mesure que la mission catholique
« aura par ses travaux rendu le séjour sûr pour
« les blancs dans un point, la lie de la popula-
« tion de Sydney ne s'empresse d'y accourir, et
« ne vienne replonger ce peuple dans un abîme
« de corruption. »

« Grand Dieu! s'écrie d'un autre côté un pas-
« sager de l'*Arche d'alliance*, saisi de stupeur
« et d'effroi, quel peuple avili, dégradé que les
« Nouveaux-Calédoniens! Il est impossible d'être
« placé plus bas! Il y a de quoi gémir sur leur
« sort! Qu'ils sont différents des peuples qui
« habitent l'archipel des Navigateurs! Quelle
« belle couronne Mgr d'Amata méritera en
« évangélisant de tels hommes! Cependant la
« présence des Pères n'est pas inutile. Outre le
« bien qui se fait et se prépare petit à petit cha-
« que jour, pendant une épidémie qui vient
« d'enlever le tiers de la population, un grand
« nombre ont eu le bonheur de recevoir la
« grâce du baptême, et il y a tout lieu d'espérer
« que Dieu aura eu pitié de l'ignorance de ces
« pauvres gens. »

L'extrême misère dans laquelle sont les Nou-

veaux-Calédoniens, ne doit pas être attribuée au sol; le pays paraît en général susceptible d'une bonne culture, et l'aspect des plaines et des vallées entrecoupées de rivières semble promettre des fruits abondants aux bras qui voudraient la cultiver; mais *la paresse et l'abrutissement sont les fruits du libertinage.* Cette paresse a aussi une autre cause. Les Nouveaux-Calédoniens sont *communistes* dans toute l'acception du mot; il faut partager ou se battre. Il suit de là que le travail devant rapporter seulement de la peine à celui qui s'y livrerait isolément, tous en ont horreur, et ils disent : « Il « vaut autant endurer la souffrance de la faim « que la souffrance du travail. » Le peu qu'ils font, ils le font en commun. Au temps de la récolte, les tribus s'invitent mutuellement; c'est une suite continuelle de fêtes; en quelques semaines, tout est dévoré. Le reste de l'année, l'horrible famine, avec tout son cortége de misères, règne dans l'île, et les Kanaks se contentent de coquillages et de racines; ils passent alors des journées entières sans manger; ils deviennent maigres et tristes; on en voit qui, pour tromper la faim, se serrent fortement les flancs avec une corde. Puis, comme des bêtes farouches et affamées, ils se font des guerres meurtrières, afin de se repaître de leurs semblables. Quelques traits choisis entre mille pourront donner une idée de

leur incroyable férocité, et de la courageuse charité dont a besoin le prêtre de Jésus-Christ pour vivre au milieu d'eux, afin d'en faire des hommes et des chrétiens. Un missionnaire Mariste qui s'aventurait au loin dans l'intérieur de l'île pour chercher des enfants à baptiser, se trouvant un soir harassé de fatigue, entre dans la cabane d'un chef et lui demande l'hospitalité. Quelle horreur n'éprouve-t-il pas le lendemain, lorsque ouvrant le sac qu'on lui a donné pour traversin, il voit qu'il a reposé toute la nuit sur les restes sanglants d'une victime égorgée depuis peu! Dans la Nouvelle-Calédonie, le mari a droit de vie et de mort sur sa femme. Pour peu qu'elle l'ennuie ou qu'il s'en lasse, il l'assomme comme un animal domestique; personne ne songe à la venger ou même à s'en inquiéter. Un jour un Kanak ayant entendu dire que la religion nouvelle qu'on prêchait défend d'avoir deux épouses, retourna, sans autre explication, à sa demeure, se défit de celle de ses deux femmes qui lui était le moins agréable, et revint tranquillement, tant ces horreurs ont passé dans les mœurs du pays! Et ce qui fera le plus admirer la bonté de Dieu, c'est que ce loup a été changé en agneau; après les longues épreuves auxquelles on a dû le soumettre, il a reçu le baptême et est devenu un des plus fervents chrétiens de la mission. Les Nouveaux-Calédoniens ne se contentent pas de manger, dans d'affreux fes-

tins, ceux avec qui ils sont en guerre; un chef a le droit de tuer ses sujets pour régaler des amis. On cite même un jeune chef qui, pour nourrir ses chiens, mettait des hommes à mort. On en a vu un autre, vrai tigre altéré de sang, pour essayer la portée d'une carabine dont il désirait faire l'acquisition, placer de distance en distance sept naturels et les abattre successivement avec une froide satisfaction. La cabane de ce monstre ressemblait à un charnier de bête féroce. Il poussait le raffinement pour la préparation de la chair humaine jusqu'à tuer, plusieurs jours avant ces abominables repas, les hommes dont il voulait se repaître, afin que leurs corps eussent un goût de venaison!!... Les enfants eux-mêmes portent la main sur les auteurs de leurs jours. Lorsque ceux-ci sont devenus vieux et infirmes, afin de les délivrer, disent-ils, des maux de cette vie, ils les font descendre dans une fosse, et les recouvrent de terre! Durant une peste, les Nouveaux-Calédoniens ont ainsi enterré un grand nombre de personnes qui n'étaient pas encore mortes!

Marceau n'eut pas la consolation de rencontrer son ami M^gr^ Douarre, évêque d'Amata; il était parti pour la France, quelques mois auparavant, avec l'équipage de *la Seine*, qui était venu échouer, au mois de juillet de l'année précédente, sur les côtes de cette île et que le prélat avait sauvé. Le dimanche 24 janvier eut lieu une touchante céré-

monie; un petit enfant de dix ans fut baptisé solennellement et le commandant fut son parrain. Quoique la messe se célébrât fort tard, il voulut y communier, pour attirer sur le nouveau chrétien des grâces plus abondantes. Il répétait avec un vif accent de foi : « Pauvre enfant, tu ne connais pas ton bonheur ! » Il le combla de présents.

Le 28 janvier, Marceau remit à la voile pour San-Christoval que les indigènes, au rapport des missionnaires, nomment Arossi.

San-Christoval, est une petite île située à l'extrémité sud-est de l'archipel Salomon, qui, comme les îles Marquises, ne présente que de petites vallées resserrées entre de hautes montagnes. C'est là que s'étaient retirés les compagnons de Mgr Épalle, vicaire apostolique de la Mélanésie et de la Micronésie, après le massacre du jeune prélat. Voici ce que l'un d'eux écrivait sur les naturels de cette île : « Différents des « sauvages d'Isabelle, dont Mgr Épalle et quel- « ques-uns d'entre nous ont été les victimes, « ceux de San-Christoval ne nous ont paru « s'entre-détruire généralement que dans des « guets-apens isolés. Un individu a-t-il une in- « jure à venger, ou l'envie de se repaître de la « chair de quelqu'un, il va se blottir au milieu de « quelques arbrisseaux touffus, ou derrière quel- « que gros arbre, près du sentier que doit suivre « son ennemi ; et saisissant le moment où il peut

« le frapper à deux pas et par derrière, il est « toujours sûr de s'en défaire, sans courir lui-« même aucun danger. Nous commençons assez « à connaître le pays, pour savoir que s'avancer « seul au milieu des bois, est une imprudence « qu'on paie de la vie. » Trois d'entre eux devaient en faire une triste expérience. A Dieu soit la gloire de leur sacrifice! Heureux ceux qui donnent à Jésus-Christ le témoignage du sang! Puisse ce sang fertiliser ces terres barbares et inhospitalières!

Quand *l'Arche d'alliance* parut en vue de San-Christoval, le 11 février 1847, ce malheur n'était pas encore arrivé; mais les missionnaires avaient beaucoup souffert, et l'on voyait sur leurs figures pâles et desséchées, les traces de la fièvre et des privations de tout genre qu'ils avaient endurées. L'arrivée du navire béni du ciel, et la joie de recevoir de nouveaux collaborateurs cicatrisèrent toutes leurs plaies, leur firent oublier toutes leurs peines, et ils s'unirent au concert de louanges et d'actions de grâces qui accueillait partout le zélé Commandant. « Ah! disait le Père « Paget, qui venait d'arriver à bord, à force de « rames, sur un léger canot, et qui ne pouvait plus « se soutenir de fatigue et de joie, ah! si Dieu « envoie de mauvais jours, il en envoie aussi de « bien doux! Je ne me possède plus de bonheur... « nous n'attendions personne. »

On se rendit aussitôt dans la chapelle des missionnaires pour adorer le Très-Saint-Sacrement et pour offrir des actions de grâces au Seigneur et à Marie. C'était la première fois que le Père Collomb mettait le pied sur son immense vicariat apostolique, qui ne compte pas moins de quinze cents îles. Écrasé, par la mort de Mgr Épalle, de ce poids redoutable que sa qualité de coadjuteur et la jeunesse du titulaire lui avaient fait envisager dans un avenir lointain, il sentit toutes ses appréhensions renaître. « La cérémonie de « ma prise de possession fut bien simple, dit-il; « je me jetai tremblant et abattu entre les mains « de notre bonne Mère, à qui je confiai tout le « vicariat; et je me contentai de faire part aux « Pères de la charge qui m'était imposée en leur « demandant le secret jusqu'à mon retour de « Sydney. » Cette nouvelle combla de joie les missionnaires. Ils avaient enfin leur vicaire apostolique, et l'espoir de voir prendre à la mission une marche régulière. Depuis le martyre de Monseigneur Épalle, ils étaient *comme des brebis sans pasteur.*

L'*Arche d'alliance* avait trouvé les Pères de San-Christoval malades, mais fort résignés et étroitement unis entre eux; elle les quitta moins souffrants, ce qu'on attribuait plus au bonheur qu'ils avaient eu qu'à la quinine qu'on leur avait

apportée. Pour témoigner à Marceau leur reconnaissance, ils lui offrirent un chapelet et un reliquaire qui avaient appartenu à Mgr Épalle, et une mèche de ses cheveux.

Le 18 février 1847, l'*Église ambulante de l'Océanie* mit à la voile pour Sydney. Le Père Collomb, vicaire apostolique de la Mélanésie et de la Micronésie, qui devait recevoir bientôt la consécration épiscopale, était toujours à bord. Marceau l'avait prié dès le voyage en Calédonie, de faire chaque jour une petite instruction. On continua cet exercice en se rendant à Sydney, et quoique l'équipage eût été laissé libre par le Commandant d'assister à la conférence, tous y vinrent. Ces exhortations, soutenues de la sainteté du prédicateur ainsi que des exemples et des pieuses industries du Commandant, parvinrent à convertir et à faire persévérer dans la pratique de la religion plusieurs hommes qui ne s'étaient pas encore rendus, entre autres quelques matelots âgés qui n'avaient pas fait leur première communion. Dieu voulut donner à Marceau cette consolation, pour le récompenser de sa foi et de son zèle.

« Dans ces derniers mois que Mgr Collomb
« (qui pour tous était le Père Collomb) a passé
« à bord, écrivait Marceau, il a fait un bien con-
« sidérable par des instructions journalières sur
« la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ah!
« vous avez raison, bien-aimé Père, de ne vou-

« loir prêcher que Jésus-Christ. J'ai pu admirer « comment cette doctrine de la croix peut péné- « trer chez les hommes les plus grossiers, *quand « on ne s'amuse pas à la présenter d'une manière « philosophique.* J'avais bien besoin moi-même « de ces instructions, pour me préparer aux croix « que Dieu me fait trouver partout sur mon « chemin. »

Les croix les plus sensibles que le digne commandant eut à endurer en Océanie, lui vinrent de la part d'hommes qui, comme lui, voulaient le bien, mais qui avaient des vues différentes. Il fut aussi très-éprouvé et extrêmement surpris, en ne trouvant à Sydney ni lettres ni argent; il était dans un embarras extrême; tout ce qu'il put faire fut de dire : « Ah ! certes me voilà bien entre les « mains de Dieu ! » Le Seigneur lui vint en aide par des secours inespérés.

Il lui en coûta beaucoup de se séparer du Père Collomb, qui allait se faire sacrer à la Nouvelle-Zélande, et avec lequel il s'était lié d'une amitié étroite pendant 16 mois qu'il l'avait eu à son bord. Les adieux du missionnaire à Marceau et à son équipage furent des plus touchants : les uns et les autres ne purent se quitter sans verser des larmes abondantes.

De Sydney, Marceau jetant un regard sur les excursions qu'il venait de faire dans les îles, rendait ainsi compte de ses pensées, dans une

lettre datée du 28 avril 1847 : « Il me faudrait « des volumes pour vous tenir au courant de tout « ce qui peut vous intéresser dans ma campagne, « et de plus il me faudrait un temps considérable « et une liberté d'esprit que je n'ai pas toujours, « pour vous dire les choses de manière à ce que « vous les voyiez telles qu'elles sont véritablement. « J'ai eu tant à refaire dans tout ce que j'avais « imaginé pour les missions et pour les peuples « que l'on vient évangéliser ! La plus grande par- « tie des erreurs que je m'étais mises en tête, « venaient de ce que j'avais voulu généraliser les « choses rapportées par les missionnaires dans « leurs correspondances. Mais ce dont je puis « mieux parler, c'est de la consolation que j'é- « prouve en voyant la réalisation de la Société « de l'Océanie appelée par les vœux des vicaires « apostoliques. » De son côté, Mgr Collomb, avant de s'embarquer pour la Nouvelle-Zélande, avait aussi écrit de Sydney au comité de la société, pour lui faire part des immenses résultats qu'avait obtenus sous le rapport religieux l'apparition de l'*Arche d'alliance* et de son digne commandant en Océanie ; lui témoigner sa profonde reconnaissance ; l'encourager à poursuivre cette noble entreprise, et à ne rechercher toujours que la sainte volonté de Dieu et sa gloire.

Pendant qu'ainsi il s'élevait de tous côtés

comme un concert unanime de louanges et d'actions de grâces en l'honneur de Marceau, lui-même, pénétré plus que jamais de son néant, accomplissait à la lettre ce que dit le saint Évangile : « Lorsque vous aurez fait tout ce que vous « aurez dû, dites : Nous sommes des serviteurs « inutiles. » Voici ce qu'il écrivait à son ami : « Priez Dieu que je ne fasse pas de sottises qui « compromettent notre œuvre. Demandez-lui « aussi que j'emploie le reste de ma vie mieux « que je n'ai fait jusqu'à présent. J'ai quarante et « un ans, et il n'y a que six ans que je désire « servir Dieu et l'aimer !... Si je le faisais en-« core !... » Et il signe : « *Le dernier des enfants* « *de Marie.* » Nous savons qu'à la même époque il remerciait Dieu de lui faire comprendre *qu'il ne méritait rien... que tourments éternels.*

Le démon ne pouvant le vaincre par la vaine gloire, voulut l'attaquer par un endroit plus séduisant. Mais la malheureuse dont il se servit fut souffletée si vigoureusement par l'homme de Dieu, qu'elle s'enfuit éperdue et épouvantée.

Cette aventure contribua sans doute à le rendre encore plus réservé et plus prudent que jamais par rapport à ses jeunes pilotins, dont il surveillait la conduite avec toute la tendresse de la mère la plus vigilante. Une famille respectable de Sydney, avec laquelle il était étroitement lié, l'ayant engagé à conduire ces jeunes gens à une

réunion qui devait être fort nombreuse, Marceau refusa, et il dit ensuite : « Je crains pour eux la liberté anglaise. »

A Sydney, le Commandant apprit que Notre Saint-Père le Pape le faisait chevalier de l'ordre pontifical de Saint-Grégoire le Grand. Cette faveur du Souverain Pontife fut un puissant encouragement pour ce fidèle enfant de l'Église; et il la regarda comme une nouvelle manifestation de la volonté divine à l'égard de la voie qu'il avait choisie; mais son humilité s'effraya; et sans les instances du Père Collomb, son directeur, il aurait caché cette nomination. Il pleura en lisant le bref qui lui était adressé.

OPINION DE MARCEAU SUR LES VISITES DES BATIMENTS DE GUERRE. — SUITE DU VOYAGE. — ESPRIT DE PAUVRETÉ. — LA DÉVOTION AU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS. — TONGA. — L'ARCHE ÉCHOUE A WALLIS. — NOUVEAUX DÉTAILS. — UN WALLISIEN S'ATTACHE A MARCEAU. — « J'ai pu lire ici, écrivait Marceau, « le rapport de M. le commandant Bérard sur la « campagne qu'il a faite dans les îles. Tout en « partageant l'opinion qu'il a émise, que le pas- « sage de la corvette *le Rhin* dans les différentes « missions délaissées depuis si longtemps, a fait « du bien, je ne saurais partager celle de l'oppor- « tunité des visites annuelles, bien qu'elles aient « pu être demandées même par les mission-

« naires, qui alors ne voyaient aucun autre moyen « d'être en relation avec leurs compatriotes. Je « crois fermement que du moment *où des com-* « *munications seront assurées par les bâtiments de* « *la Société de l'Océanie*, il sera autant dans l'in- « térêt de la France que dans celui des missions, « de ne pas faire paraître les bâtiments de guerre « trop souvent dans ces archipels. Ces peuples « sont très-ombrageux à l'égard de leur indépen- « dance, et les ministres protestants ont grand « soin d'exploiter ce sentiment. Aussi l'apparition « des bâtiments de guerre sous ce rapport peut- « elle être nuisible. J'ajouterai une autre consi- « dération : quelquefois un commandant de bâti- « ment de guerre se croit tenu à traiter sur un pied « égal la vérité et le mensonge, et malheureuse- « ment il en est qui sont dans la pratique et per- « sonnellement aussi protestants que catholiques. « Cette indifférence en matière de religion est d'un « effet pernicieux. Comment après cela vouloir « que ces peuples puissent distinguer la vérité « de l'erreur? »

En effet autre chose est la tolérance *civile,* autre chose est l'indifférence en matière de religion. Un gouvernement prudent, et même chrétien, peut en de certaines circonstances déterminées, mais déplorables, maintenir le principe de la tolérance civile comme un moindre mal, non comme un bien, même relatif; mais pour le gou-

vernement aussi bien que pour les individus, l'indifférence en matière de religion est et sera toujours un crime contre la raison, contre la vérité, contre Dieu. Jésus-Christ n'est pas facultatif. La loi qu'il nous a révélée est obligatoire et inévitable. Elle doit être la règle de nos croyances et de notre conduite; elle sera certainement le code d'après lequel nous serons jugés. *Les opinions des hommes ne changeront rien à ce décret immuable* (1).

Le 22 juin 1847, Marceau était à Taïti. Là, une table de bois blanc, une planche, formaient le mobilier de sa salle à manger. Et c'était dans

(1) Dans la célèbre encyclique et le Syllabus du 8 décembre 1864, où l'illustre pontife Pie IX a foudroyé toutes les erreurs de cette époque, les trois propositions suivantes sont condamnées :

LXXVII. « A notre époque, il n'est plus utile que la reli-
« gion catholique soit considérée comme l'unique religion de
« l'État, à l'exclusion de tous les autres cultes.

LXXVIII. « Aussi c'est avec raison que dans quelques pays
« catholiques la loi a pourvu à ce que les étrangers qui
« viennent s'y établir, y jouissent de l'exercice public de
« leurs cultes particuliers.

LXXIX. « Il est faux que la liberté civile de tous les cultes
« et que le plein pouvoir laissé à tous de manifester ouverte-
« ment et publiquement toutes leurs pensées et toutes leurs
« opinions, jettent plus facilement les peuples dans la corrup-
« tion des mœurs et de l'esprit et propagent la peste de l'indif-
« férentisme. »

Pour tous les catholiques cette Encyclique fait règle de foi. Là est la vérité, toute la vérité, et non dans les écrits qui attaquent, dénaturent *ou amoindrissent* l'Encyclique.

cette pièce si modeste qu'on apportait pour le Commandant de l'*Arcke d'alliance* un chétif repas en rapport avec le lieu où il était servi. A son retour on rappelait ces circonstances à Marceau, qui aurait pu sur un vaisseau de l'État jouir de tout le confortable et de tous les honneurs dus à un officier de la marine royale, et comme on lui disait : « Vous n'étiez pas trop bien ; » — « Ah! « répondit-il aussitôt en souriant, on ne fait pas « un pareil métier pour avoir ses aises!.... » A Taïti, Marceau facilita à plusieurs matelots des bâtiments français l'accomplissement de leurs devoirs religieux, et obtint pour eux de leurs capitaines la permission de venir sur l'*Arche d'alliance*, où ils purent s'approcher des sacrements de Pénitence etd'Eucharistie.

De Taïti l'*Arche d'alliance* fit voile pour les Navigateurs. Marceau avait obtenu la faveur de posséder, durant cette traversée, la Très-Sainte Eucharistie, et la présence de Jésus-Christ sous les voiles sacramentels fut une nouvelle source de bénédictions pour l'*Arche d'alliance* et pour son Commandant. Sur la demande du docteur qui se chargea d'organiser lui-même *cette partie de piété*, on fit, pendant le mois de juin, consacré au Sacré Cœur de Jésus, des exercices spirituels et quotidiens en l'honneur de ce divin Cœur, et, à cette occasion, on put voir l'accomplissement des promesses

faites à la Bienheureuse Marguerite-Marie (1). Il y eut de touchantes conversions, des communions édifiantes, et Marceau ne pouvait s'empêcher de dire, dans les transports de sa reconnaissance : « Béni soit le Sacré Cœur de Jésus ! » Pour l'honorer par l'offrande dont ce saint Cœur est surtout jaloux, l'immolation de la volonté propre, il s'appliqua à combattre courageusement des mouvements d'antipathie très-prononcés qu'il éprouvait en son âme. Il s'adressa à cette fin par une neuvaine *privée* à Marie-Eustelle, cette amante passionnée de l'adorable Eucharistie, et il obtint, pendant quelques jours, une telle victoire sur lui-même, qu'il fut presque fâché d'avoir été exaucé.

(1) « Que ne puis-je raconter à tout le monde, dit la Bienheureuse Marguerite-Marie, ce que je sais de cette aimable « dévotion au Sacré Cœur de Jésus ? Je ne sache pas qu'il y « ait *aucun* exercice, dans la vie spirituelle, *plus propre* à « élever en *peu de temps* une âme *à la plus haute perfection*. Notre-Seigneur m'a découvert des trésors de charité « et de grâce pour les personnes qui se *consacreront* à *rendre* « et à *procurer* à son Cœur tout l'honneur et l'amour qui seront en leur pouvoir, *mais des trésors si grands qu'il m'est* « *impossible de m'en exprimer*. Il m'a fait entendre que « ceux qui travaillent au salut des âmes obtiendront des succès merveilleux, et posséderont le secret *de toucher les* « *cœurs les plus endurcis*, s'ils sont pénétrés eux-mêmes « *d'une tendre dévotion* à ce divin Cœur. Pour les personnes séculières, elles trouveront pas ce moyen la paix « dans leur famille, le soulagement dans leurs travaux, les « bénédictions du ciel dans toutes leurs entreprises. »

Il lui semblait qu'il n'avait plus rien à souffrir pour Dieu. En même temps, afin de soulager la soif ardente qu'a du salut des âmes le Sacré Cœur de Jésus, il s'imposait des sacrifices pour les pécheurs et plaçait les actes de vertu ou de pénitence qu'il faisait sur la tête de tel ou tel matelot ou passager qui lui paraissait plus éloigné de Dieu. A dater de cette époque, on put remarquer en Marceau un redoublement de dévotion pour les douleurs de Jésus et pour les douleurs de Marie. On le voyait sans cesse occupé à faire le chemin de la croix, tantôt seul, tantôt avec le docteur du bord; sans cesse offrant des neuvaines à Notre-Dame de Compassion, soit afin de s'associer aux souffrances de Marie, soit afin d'obtenir par la contemplation de ces mystères douloureux des lumières pour la bonne direction du navire et de l'œuvre confiée à ses soins, ou pour la conversion de quelques passagers.

Après avoir visité l'archipel des Navigateurs, l'*Arche d'Alliance* se rendit à Tonga, dans le but de secourir la mission.

Les Tongiens sont intelligents, actifs, entreprenants, hardis et paraissent appelés à exercer une grande influence pour le bien ou pour le mal sur les îles du centre. Ce sont les Français de l'Océanie. Aussi le ciel et l'enfer se disputent-ils avec ardeur la conquête de Tonga-Tabou, Tonga la sainte ou la sacrée, île principale et la plus cé-

lèbre de cet archipel : elle compte environ 9,000 habitants. Après d'innombrables difficultés, à travers mille vexations de tout genre, les Pères Maristes, qui y avaient abordé le 1er juillet 1842, ont enfin vu leurs efforts persévérants couronnés de consolants succès. En 1858, la mission avait deux établissements, l'un à Mua, l'autre à Maofaga, deux chapelles à Hohaké et à Houma, et elle comptait deux mille catholiques. « L'accroisse-
« ment, dit le *Moniteur de la flotte*, en une seule
« année, a été de plus de 400. Les nouvelles
« conquêtes se font dans le camp protestant; car
« il n'y a plus de païens dans l'île. » Partout, pour faire le bien, il faut savoir prier et attendre.

Parmi les obstacles contre lesquels ont eu à lutter à Tonga les missionnaires, il en est un qu'on ne soupçonnerait pas, et qui toutefois ayant sa racine dans le cœur humain, est une reproduction en miniature de ce qui s'est vu bien des fois depuis les premiers empereurs chrétiens. Dans le tableau que nous aurions à tracer pour mettre sous les yeux du lecteur ce nouveau genre de difficultés dont il n'a pas été question encore, nous choisissons le trait qui nous a paru le plus singulier. Il sera facile de conclure, au moins dans une certaine mesure, du particulier au général. Un des principaux chefs de Tonga, celui qui avait reçu les Pères Maristes sur ces terres,

leur faisait subir mille vexations depuis longtemps, et prétendait même leur dicter des lois dans les choses du culte. « Si le catholicisme faisait « autorité, disait-il, c'était parce qu'il était sa « religion, et non parce qu'il avait été apporté « par les deux vieux. » (Il nommait ainsi les missionnaires.) Ceux-ci, dans la crainte d'une rupture totale, ne lui avaient résisté que légèrement. Enfin à l'occasion d'une grande fête, le chef prit un arrêté qui défendait la danse aux néophytes. Peut-être le lecteur sourira-t-il? Mais les Pères virent dans cette ordonnance un danger sérieux pour la mission. Voici pourquoi : Dès leur arrivée dans l'île, ils avaient dit aux naturels que plusieurs de leurs danses étaient permises : en effet, il en est qui s'exécutent avec une convenance parfaite; elles ont lieu entre personnes du même sexe, et encore pour s'y livrer les Kanaks prennent-ils des habits plus décents que de coutume. Si les Pères laissaient interdire à leurs chrétiens ce qu'ils avaient d'abord reconnu comme licite, les adversaires de la foi ne manqueraient pas de dire que leurs prédictions se réalisaient; que les prêtres catholiques, après s'être introduits sous le masque de la tolérance, commençaient à tyranniser leurs disciples, qu'ils ne s'arrêteraient qu'après les avoir faits esclaves. Les missionnaires résolurent donc de maintenir à la lettre ce qu'ils avaient avancé, ne

voulant pas qu'au nom de la religion un chef vînt porter atteinte à leur enseignement.

Ils lui déclarèrent que son ordonnance n'était pas juste. A ces mots, il s'emporta devant toute l'assemblée et s'écria : « De quoi se mêlent ces « deux blancs jetés par des vagues sur nos terres ? « Chez qui demeurent-ils ? N'est-ce pas chez « moi ? » — C'est vrai, lui répondirent hardiment « les missionnaires en présence de tout le monde, « c'est chez toi que sont logés ces deux blancs; « ils t'en remercient; mais sache qu'ils ne sont « pas ici pour faire ta volonté; ils y sont pour te « montrer le chemin du salut ainsi qu'à ton peu- « ple. Oui, ils habitent chez toi; mais si tu n'es « pas content, parle, ils trouveront à s'abriter ail- « leurs; toutes les terres ne finissent pas au bout « de ton domaine, et plusieurs chefs qui sont ici « partageront volontiers avec eux leurs cabanes. « Tu peux commander à d'autres blancs, mais non « à ceux qu'envoie le Très-Haut, en ce qui touche « à leur ministère. Nous remplirons notre mission « avec une entière indépendance; et si personne « ne veut nous recevoir, nous n'aurons pas moins « fait ce que nous devions. Comme nous l'avons « répété plusieurs fois, nous partirons avec les « bénédictions que nous étions venus t'apporter, « ne laissant peut-être derrière nous que la malé- « diction divine. »

A ce mot, il baissa la tête. Les prêtres s'éloi-

gnèrent, suivis de plusieurs insulaires qui les priaient de lui pardonner. « Ce n'était, disaient-« ils, qu'un accès de colère qui lui passerait bien-« tôt. » A l'entrée de la nuit le chef envoya aux Pères un de ses enfants demander s'ils voulaient le recevoir ; ils répondirent qu'ils n'avaient jamais de haine contre personne. Il accourut aussitôt portant une grosse racine de kava, et accompagné d'un des plus sages vieillards qui venait de faire sa première communion. Il s'assit à la porte de leur cabane, et lorsque les Pères lui eurent fait de nouvelles instances pour qu'il entrât, il se jeta à leurs pieds baigné de larmes, leur demanda pardon et leur baisa les mains; puis, les yeux fixés en terre et dans un morne silence, il attendit humblement leurs reproches. Quand il vit qu'au lieu de l'en accabler, ceux-ci l'assuraient à diverses reprises qu'ils avaient tout oublié. « Par-« don, s'écria-t-il, mille fois pardon des paroles « offensantes que je vous ai dites. Ma maison est « la vôtre ; je suis trop heureux que vous vouliez « bien y demeurer ; je vous demande comme une « grâce de ne la quitter jamais, de prier Dieu « qu'il me rende meilleur. Nos ancêtres étaient « méchants et nous sommes comme eux. Vous « qui savez si bien souffrir pour le nom de Jésus, « éloignez de moi la malédiction. » Les Pères lui firent un petit cadeau, et il se retira content. Ils

avaient bien pensé que cette affaire n'aurait pas d'autre issue.

Plaise à Dieu que les princes, dans les pays civilisés et catholiques, soient aussi soumis au Vicaire de Jésus-Christ et à l'Église, pour les choses spirituelles, ainsi qu'il est de leur devoir et même de leur intérêt !

Plus tard les Missionnaires eurent à lutter contre un grand chef hérétique de Tonga qui voulait interdire les jeux le dimanche, bannir de ses domaines la musique, abolir des divertissements *tellement innocents*, écrivait un religieux Mariste, *que nos dévotes de France ne pourraient même pas s'en scandaliser.* Le démon est un mauvais maître.

Dans ses courses à travers les îles, Marceau pouvait ainsi retrouver tous les genres de persécutions qu'a eu à subir l'Église, tous les genres de combats qu'elle a dû livrer à l'esprit du mal. La scène changeait d'aspect pour ainsi dire chaque fois qu'on mettait à la voile. Le spectacle incessant et varié de ces attaques et de ces luttes enflammait le zèle du Commandant (1).

A Tonga, l'*Arche d'alliance* courut un grand

(1) On trouvera la description et l'histoire de Tonga dans l'ouvrage qui a pour titre : *Le premier vicaire apostolique de la Nouvelle Calédonie ou Mgr Douarre, évêque d'Amata.* La biographie du commandant Marceau et celle de son ami Mgr Douarre sont destinées à se compléter l'une par l'autre.

danger dont elle fut sauvée par la prudence et la vigilance de Marceau. Placé en vigie dans la hune, et s'avançant avec la plus grande précaution, pendant qu'il cherchait à intéresser le ciel par son admirable ferveur, il jetait attentivement les yeux tout autour de lui. Tout à coup, grâce à la limpidité de la mer, il aperçoit un rocher contre lequel on allait se briser... Quelques minutes encore et tout était perdu.

Cette seconde apparition de l'*Arche d'alliance* dans les îles produisit un grand bien parmi les naturels. Ils parurent moins sauvages et moins effrayés des Popés.

Marceau partit ensuite pour Wallis, et le 21 septembre 1847, il mouillait devant la résidence de l'évêque. Le 6 octobre il quittait cette station (Matauta) dite de *Notre-Dame*, pour se rendre à celle de *Saint-Joseph* (Mua), dans la même île. Le trois-mâts faisait de petites bordées, sous toutes voiles, afin de gagner la passe du sud. Dans cette enceinte formée d'îlots et de récifs, les nombreux pâtés de coraux qui se cachent au fond de la mer, exigent d'extrêmes précautions. Debout sur le gaillard d'avant, Marceau veillait lui-même; deux officiers étaient en vigie dans la mâture. Soudain, au moment de passer entre deux récifs, les vigies signalent une roche noire dans le passage même; mais à quelle distance de la surface, ils ne peuvent le dire. D'un coup d'œil Marceau l'a mesu-

rée : le choc sera inévitable, il ne faut plus songer qu'à l'amortir; il commande une manœuvre. Le danger était si imminent, Marceau avait de si grandes craintes pour le navire, que se prosternant en esprit aux pieds de Marie, il lui promit par vœu de réciter trois cents chapelets, afin de l'intéresser à la conservation de l'*Arche d'alliance*. Bientôt deux horribles craquements glacent d'effroi les plus mâles courages. « Nous sommes « perdus ! » crie un des officiers. « On ne se perd « pas en allant de Marie à Joseph, » répond Marceau qui faisait allusion aux deux termes de mouillage. Cette voix calme et accentuée, retentissant au milieu du bruit causé par la manœuvre, les officiers de l'*Arche d'alliance* ne l'oublieront jamais !

Quelques instants après, le gouvernail brisé coulait par quatorze brasses de fond. C'était aussi dans ces parages que, plusieurs années auparavant, la corvette l'*Embuscade* avait failli périr.

Il fallut décharger l'*Arche d'alliance;* les réparations se firent heureusement. Mais on éprouva les plus grandes difficultés pour la remettre à flot. Le gril composé de troncs de cocotiers, sur lequel on avait couché le navire durant les travaux, était brisé; c'était un obstacle presque insurmontable. Après bien des essais infructueux, on dut attendre la pleine lune du 18 novembre et la marée qu'elle amène.

Non content d'agir, Marceau priait. Afin d'être plus recueilli pour acquitter la dette des trois cents chapelets promis à Marie, lui demander la continuation de sa maternelle assistance, peut-être aussi afin d'exercer sur lui de saintes austérités, il se retirait dans les bois de Wallis. Là, seul avec Dieu seul, il se livrait à toute sa ferveur. Le procureur des missions de Sydney, aumônier du bord pendant ce voyage, avait seul le secret de ses absences.

Le 18 novembre, jour si impatiemment attendu par l'équipage, étant enfin arrivé, dès les premiers travaux l'*Arche* flotta. La joie fut grande, la surprise plus grande encore. Tous les vieillards de l'île déclarèrent que jamais ils n'avaient vu une si forte marée (1).

La prière de Marceau n'avait pas été sans doute étrangère à ce bon succès. Les vents et les flots sont aux ordres du Seigneur ; et Dieu, ainsi qu'il est écrit dans les livres saints, fait la volonté de ceux qui le servent.

« Sans l'accident arrivé à l'*Arche d'alliance*, di-
« sait le Commandant, accident qui m'obligea à
« vivre deux mois au milieu des naturels, pour
« pour réparer le navire, je n'aurais pas connu les
« missions de l'Océanie et je serais revenu avec des
« idées fausses ou incomplètes. »

(1) Rapport du second, M. Vaultier.

On peut encore remarquer ici les soins de la Providence pour Marceau. Ces circonstances l'empêchèrent de se rendre dans la Nouvelle-Calédonie, dont nous aurons bientôt à raconter les épreuves, et où l'*Arche* eût couru des dangers bien autrement formidables.

Avant de remettre à la voile avec le Commandant, nous devons placer ici plusieurs traits propres à intéresser le lecteur, et auxquels se mêleront quelquefois certains détails accidentels qui n'ont pas rapport à Wallis.

Pendant ce dernier séjour, Marceau eut à se plaindre des procédés et de l'esprit de cupidité de plusieurs Wallisiens. « Vous avez beau m'en « faire, disait-il, vous ne pourrez pas m'empêcher « de vous aimer ; le démon serait trop satisfait, « si je quittais Wallis mécontent et indisposé « contre cette île. » Un jour il se sentit le cœur brisé, et les larmes mêmes le gagnaient ; mais il resta calme, et parla avec la plus grande charité. Le chemin de la croix le soutenait.

Quand, à son retour, il parlait à Lyon des incroyables exigences des habitants de Wallis, quelques personnes s'étonnaient : « Mais nous croyions « les Wallisiens convertis ? » — Eh ! oui, répon- « dait Marceau, ils sont convertis. Un bon nombre « sont de bons et excellents chrétiens; mais vous « ne faites donc pas attention à leur point de dé- « part ? Il y a six ou sept ans, c'étaient de assassins;

« à peine s'ils sont civilisés; leurs fautes sont « moins sensibles à Dieu, sont moins coupables « (si même faute il y a bien souvent) que nos « plus petites infidélités, à nous qui sommes nés « au milieu des lumières du Catholicisme. On « oublie qu'il a fallu trois siècles de christianisme « pour adoucir les mœurs des Francs (1). On doit « juger les choses de plus haut; vous êtes surpris, « ajoutait-il, que des hommes hier anthropo- « phages et ignorant même l'existence de Dieu « ne soient pas des *anges* parce qu'ils sont chré- « tiens depuis peu; vous êtes surpris par exemple « de voir des chefs profiter du malheur d'un offi- « cier échoué sur leurs côtes, pour lui vendre très- « cher leurs services. Autrefois moi et tous mes « compagnons nous aurions été massacrés; au- « jourd'hui ces chefs croient faire un acte héroï- « que, en ne se montrant qu'exigeants dans les « salaires. Ont-ils su comprendre que je suis venu « pour eux ! Cette idée, disait Marceau, ne peut « pas encore entrer dans leurs têtes. Les Wallisiens « ainsi que tous les Océaniens dans leurs îles se « regardent comme le premier peuple de l'uni- « vers, et ils dédaignent les autres nations. Ils « pensent même faire un grand honneur aux

(1) La patience est peut-être la première qualité du zèle. Le palmier fait attendre ses fruits quinze ou vingt ans; mais ensuite il en donne pendant des siècles. D'autres arbres produisent les premières années; mais bientôt ils sont stériles.

« étrangers en leur permettant de rester parm « eux. » Les réflexions de Marceau nous ont rappelé qu'un de nos rois, Gontram, avait été inscrit par l'Église sur le catalogue des Saints, quoiqu'il eût mis à mort des hommes pour des causes fort légères. Encore païen, il eût peut-être, pour une de ces causes, ravagé toute une ville, toute une province. Et néanmoins la nation des Francs était chrétienne depuis cent ans, quand l'élément barbare se produisait ainsi par ces brusques et sauvages manifestations.

Nous citerons bientôt la lettre d'un Wallisien, et le lecteur comprendra qu'il manque à ces naturels des termes de comparaison pour exprimer les choses matérielles et visibles qu'ils trouvent hors de leur île. Il en est de même des choses spirituelles : ce qui leur manque surtout pour apprécier le dévouement, c'est un terme de comparaison.

Quand Marceau revint en France en 1849, il était accompagné d'un Wallisien âgé de 18 ans environ, mais déjà homme fait, robuste, aux larges épaules, à qui on aurait donné 25 ans, ayant nom Salomoné Uhinima. C'est, croyons-nous, le premier naturel de l'Océanie centrale qui ait paru en Europe. La Sainte Vierge lui avait déjà donné une marque sensible de sa protection, pendant les guerres qui avaient agité Wallis en 1844 et 1845. Durant la bataille, une

balle qui fut tirée, à une douzaine de pas, par un homme caché dans une embuscade, vint le frapper en pleine poitrine ; Salomoné fut renversé ; mais il se releva aussitôt, et se battit le reste de la journée, armé de deux fusils. La balle avait frappé sur sa médaille de l'Immaculée Conception dite miraculeuse, et la lui avait imprimée sur le cœur sans y laisser aucune blessure. Nous avons vu nous-même les stigmates en 1849. Cette médaille a été conservée par son père. Baptisé en 1842, à l'époque des premiers baptêmes solennels donnés à Wallis, Salomoné accompagnait Mgr Bataillon dans ses visites aux tribus ; il lui servait de clerc et instruisait les enfants plus jeunes avec lui.

Voici comment ce bon jeune homme s'attacha au Commandant : Depuis plusieurs mois déjà il désirait le suivre, et lors du premier voyage de Marceau à Wallis, il lui en avait fait la demande avec empressement : le Commandant ne put y consentir. Mais lorsque l'*Arche d'alliance* eut échoué, la nouvelle s'en étant répandue promptement dans toute l'île, Salomoné, qui était en ce moment assez éloigné du lieu du désastre, accourt en toute hâte (c'était le plus fort plongeur de l'île). « En quel endroit, dit-il, est tombé le gouvernail? » On lui montre un espace de cent mètres carrés, et la mer avait là de 70 à 72 pieds de profondeur. Aussitôt Salomoné s'élance et

plonge jusqu'à dix fois de suite, descendant sans aucun poids et avec rapidité dans les abîmes, restant chaque fois soixante-cinq secondes sous l'eau. « Et s'il y avait eu des requins? disait-on à « Salomoné. — Oh! répondit-il, pourvu qu'il n'y « en ait que deux, ça va bien ; on en prend un sous « chaque bras; on les serre, et l'on remonte en- « semble. » Le Kanak, on le voit, voulait plaisanter; mais ce qu'il y a de vrai, c'est qu'en effet à Wallis on joue avec ces monstres, au risque de perdre un bras ou une jambe. Un naturel en nageant aperçoit-il un requin; au lieu de fuir, il court à lui et saute à cheval sur son dos. Comme ce terrible animal ne peut mordre qu'en se renversant complétement, l'assaillant le serre avec force, engage la lutte et le tue. Salomoné pour sa part en avait pêché trois de cette façon. Enfin la dixième fois, après avoir parcouru en tout sens ces profondeurs, Salomoné, que Marceau appela depuis *son poisson,* trouve le gouvernail. Comme on le nie, sans s'amuser à raisonner avec les incrédules, il disparaît sur-le-champ une onzième fois, et rapporte, en témoignage de sa découverte, un morceau de cuivre qui recouvrait le bois et qu'il en avait détaché. Puis, pour la douzième fois, il s'enfonce sous les eaux, et met une amarre au gouvernail. Grâce à son dévouement le sauvetage se fait avec bonheur. Alors c'est une joie pour la famille de Salomoné. On l'entoure, on le presse de de-

mander à Marceau pour son salaire une forte, bien forte somme. « Je ne veux rien du tout, « dit-il. » On le harcèle, il s'éloigne. On murmure contre le Commandant, Salomoné répète : « Je « ne veux rien, rien, je n'ai qu'un seul désir : « c'est de suivre le Commandant, et de partir « avec lui. » Il eut à subir à ce sujet bien des contradictions et de petites persécutions de paroles; mais il persista et voulut *appartenir à Marceau.* Il avait sans doute été extrêmement frappé de ses exemples : l'œil du sauvage est beaucoup plus exercé que le nôtre, parce que toute sa vie est dans ce qui s'apprend par les sens. Alors le père Salomoné lui dit : *« Je te donne à Marceau. Je lui « cède tous mes droits : il sera ton père, tu seras « son fils. »* C'est une formule sacrée pour les Océaniens, une *paternité transportée.* Ces paroles impriment à l'adopté un respect souverain pour son nouveau patron. Cette cérémonie du reste paraissait cette fois inutile; le mouvement qui portait le Wallisien vers le bienfaiteur des missions paraissait invincible. Il s'attacha vraiment à lui comme un fils à son père; Marceau l'aimait aussi comme son enfant, et il pensait que Dieu le lui avait peut-être envoyé pour être le premier membre de la marine religieuse qu'il avait en vue. Salomoné lui répétait en effet sans cesse qu'il voulait se dévouer avec lui aux missions, et le suivre partout où il irait.

A son retour le Commandant le mena à Paris, à Lyon; il le faisait manger à sa table. Quand on offrait à Salomoné du vin, des liqueurs, du café : « Non, disait Marceau, il ne boit que de l'eau « comme moi. » Il ne voulait pas que son protégé prît des habitudes qu'il ne pouvait conserver dans son pays, ou qu'il apprît à connaître les boissons enivrantes. D'ailleurs les leçons de tempérance entrent nécessairement dans l'éducation des peuples et des individus qu'on ramène de l'état sauvage à la civilisation et aux notions du bien. Ces leçons ne sont pas toujours très-intelligibles pour eux. La première fois qu'on débarqua un cheval dans une des îles qui ont donné le plus de consolations aux missionnaires, sait-on quelle exclamation provoqua l'apparition de cet animal? Comme on accourait de tous côtés pour voir cette merveille : « Ah! disaient les Kanaks, si « nous pouvions avoir une aussi grande bouche, « nous aurions le plaisir de manger bien davan- « tage! » Tant les traditions et les instincts de la vie des sens ont de fortes racines dans ces natures que peu à peu la foi régénère et transforme!

Salomoné était déjà loin, bien loin de ces appétits brutaux, lorsqu'il suivait le Commandant. Néanmoins celui-ci, on le voit, fortifiait par une paternelle vigilance les dispositions de son disciple. De son côté Salomoné était docile, et

il fallait un ordre exprès de Marceau, pour qu'il acceptât à table quelque chose en dehors du règlement. Bien plus, lorsque le Commandant avait parlé, toutes les questions étaient définitivement décidées, à un point qui pourrait même paraître étonnant. « Salomoné, le Commandant veut que « vous ne vous inquiétiez pas; il a dit que c'est « la volonté de Dieu. » Ce mot suffisait pour calmer les peines du bon Océanien. La seule occasion peut-être où il ne pouvait prendre son parti, c'est quand il apprenait que son cher commandant était malade.

A Lyon, il se mit de lui-même à cirer les bottes de Marceau. « C'est une chose héroïque que fait « le pauvre enfant, disait le Commandant, à « cause de la grande idée qu'ont d'eux-mêmes « les sauvages. Les autres Océaniens se croiraient « déshonorés. »

Ayant fait, à son arrivée en France, un voyage à Tours, pour aller embrasser sa mère, Marceau ne voulut pas rester un jour de plus que le jour fixé : « Salomoné, disait-il, serait trop inquiet. »

Il le conduisait chez les indigents afin qu'il pût avoir quelque idée à ce sujet. « En Océanie, « ils ne savent pas, disait Marceau, ce que c'est « qu'un pauvre. Ils sont tous riches et pauvres « au même degré. Aussi ils ne comprennent « rien aux abaissements du Fils de Dieu, n'ayant

« rien sous leurs yeux qui puisse en fournir l'i-
« mage à leur esprit. La grâce a fait en eux tout
« ce qui a été fait; le reste est un chaos. »

Comme les Océaniens se figuraient que les prêtres catholiques allaient dans leurs îles parce qu'ils n'avaient pas de quoi se nourrir dans nos contrées, Marceau lui faisait remarquer l'abondance et la variété des mets, le menait visiter les bâtiments somptueux, les riches curiosités, afin qu'il comprît qu'il y a dans le monde quelque chose de beau autre que Wallis, « ce qui n'entre pas « facilement, répétait-il toujours, dans l'esprit « des naturels. » Ils ont des autres peuples une idée moindre que celle que nous avons nous-mêmes d'un sauvage qui paraît parmi nous. On jugera par là de la difficulté des missions et des humiliations qu'ont à subir les missionnaires. Un chef qui les reçoit, s'il n'a déjà goûté le christianisme, les regarde souvent comme des domestiques, ou même comme des animaux, et il les laissera si le caprice orgueilleux lui en prend, plusieurs jours sans leur donner de la nourriture, tant il les méprise. « Je ne croyais pas, écrivait le « P. Montrousier, qu'en venant parmi des sauvages, « la vertu d'humilité fût si nécessaire et si exer- « cée; les affronts ne nous manquent pas. » Et cet intrépide missionnaire, en comparaison de ces mépris, semblait ne compter pour rien le coup de lance qui faillit le traverser de part en part à

San-Christoval et lui arracha ce cri : « O mon « Dieu, je ne méritais pas une telle faveur. » Cet orgueil des sauvages n'atteint pas partout des proportions si ridicules. En certaines îles, il s'efface devant la vérité mieux connue et surtout devant le flambeau de la foi.

Dans l'éducation que faisait Marceau on voit qu'il visait à un but général pour l'époque du retour de Salomoné. Il profitait aussi de toutes les occasions, afin de lui donner des aperçus nouveaux relativement à la religion et au dévouement. A la retraite générale des Pères Maristes, à Lyon, en 1849, après la cérémonie du renouvellement des vœux, il lui dit : « As-tu vu ces prêtres se « mettre à genoux devant le *Vieux,* au pied de « l'autel? — Oui. — Sais-tu ce qu'ils ont fait? — « Je ne sais pas bien. — Ils viennent s'offrir à « Dieu et à lui, pour qu'il les envoie partout où il « voudra, en France, en Océanie, dans tout le « monde. Le *Vieux* envoie l'un ici, l'autre là, et « ils partent. Ceux qui sont allés chez toi, y sont « allés de cette manière ; ils ne veulent tous que « la volonté de Dieu. C'est ainsi qu'il faut faire. « — Oui. — C'est bien beau, n'est-ce pas? — « Oui, Commandant. »

Je ne puis mieux faire comprendre la tendresse paternelle que Marceau avait pour ce bon sauvage, qu'en citant quelques extraits de ses lettres.

Comme il l'avait envoyé dans un climat chaud, au collége des Pères Maristes situé près de Toulon, pour passer l'hiver : « Que devient mon Sa- « lomoné? écrivait-il le 23 octobre 1849. Pendant « tous mes embarras, ce pauvre enfant ne se « doute pas que je suis à me demander quand je « pourrai le reconduire chez lui. J'espère que le « Bon Dieu lui donnera la patience d'attendre le « moment où je pourrai l'aller rejoindre, et lui « annoncer ce que je compte faire. Que devient- « il? Comment se trouve-t-il au milieu de vous? « Je serais bien heureux de savoir si mes idées de « marine religieuse pourront être comprises par « lui... »

Il lui écrivait à lui-même de Tours, sous la date du 9 décembre 1849 : « Mon cher enfant, « mon bon Salomoné, j'ai éprouvé un grand bon- « heur à te lire, et j'aurais bien dû t'envoyer « une longue lettre pour toi seul; mais je n'ai « pu disposer de mon temps. J'ai enfin bientôt « fini toutes mes courses, et je compte retourner « dans peu de jours auprès du Supérieur général « de la Société de Marie afin de m'occuper de « toi. Tu m'as réjoui en m'écrivant que tu tra- « vailles bien, que tu es toujours content, et que « tu as toujours l'intention de venir avec moi dans « les missions pour faire du bien. Nous aurons « un compagnon sur lequel tu ne comptais guère : « le matelot N... que tu as vu à bord si peu ami

« du Bon Dieu est aujourd'hui tout changé. Il ne « pense plus qu'à s'embarquer avec nous pour « retourner en Océanie. C'est aujourd'hui un « homme qui dans sa conversation et ses lettres « m'excite à aimer le Bon Dieu par la générosité « avec laquelle il se donne à lui. Je ne puis pas « te dire encore quand je te reverrai. Je demande « à Dieu que ce soit bientôt, mais ne te tour- « mente pas; prie beaucoup pour moi. Récite « tous les jours le *Veni Creator* en union avec le « matelot N.... et avec moi, afin que nous ap- « prenions du Bon Dieu ce qu'il veut que nous « fassions pour l'Océanie, et que nous lui obéis- « sions. Prépare-toi afin de communier le jour de « Noël. Tu sais que nous ne pouvons être bons « qu'en étant unis à Notre-Seigneur. Ainsi ne « néglige rien de tes devoirs de religion. Rap- « pelle-toi tout le mal que tu as vu à bord de « l'*Arche d'alliance,* de la part des soldats qui ne « voulaient point venir à la prière et à la messe, « quand nous revînmes de Taïti. Demande au « Bon Dieu qu'il nous fasse trouver des hommes « qui l'aiment pour venir avec nous sur le navire « qui nous portera en Océanie. Adieu ; tu sais que « ton père t'a donné à moi, et que je te regarde « comme mon fils, que je t'aime profondément « de cœur et en Jésus-Christ. »

L'hiver éprouva la santé de Salomoné, et quand il fut un peu remis, son père adoptif lui écri-

vit : « Mon cher enfant, je viens d'apprendre « que tu te portes bien maintenant. Mais ce qui « m'a été surtout un sujet de grande consola- « tion, c'est de savoir que tu parais content, « que tu es bien disposé à travailler et à avoir « ton cœur ouvert avec les bons Pères. Je ne « pouvais recevoir de nouvelle qui me fît plus « de plaisir. Songe qu'au milieu de toutes les « épreuves que le Bon Dieu veut bien m'envoyer, « c'en serait une très-grande d'avoir à craindre pour « toi et pour ton âme. Tu ne voudrais pas me causer « de pareils chagrins. Songe, mon enfant, qu'afin « de mériter que le Bon Dieu se serve de nous, « pour aller au secours de tes frères en Océanie, « il nous faut beaucoup *prier et souffrir*. Tu « penseras le 13 mars à prier ton patron saint « Salomon, martyr à Cordoue en Espagne. Je « ferai tout ce que je pourrai afin d'aller bien- « tôt te voir (il était à cent lieues de lui pourtant; « mais il craignait que le pauvre enfant ne pût « soutenir longtemps son absence). Mais songe « surtout à faire la volonté de Dieu. Pense un « peu à ton amitié pour moi, et prie afin que « nous retournions en Océanie. » Une bonne mère, une mère chrétienne pourrait-elle avoir des soins plus tendres, plus religieux pour son enfant ?..... En lisant cette lettre, Salomoné fut attendri, et son cœur était gros de larmes. Marceau ne put exécuter son projet. Il fut obligé,

au mois de février 1850, de retourner à Paris et il en fut vivement contrarié, à cause de son pauvre Salomoné.

Le lecteur nous saura peut-être gré de transcrire ici une lettre écrite en wallisien par Salomoné à son père et à sa mère. On l'a traduite mot pour mot, en ajoutant seulement entre parenthèses quelques notes explicatives.

« Toulon français. — Ceci est le livre écrit « (la lettre) d'amitié, de moi Salomoné à vous « deux, Jacques et Angélique. Certainement « je vous aime beaucoup. Vous qui m'aimez aussi, « souvenez-vous de Dieu. Vous aimez Dieu et « vous m'aimez ; alors c'est bien pour vous et « pour moi. Je vais vous parler à présent de ce « que j'ai vu en France. Je suis monté d'abord « dans un coin de terre qui s'appelle *Brest;* « puis je suis allé au Havre. Le Havre c'est un « coin de terre où il y a beaucoup de grands « bateaux qui trafiquent. Je suis demeuré dans « ce port trois jours. Alors on a préparé un « grand jour pour le grand chef français (Na- « poléon), qui allait venir au Havre voir ses sol- « dats montés sur des chevaux. Et moi j'étaïs « beaucoup, beaucoup content. Ensuite tous les « grands bateaux ont fait voir leurs drapeaux. « Ensuite on a rempli le ventre de tous les gros « fusils de terre (canons) qui ont éclaté tous à « la fois. Ensuite les soldats sont venus vite,

« vite sur des chevaux ; ils étaient dans de jolis
« sacs de fer (cuirasses). Ensuite le grand chef
« est venu au milieu. Les soldats qui étaient de-
« vant étaient un million (beaucoup). Ensuite on
« a fait éclater les gros fusils de terre jusqu'au
« soir. Il a fait nuit ; alors le grand chef français
« est allé dans son coin de terre, et moi je suis
« resté au Havre avec Marceau encore un autre
« dimanche. Ensuite nous sommes allés tous les
« deux dans le grand coin de terre du grand
« chef français (Paris) : j'ai vu des maisons et
« des églises tout à fait belles, tout à fait belles.
« J'y suis resté deux dimanches. Alors Marceau
« est parti, et j'ai été seul dans le village du grand
« chef français. Ensuite Marceau m'a écrit d'aller
« vers lui : j'y suis allé tout seul dans une mai-
« son de feu (chemin de fer.) Une maison de
« feu, c'est une chose bien jolie qui va bien vite.
« Moi je croyais que ceux qui demeuraient vers
« la mer, c'était là tout le monde français ; mais
« quand j'ai monté sur la grande terre, alors
« j'ai été sans parole, en voyant toujours des
« hommes, toujours des hommes. Il a fait froid :
« j'ai vu une chose qui fait peur : c'est l'eau
« qui est devenue dure comme les pierres ; et
« j'ai marché sur cette eau dure. C'est ici la fin
« de ce que je vous dis sur les choses que j'ai
« vues. Il y a encore beaucoup de choses ; mais
« je vous les porterai afin que vous les con-

« naissiez. Jacques et Angélique, si vous m'ai-
« mez tout à fait, priez Dieu qu'il me donne
« la sagesse et le bonheur. Aimez Dieu, ai-
« mez Marie qui est la vraie protectrice de ce
« monde et notre Mère parfaite. SALOMONÉ. »

Ce qui réveillait toute la charité du Commandant, ainsi qu'on l'a vu, c'étaient les intérêts spirituels de son fils adoptif. Ce dernier sembla pendant quelques jours être un peu moins fervent qu'à l'ordinaire. On en avertit Marceau. « Ce que
« vous dites, répondit-il, de mon pauvre Salo-
« moné, me fait beaucoup de peine ; il s'ennuie
« peut-être en France. Que Dieu me vienne en
« aide ! Et pour surcroît d'épreuves je me vois
« dans ce moment obligé de faire un grand voyage
« je ne puis donc que prier pour lui. Que Dieu donne
« à ce pauvre sauvage la grâce de bien s'ouvrir ! »
Ce fut sans doute l'effet des prières du saint homme : tout à coup Salomoné redoubla de ferveur, se mit en rapport très-fréquemment avec son confesseur, redevint comme auparavant très-assidu à la prière, se créa des occupations ; alla travailler au jardin, à la cuisine, se mit à tout. L'union à Dieu et l'activité lui firent reprendre sa vigueur spirituelle. Bien plus, il se rencontra une circonstance qui le mit à même de montrer toute sa vertu. Un jeune homme l'ayant trouvé et ayant lié conversation avec lui, lui tint de mauvais propos, et même osa lui faire des pro-

positions licencieuses. Salomoné s'indigna, voulut frapper le libertin déhonté et porta aussitôt ses plaintes. Ce scandale donna une nouvelle énergie à ses résolutions et à sa piété.

J'en ai dit assez pour faire connaître la charité de Marceau ; j'aurais pu ajouter, afin de démontrer la force des bons exemples, que quand Salomoné avait le bonheur de se trouver avec le Commandant, il avait sans cesse les yeux sur lui, il l'imitait autant qu'il pouvait, dans sa tenue pleine de religion à l'église, dans la révérence de ses génuflexions. On eût dit qu'à côté du Commandant Salomoné avait une valeur de plus.

Pauvre Kanak ! Marceau était tout pour lui en Europe.. Dieu seul sait le vide que fit dans son cœur la mort du Commandant de l'*Arche d'alliance*, à cinq mille lieues de son pays et de tous ses parents..... Peu après, se voyant privé de son père adoptif, il rentra dans sa patrie.

Nous avons devancé les événements, afin de réunir en un seul tableau les divers traits qui se rapportent au dévouement de Marceau pour Salomoné, et afin de ne pas être arrêté plus tard dans notre marche.

Revenons à notre point de départ, et écoutons maintenant Marceau lui-même.

TRAIT ARRIVÉ A WALLIS DURANT LE SÉJOUR DE L'ARCHE D'ALLIANCE, ET RACONTÉ PAR MARCEAU. —

M$^{gr}$ Bataillon ayant été obligé de se rendre à Futuna, les protestants résolurent de profiter de l'absence du pasteur, afin de ravager le bercail et d'enlever les brebis. Ils pensaient peut-être que les autres missionnaires ne possédaient pas encore d'une manière assez parfaite l'idiome wallisien, pour pouvoir entièrement dominer par la parole la population de l'île, et que leurs efforts n'égaleraient pas la puissance morale acquise au prélat par un séjour de 15 ans au milieu des Kanaks ! Ils se mirent donc en campagne avec une ardeur nouvelle, employèrent tous les moyens de séduction, répandirent des bruits malveillants sur les missionnaires, et bientôt ils eurent produit une certaine agitation parmi les néophytes. A la même époque, une épidémie terrible se déclara à Wallis ; la moitié de la population fut emportée, et, Dieu le permettant ainsi par un secret jugement qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme de sonder, le fléau semblait s'attacher de préférence aux catholiques. A ce coup les protestants triomphèrent. « Vous « voyez, disaient-ils aux fidèles, comme autre-« fois la femme de Job au patriarche Iduméen, « vous voyez à quoi vous ont servi vos croyances « et vos œuvres ! Il est évident que Dieu est avec « nous et que notre religion est la seule qu'il ap-« prouve, puisqu'il vous frappe et nous épargne. » Il faudrait connaître les Kanaks ne vivant que par

les sens et si pauvres d'idées, pour comprendre quelle vive impression faisait ce raisonnement en quelque sorte palpable sur leurs esprits peu ouverts aux discussions purement intellectuelles. Déjà quelques-uns semblaient vaciller dans la foi. Mais Dieu vint en aide à la faiblesse de ses enfants, par un de ces secours inusités qu'il a fait souvent éclater dans la conversion des peuples, afin de montrer à tous que le bienfait de la foi est dû uniquement à la grâce.

« Un Wallisien avait été attaqué par le fléau, et il gisait étendu au milieu des siens qui le pleuraient comme mort et préparaient sa sépulture : car il paraissait depuis assez longtemps privé de tout mouvement et de respiration. Tout à coup il secoue cette léthargie, s'agite, regarde l'assemblée, et s'écrie au milieu de l'effroi de ceux qui l'entourent :« Ah ! que je suis mal ! Quel « malheur ! On ne voit rien ici. » (C'était en plein jour. )

La famille stupéfaite s'approche, l'interroge, et pendant que tous les yeux sont ouverts sur lui, comme sur un mort qui sort du tombeau, le Kanak d'une voix nette et assurée : « Je viens du « ciel, dit-il, je viens du ciel ! J'ai vu Jésus-Christ, « Jésus-Christ sur son trône !... J'aurais dû être « jugé, et ce jugement aurait été suivi de ma con- « damnation éternelle. Jésus-Christ a eu pitié de « mon âme et il a daigné suspendre la sentence.

« Mais il a ordonné à mon ange gardien de *tout* « *me faire voir*. J'ai vu un grand livre où tout est « écrit, le bien et le mal. Jésus-Christ m'a dit : « Il en est quelques-uns à Wallis qui pensent à « abandonner la religion catholique pour se faire « protestants, et ils disent : « Nous n'avons pas « vu et entendu Jésus-Christ; nous ne savons pas « si ce qu'annoncent les missionnaires est vrai. » « Dis-leur qu'ils ne me verront qu'une fois.... « quand je les jugerai..... Je leur ai envoyé les « missionnaires; cela suffit...... Il en est qui ré- « pètent que les missionnaires sont venus à Wallis, « parce qu'ils n'avaient pas de quoi manger chez « eux : ah ! ils ne sauront jamais tout ce que les « missionnaires ont fait pour eux, tout ce qu'ils « doivent aux missionnaires ! »

Notre-Seigneur poursuivit : « Sans les prières « de la France, j'aurais déjà abandonné Wallis « à cause de ceux qui ne correspondent pas à la « grâce. La peste qui ravage l'île n'est qu'une « épreuve. Je n'abandonnerai pas Wallis à cause « des prières de la France. »

Puis le jeune homme nomma plusieurs Wallisiens qu'il avait vus dans le ciel. « J'ai vu la mère « du roi, dit-il; elle pleure, se plaint de son fils « et demande sa conversion. » Le roi avait abandonné ses mauvaises habitudes pour remplir le devoir pascal; mais ensuite le libertinage l'avait fait retomber et il avait repris ses femmes.

Les larmes qu'on voit répandre ici à sa mère dans le séjour du bonheur, ne surprendront aucun de ceux qui savent que Jésus-Christ s'est souvent montré couvert de larmes et de sang, quoique sa sainte humanité soit glorifiée dans le ciel. Le fait de la Salette, arrivé le 19 septembre 1846, fait incontestable, vient à l'appui de notre remarque. Des larmes sont l'expression d'une pensée que Dieu veut manifester.

On demanda au Kanak : « As-tu vu dans le « ciel quelques-uns des habitants de l'île morts « avant l'arrivée des missionnaires? — Aucun. » Cette parole les jeta tous dans la plus profonde consternation.

Il raconta qu'il avait vu dans le grand livre une mauvaise action d'un chef. « C'était, dit-il, peu « après l'arrivée de Bataillon, et lorsqu'on avait « résolu de le faire mourir de faim. Un jour, n'en « pouvant plus de fatigue, il prit deux fruits sau- « vages (le Kanak les désigna), mit l'un dans sa « poche et porta l'autre à sa bouche. Le chef « l'ayant aperçu : « Tu viens nous voler, lui cria- « t-il. — Je ne vole pas, répondit Bataillon ; vous « donnez ces fruits aux porcs. » Alors le chef l'ac- « cabla d'injures. — « Et quel est ce chef? » reprirent sur-le-champ les sauvages. Le Kanak refusa de le nommer; mais un des assistants touché et repentant dit : « C'est moi. » Le fait n'était pas connu.

« Puis mon ange m'a conduit en purgatoire. » Le Kanak nomma un grand nombre de ceux qui se trouvaient au milieu de ses flammes.

« J'y ai vu N..... qui a été sur le point d'être « précipité en enfer, parce qu'il avait fait une « communion sacrilége; mais avant de mourir il « a avoué son crime au missionnaire et en a de- « mandé pardon à Dieu. » Un sauvage qui était présent prit la parole : « Ce qu'il dit de N.... est « vrai. Je me souviens qu'étant allé un jour me « confesser avec lui, il me demanda si je commu- « nierais le lendemain. Je lui répondis : « Non; « le missionnaire ne veut pas. » Il repartit : « Tu « t'accuses donc de tous tes péchés? Moi je ne dis « pas tout, et je communie quand je veux; je com- « munierai donc demain. »

« J'ai encore vu Fusélino en purgatoire ! » A ce nom, que peut-être un défaut de mémoire nous empêche de reproduire d'une façon très-exacte, ce fut un cri général d'étonnement et d'effroi... » « Fusélino en purgatoire! Fusélino le saint! » Cet homme, celui du moins que nous désignons par ce nom, était un lépreux très-avancé en âge et si vénéré, que les habitants lui avaient permis de venir prier à l'église dans un petit coin qui lui avait été assigné. Car, dans les îles, comme autrefois chez les Juifs, les lépreux sont séparés de toute société humaine, cette maladie étant extrêmement contagieuse. Fusélino était regardé

comme le saint de Wallis. La foi n'avait pénétré qu'imparfaitement dans les âmes des autres vieillards, dans ces natures abruties si longtemps par toutes les abominations du paganisme et de l'anthropophagie ; elle avait inondé l'âme de Fusélino de ses divines clartés. Il avait des lumières particulières sur les vertus, les mystères, les sacrements, et spécialement sur l'auguste et ineffable sacrement de l'Eucharistie. Il voyait comme *intuitivement* Jésus-Christ dans l'hostie sacrée, et se tenait avec un respect si profond, avec un tel anéantissement devant l'autel, que sa vue seule était une éloquente prédication pour ses compatriotes. Trois fois par jour il descendait, appuyé sur son bâton, à l'église, malgré ses infirmités, et chaque fois il consacrait une heure et demie à la prière. Après avoir vécu dans la plus grande innocence depuis son baptême, et avoir donné l'exemple de toutes les vertus, il s'était endormi dans le Seigneur, laissant toute l'île embaumée de son précieux souvenir. On conçoit, après cela, avec quelle terreur les Wallisiens entendaient dire qu'il était encore retenu dans le lieu d'expiation par la justice redoutable de Dieu. « Oui, reprit le Kanak, « Fusélino est en purgatoire. Quand il a paru de- « vant le tribunal du souverain Juge, Jésus-Christ « lui a dit : « Tu as été un bon et fidèle serviteur, « et je suis content des efforts que tu as faits « pour me plaire ; mais j'ai un reproche à t'adres-

ser. » — « Et lequel? lequel? s'écrièrent aussitôt « plusieurs voix. » — Le Kanak continua : « Jé- « sus-Christ lui a dit : Tu avais encore un peu de « force. Qu'as-tu fait de tes deux bras? Tu aurais « pu unpeu travailler. Pour te punir de cette oisi- « veté, je suis forcé de te condamner aux flammes « du purgatoire. »

« Et pourquoi, reprirent les Wallisiens, Dieu « t'a-t-il montré toutes ces choses? — Par un « pur effet de sa miséricorde. Hélas! j'étais trop « mauvais. Sans cette grâce, je n'aurais jamais pu « résister à mes penchants. » « Et en effet, ajou- « tait Marceau, depuis cette époque, ce naturel « se conduit en saint. »

Cette histoire fit le tour de l'île en quelques instants, et de toutes parts on accourait pour voir et interroger le jeune homme. Le père Junillon lui ayant défendu de parler de cet événement, soit pour éprouver l'esprit qui le faisait agir, soit pour ne pas donner occasion aux protestants de blasphémer contre Jésus-Christ et contre sa religion sainte, il se soumit avec la docilité d'un petit enfant, et aucune instance ne put vaincre son obéissance. Le roi lui-même vint le presser de satisfaire à ses questions; il s'y refusa, jusqu'à ce que le missionnaire lui eût enjoint de répondre. Alors il répéta son récit; et sans aucun respect humain, sans aucune crainte, il redit au roi les plaintes que faisait contre lui sa mère

« Cette vision, disait Marceau, dont nous em
« pruntons l'expression sans l'admettre ni la re-
« jeter, est une grâce immense pour Wallis. Car
« le dogme du purgatoire était fortement attaqué
« par les protestants, et même parmi les fidèles
« on ne priait pas assez pour les défunts. En se-
« cond lieu, quelques-uns ne se faisaient pas une
« idée très-juste de la bonne mort, et croyaient
« qu'on mourait bien, quand on était en paix avec
« le missionnaire, et qu'on expirait après lui avoir
« donné une poignée de main. Troisièmement, le
« crime du sacrilége n'était compris que bien im-
« parfaitement par plusieurs Kanaks. Enfin et sur-
« tout, l'idée du travail, de l'obligation du tra-
« vail est en quelque sorte une chose incom-
« préhensible pour les sauvages. Or d'un seul
« coup, Dieu les instruisait sur tous ces points et
« corroborait l'enseignement des missionnaires,
« d'une façon propre à frapper leurs esprits et
« proportionnée à leur nature. »

On pourrait ajouter aux réflexions de Marceau que Dieu choisit précisément pour cette faveur le temps où Mgr Bataillon était absent, afin qu'il ne pût être accusé de connivence.

Voici ce que nous disait le prélat, le 1er janvier 1858 : « Je n'ai pas à examiner quelle est la
« nature de cet événement. Est-ce une vision dans
« le genre de celle qu'eut sur l'enfer sainte Thé-
« rèse, un songe, une espèce de délire pendant

« lequel Dieu a daigné donner des lumières spé-
« ciales à ce naturel ? Le fait dans son ensemble,
« quelle qu'en soit la nature, est vrai. Ce qu'il y
« a encore de certain, c'est qu'il a produit dans
« toute l'île plus de bien qu'une mission. Les
« doutes sur la foi ont été dissipés, le tribunal de
« la pénitence et la Sainte-Table ont été assiégés
« par les naturels; pendant deux mois une multitude
« de fidèles s'empressaient de faire le chemin de
« la croix, d'appliquer des indulgences plénières
« aux défunts, et la ferveur de nos néophytes a
« été entièrement renouvelée. Je me croirais in-
« grat envers Dieu, si je ne reconnaissais que la
« Providence est venue à leur secours dans un
« moment difficile par une grâce particulière. »

Les missionnaires eux-mêmes purent faire leur profit des paroles du Kanak pour ranimer leur charité envers les trépassés. « Toi, disait le Walli-
« sien à l'un des Pères, tu célèbres quelquefois
« une *certaine messe* qui fait beaucoup de bien aux
« âmes du purgatoire, et qui, si elle ne les dé-
« livre pas entièrement, les soulage d'une ma-
« nière extraordinaire; *mais tu ne la dis pas assez*
« *souvent.* » Il ne savait quel nom donner à cette messe, ni comment s'exprimer : on comprit qu'il s'agissait de l'indulgence de *l'autel privilégié,* et ses paroles s'accordaient avec ce qu'enseignent les théologiens. Nous avons recueilli cette nouvelle circonstance de la bouche même d'un

des compagnons de Marceau, le Père Rocher, de Sydney, revenu en France en 1860 : l'amour que nous devons à nos frères du purgatoire nous a porté à en faire mention.

Obéissance. — Courage pour se vaincre. — Un jour, Marceau dévoré d'une soif ardente demanda du kava. Au moment où il y portait ses lèvres, survint le docteur qui, par intérêt pour sa santé, l'engagea à ne pas en boire. Marceau n'acheva pas la tasse, et il préféra souffrir, pendant toute la soirée, le supplice de la soif. « J'ai obéi, dit-il, au « médecin, comme me donnant un ordre de la « part de Dieu. » Ce mot rappelle la doctrine d'un saint qui a caché sous la plus suave douceur ce que l'abnégation chrétienne a de plus mortifiant.

A cette époque, la tentation d'antipathie dont nous avons parlé et que Marceau croyait morte, se réveilla plus furieuse, et lui livra des assauts d'autant plus terribles qu'il ne s'attendait pas à ses attaques. Mais lui-même ne se montra pas moins vigoureux. Il priait sans cesse pour l'officier qui lui était peu sympathique, il allait au-devant de lui, il cherchait à le dérider; quand il savait que celui-ci viendrait le visiter, il se préparait par de longues oraisons, et s'il lui échappait quelques paroles moins gracieuses, il s'en punissait sévèrement. Je trouve dans un papier ces mots écrits de sa propre main : « Je prends la

« résolution, quand j'aurai été malhonnête avec « M. N., de me mordre fortement la langue et de « me brûler; » et dans un autre endroit : « Le « Seigneur m'a accordé la grâce de sentir com« bien je suis réellement au-dessous de ceux que « je blâme. Ma conduite est odieuse aux yeux de « Dieu. »

Ce qui montre jusqu'à quel point Marceau triompha de lui-même, c'est que nul peut-être plus que cet officier n'est resté l'admirateur du Commandant (nous en avons eu des preuves incontestables treize ou quatorze ans après la mort de celui-ci); nul peut-être ne s'est cru plus aimé. Et il avait raison en un sens : car la charité va plus loin que l'affection naturelle. Cette découverte, nous l'avouerons, nous renversa.

Craignant une fois d'avoir fait quelque chose qui avait pu blesser le médecin du bord, son intime ami, son frère spirituel, Marceau disait : « Le docteur a été tout à fait chrétien. Il aurait « mieux valu pour moi, si j'eusse été en état de « le supporter, qu'il m'eût parlé brusquement. « Mais non, je suis trop lâche, Dieu a eu pitié « de ma faiblesse. O mon Dieu, convertissez« moi! »

Suite du voyage de l'Arche d'alliance. — Graves événements dans la Nouvelle-Calédonie. — Pères massacrés a San-Christoval. — La

TRAITE DES OCÉANIENS. — HALGAN. — HORRIBLE TEMPÊTE. — CALME PROFOND. — SYDNEY. — MODESTIE DU COMMANDANT. — LES HALGANAIS ENLEVÉS. — Après ce long séjour à Wallis, Marceau appareillait pour la Nouvelle-Calédonie, lorsqu'on vit blanchir des voiles à l'horizon. Il attendit. C'était une goëlette que le gouvernement de Taïti envoyait à la poursuite de la corvette l'*Arianne* (qui avait aussi le dessein de visiter cette île inhospitalière), afin de lui apprendre ce qui venait de s'y passer. Marceau comprit alors pourquoi la Providence l'avait arrêté si longtemps dans sa route. En même temps les nouvelles douloureuses que lui donna la goëlette vinrent stimuler son dévouement.

De grands désastres avaient eu lieu dans la Nouvelle-Calédonie, pendant que M^gr Collomb, nouvellement sacré, s'y trouvait, attendant un navire qui le portât aux îles Salomon. Le 18 juillet 1847, les sauvages, après avoir détruit toutes les plantations des missionnaires, s'étaient précipités sur eux, armés de lances, de casse-têtes et de haches. Un des Frères coadjuteurs, le frère Blaise Marmoiton, d'Issac-la-Tourette, en Auvergne, avait reçu un coup mortel à la poitrine. Tous se réfugièrent alors dans la maison; mais les naturels, qui avaient brûlé les embarcations pour ôter aux missionnaires les moyens de fuir, mirent aussi le feu à leur habitation. Rester, c'était périr dans les

flammes; sortir, c'était tomber sous les coups des sauvages, qui, tout barbouillés de noir, poussant des cris féroces, semblaient autant de tigres acharnés à leur proie. Le frère Blaise mourant se traîna alors à la chapelle. « Je viens, dit-il en « entrant, attendre ici le dernier coup. Je suis « heureux d'échanger cette vie contre une meil- « leure. Oh! combien je voudrais que ma mort « fît le bonheur de ce pauvre peuple!... » Peu après, les féroces insulaires lui assénèrent plusieurs coups de massue et le dépouillèrent. Agonisant, ne parlant déjà plus, le chaste et vertueux Frère, de sa main débile, ramassa quelques poignées d'herbe pour s'en faire une espèce de ceinture. Bientôt survint un sauvage qui lui trancha la tête; puis ces monstres se divertirent honteusement à outrager ses restes. Mgr Collomb et les Pères étant parvenus à s'enfuir sur un autre point de la Nouvelle-Calédonie, avaient été traqués comme des bêtes fauves. Réduits aux dernières extrémités, ils étaient sur le point de se livrer à leurs bourreaux, lorsqu'avait paru la corvette la *Brillante*, commandée par M. le vicomte du Bouzet. L'*Anonyme* était aussi arrivé peu de jours après. Arrachés des mains des sauvages au milieu d'une grêle de lances et de flèches, les missionnaires attachés à la Nouvelle-Calédonie s'étaient rendus à Sydney sur la *Brillante;* et l'*Anonyme* ayant à son bord Mgr Collomb, avait mis à la voile le

21 août, pour porter le vicaire apostolique dans le centre de sa mission, aux îles de Salomon. Le 28, il mouillait à San-Christoval (Arrossi, dans la langue des indigènes). Là de nouvelles douleurs assaillirent le jeune prélat; il trouva la mission dans un état aussi déplorable qu'en Nouvelle-Calédonie. Deux des Pères de la Société de Marie et un Frère coadjuteur allant évangéliser un village de San-Christoval, après avoir été accueillis hypocritement avec des honneurs, des chants et des embrassements multipliés, avaient été massacrés à coups de haches et de lances. Puis leurs corps inanimés avaient servi aux affreux festins de ces cannibales. Les autres prêtres qui avaient échappé à cette boucherie, étaient, depuis quatre mois, entre la vie et la mort. Tantôt les sauvages mettaient le feu à leur toiture de feuilles de palmier pour les brûler tout vifs; tantôt ils s'embusquaient pour les percer quand ils iraient chercher de l'eau. Un jour près de la maison deux flèches avaient été tirées sur le Frère jardinier. C'était sans cesse de nouvelles alertes. Ils étaient obligés de veiller toutes les nuits, chacun à son tour, comme dans un corps de garde; et le soir ils plaçaient, aux différentes faces de leur habitation, une lanterne allumée; les sauvages appelaient ces lanternes *des fusils de nuit qui voient partout.* Enfin ils auraient fini par succomber tous, et il n'en serait pas même resté un pour recueillir les

fruits de ce martyre universel. Après beaucoup de prières et de réflexions, Mgr Collomb s'était alors résolu à abandonner provisoirement cette île inhospitalière. Tous ses missionnaires étant montés à bord de l'*Anonyme*, on avait fait voile vers l'ouest à la recherche d'une île encore peu connue et appelée Woodlark (Alouette des Bois) du nom du navire qui l'a récemment découverte. Située par 90° 7′ 42″ latitude sud et 151° longitude est, elle fait partie du groupe de la Louisiade. Le 8 septembre, l'*Anonyme* était en vue de Woodlark, et le 15 du même mois, octave de la Nativité de Marie, il était entré dans un beau et excellent port, auquel, par un sentiment de reconnaissance religieuse pour la sainte Vierge, on donna le nom de port de la Nativité. C'est dans cette île que le brick avait débarqué Mgr Collomb, les missionnaires et les Frères qui l'accompagnaient.

Douloureusement ému de ces nouvelles, le Commandant de l'*Arche d'alliance* résolut d'aller porter secours à Mgr Collomb et à sa mission naissante, et de faire voile pour Woodlark.

L'espoir de préparer les voies aux prédicateurs de l'Évangile, obligea auparavant l'infatigable officier à se rendre dans une des Loyalty, à Halgan (Ouvéa, en langue kanak).

Voici l'événement qui donna lieu à ce voyage. Un navire anglais avait fait peu auparavant dans

les îles une tournée qu'on avait couverte du voile du mystère ; mais en réalité (le croirait-on après tout ce qui s'est dit contre cet odieux trafic ? afin d'y chercher une cargaison d'hommes, et de les conduire à Sydney pour être employés çà et là comme manœuvres ou valets, professions qui manquent de bras. Dans le but de déterminer les naturels à s'embarquer, on les engagea par mille brillantes paroles à venir voir cette belle ville, où on leur donnerait des perles, des étoffes, des richesses, après quoi ils reviendraient chez eux. Une centaine se présentèrent. Quand ils furent à bord, le capitaine les fit descendre dans la cale ; on la ferma sur leur tête et le navire partit pendant la nuit. De là le brick, n'ayant pas son chargement complet, vint jusqu'à Rotuma pour l'augmenter. Mais les insulaires d'Halgan, comprenant ce qu'on voulait faire d'eux, s'échappèrent à la nage au nombre de cinquante environ, pendant qu'on était à l'ancre, et s'enfuirent dans les bois. Le capitaine, la fureur dans les yeux et le pistolet au poing, somma le chef de l'île de lui rendre les prétendus déserteurs. Puis ne pouvant réussir, et se radoucissant à dessein, il invita les naturels de Rotuma à venir à son bord, sous prétexte de leur offrir des présents et de leur montrer son navire ; mais ses menaces et ses promesses furent inutiles. Bientôt on en vint aux mains. Il y eut des morts des deux côtés ; le capitaine ne

dut son salut qu'à la fuite et se hâta de quitter cette île, laissant à terre les cinquante Halganais qui avaient reconquis leur liberté. Or en passant à Rotuma, Marceau, sur les instances des missionnaires, avait recueilli ces pauvres sauvages avec la plus grande charité, pour les reconduire dans leur pays. Parmi les naturels qu'il allait ainsi rendre à leur patrie, était Yoë, le fils même du grand chef. On le voit : outre l'œuvre de charité qu'il accomplissait, le zélé Commandant avait un but apostolique. Quoi de plus propre en effet à lui concilier et aux prêtres catholiques les sympathies des naturels d'Halgan?

Le 13 janvier 1848, il mouillait donc devant cette île, en face du village du chef. Les Kanaks, que l'enlèvement récent de leurs frères avaient dû remplir de fureur, se crurent peut-être exposés à une seconde surprise. L'*Arche d'alliance* fut aussitôt accostée par une double pirogue que montaient une vingtaine de naturels. Ils avaient l'air si farouche et il y avait tant de menaces dans leurs regards, que Marceau eut à prendre des précautions pour empêcher l'attaque du navire. Yoë s'empressa de déclarer à ses compatriotes ce qui s'était passé et les calma, et alors Marceau se résolut à descendre à terre avec le docteur et le Père Rocher, procureur des missions de la Société de Marie à Sydney : ne fallait-il pas que les Halganiens connussent leur généreux bienfaiteur? Plusieurs an-

nées après, le Père Rocher racontait lui-même la scène qui suivit.

« Lorsque nous débarquâmes, disait-il, on « nous mena au milieu d'un grand cercle formé « par les vieillards. Les jeunes gens arrivèrent le « visage tout barbouillé de différentes couleurs, « comme quand ils vont à la guerre, et couverts « de leurs armes. De plus, on ne voyait dans l'as- « semblée ni enfants ni femmes, ce qui est un « autre signe menaçant. Mais le chef refusa aux « jeunes gens la permission de nous égorger. « Alors on poussa un grand cri, et les enfants et les « femmes accoururent. Nous étions sauvés. Déjà « les entremets du repas dont M. Marceau, le « docteur et moi, nous devions faire les frais « étaient préparés. Au milieu se trouvait une « grande place vide pour la pièce principale du « festin; les fours étaient chauds. »

« Le moment décisif de cette scène émouvante « avait été sans doute l'interrogatoire d'Yoë. Le « roi son père ne pouvait se persuader que le capi- « taine anglais eût pu l'emmener, lui et les siens, « sans son consentement; il l'accablait de repro- « ches et l'accusait de désertion. Le fils, dans une « posture très-humble, ses longs cheveux rabattus « sur son visage, expliqua à son père, au milieu « de l'assemblée, les circonstances de l'enlève- « ment, lui dit les mauvais traitements que les An- « glais leur avaient fait subir, la protection qu'ils

« avaient reçue du chef de Rotuma, le combat « livré entre eux et leurs ravisseurs, le départ du « navire, leur séjour à Rotuma, enfin l'arrivée « de l'*Arche d'alliance* qui avait bien voulu les « prendre pour les rapatrier, et les bons et si « affectueux soins dont ils avaient été l'objet à « bord de ce navire. » Il y eut ensuite un solennel et terrible silence. Puis le père d'Yoë avait déclaré que les Français ne seraient pas traités en ennemis, mais en amis. Il s'était fait alors un grand bruit d'armes; un signal du roi avait tout dissipé. A son retour, le Commandant dit aux officiers de l'*Arche :* « Un moment j'ai pu croire « tout perdu; mais ma confiance en Dieu m'a « raffermi. »

Marceau avait un vif désir d'aller chercher à l'île Isabelle les précieux restes de Mgr Épalle, massacré par les sauvages, pour les rapporter en Europe. Les intérêts pressants de la mission l'obligèrent à y renoncer, et il se dirigea vers Woodlark, afin d'aller secourir Mgr Collomb. Mais à peine eut-il dépassé la Nouvelle-Géorgie, située à soixante lieues de Woodlark, qu'un terrible vent d'ouest l'empêcha de faire route. Après avoir inutilement lutté contre la tourmente pendant deux jours, suivant son habitude il se tourna du côté du ciel, et eut recours à une neuvaine. Le Seigneur, pendant ces neuf jours, parut sourd à ses prières ; la mer et les vents étaient dans d'é-

tranges et continuelles fureurs. Désespérant de pouvoir parvenir à Woodlark, voyant d'un autre côté ses matelots qui étaient peu nombreux, harassés de fatigue et privés de tabac (véritable supplice pour un marin), n'ayant plus d'ailleurs de vivres que pour deux mois, et en mauvaise qualité, le Commandant réunit son équipage. « Mes en-« fants, dit-il, vous souffrez trop : je ne puis con-« tinuer. Voyez ce que vous voulez faire ! Quant « à moi, mon avis est que nous renoncions à aller « voir Mgr Collomb. » « Commandant, répondi-« rent les matelots qui aimaient beaucoup le « prélat, allons au secours de Mgr Collomb ! es-« sayons encore quelques jours. » On essaya ; ce fut en vain. Alors Marceau se dirigea vers Sydney. La tempête devint de plus eu plus furieuse. L'*Arche d'alliance* bondissait comme un bois léger sur les eaux, tantôt sur la cîme des vagues, tantôt entraînée dans d'effrayantes profondeurs. On était assez près des récifs de Pandora sur lesquels la tourmente menaçait de briser le navire. Le 11 février 1848, l'*Arche* se trouva dans la position la plus critique. Six hommes aux bras nerveux étaient au gouvernail et ne pouvaient s'en rendre maîtres. L'ouragan couvrait la voix de Marceau. Les matelots perdaient la tête et criaient. Fortement incliné par la violence des vents, le navire embarquait l'eau par-dessus ses lisses (1). « Ta-

(1) Journal du docteur.

« bleau effrayant! écrivait peu après un passager. « Heureux celui qui peut dire tout bas, et en « tremblant de tous ses membres : « Seigneur, « que votre sainte volonté soit faite; ayez pitié « de moi. » Le 12, la mer, qui depuis quinze jours était bouleversée de fond en double, roulait des vagues monstrueuses; le vent néanmoins était un peu moins fort. L'espoir revint au cœur des matelots. Mais le 13, un nuage noir comme la mort paraît à l'horizon, et bientôt tout l'équipage est replongé dans les mêmes alarmes. Ce n'était que le commencement des épreuves. Impuissant contre tant de fureurs, à huit heures 1/2 du soir, le gouvernail est emporté par les vagues mugissantes et disparaît au milieu des flots. « Nous sommes tous perdus, » s'écrie d'une voix terrible celui qui était au gouvernail; les matelots prennent leur ceinture de sauvetage. Que faire, que devenir, sans gouvernail, au milieu d'une nuit ténébreuse, à la merci d'une mer en courroux, d'une mer peu connue et parsemée d'écueils, à cinq cents lieues de Sydney?.... Si du moins on avait pu savoir la position géographique; mais depuis plusieurs jours il n'y avait plus de soleil ni d'étoiles au ciel noir, au ciel de plomb qui pesait sur l'*Arche,* et il était impossible de faire le point. Pour comble de disgrâces, durant cette longue suite de tempêtes, il arriva que le feu prit à un baril où se trouvait du

rhum près de la poudrière; et une nuit, une tonne d'eau amarrée dans l'entrepont, et pesant environ dix-huit cents livres, se détacha, et suivant les mouvements brusques du navire, se mit à bondir furieusement d'un bord à l'autre, brisant, renversant tout, démolissant toutes les cabines, et menaçant de broyer comme une paille quiconque eût voulu s'opposer à son passage. Jamais peut-être le Commandant ne parut plus beau, plus grand par sa foi et par sa confiance en Marie; et ce fut (des témoins oculaires l'ont dit) un magnifique spectacle que cet homme serein et calme, au milieu des épouvantables convulsions de la mer, de l'horrible sifflement de la tempête, des menaces lugubres d'un naufrage imminent, au milieu de l'effroyable agitation qu'il y avait au-dessus, au-dessous et tout autour de lui. Une stupeur générale régnait dans l'*Arche d'alliance;* de vieux marins restèrent quelques jours glacés par la frayeur. Le Commandant seul, écrivait plus de dix ans après M. Vaultier, second de Marceau, n'offrait à ses hommes qu'une face de bronze tempérée par une douceur angélique. Il disait aux officiers et aux matelots : « Nous n'avons rien « à craindre; nous avons un bon pilote sur le « gaillard d'avant », désignant par ces mots la statue de la Sainte Vierge placée à la proue...... Quelqu'un lui ayant dit : « En pareille situation, « il faut faire un vœu qui en vaille la peine, » on

se mit à genoux et on promit 300 messes aux âmes du purgatoire. Marceau se releva plein d'espoir en celle que l'Église appelle l'*Étoile de la mer*. Marie en effet le secourut dans sa détresse. La force de la tempête ayant diminué graduellement le 15 et le 16, l'*Arche d'alliance* marcha très-bien, fit 300 lieues, filant parfois cinq nœuds à l'heure, sans s'écarter ni à droite ni à gauche, quoique privée de gouvernail, et cela pendant sept jours consécutifs. Le Commandant ne se lassait pas de remercier le ciel. Les matelots venaient voir la boussole; ils étaient stupéfaits d'admiration; ils disaient : « Quand nous raconterons « cela, personne ne voudra nous croire. » Cet épanouissement de joie et de surprise paraît avoir été général sur l'*Arche d'alliance*. Nous trouvons dans le journal d'un passager (et cet entretien intime et quotidien avec soi-même n'est-ce pas l'âme mise à découvert?) nous trouvons les passages suivants : « 20 février 1848. On ne s'occupe « pas plus du navire que si l'on était au mouil- « lage.— 25 février. Depuis huit jours nous mar- « chons sans gouvernail, toutes voiles déployées, « et même avec les vents de travers le navire se « comporte également bien. Jamais nous n'avons « fait une plus belle navigation : Notre-Dame nous « conduit toute seule. » Le dimanche, 20 février, le sous-lieutenant Bloyes était de quart. Sous l'empire de ces sentiments de confiance qui di-

lataient les cœurs, et voyant du reste que le navire ne déviait pas, ce jeune Breton, à la foi vive et simple, s'adresse à la statue de Notre-Dame des Sept-Douleurs placée à la tête du navire, et que Marceau appelait *le pilote* de l'*Arche d'alliance.* « *Bonne Sainte Vierge*, dit-il, *je vous re-* « *mets le quart; ouvrez l'œil devant; je vas à la* « *messe.* »

Marceau avait remédié, durant la tempête, autant qu'il l'avait pu, à l'accident terrible qui avait assailli son bâtiment, en employant aussitôt les moyens d'usage en ces graves circonstances. Puis il fit un gouvernail avec l'ancienne mèche de celui qui avait été brisé à Wallis. Ce nouveau gouvernail, très-bien conçu et qui a été admiré, ne put être prêt et monté que le 25 février; il conduisit l'*Arche* à Sydney où elle mouilla, le 5 mars 1848. Là, les plus habiles marins félicitèrent le Commandant d'avoir échappé à de si grands périls.

Voici en quels termes Marceau raconta lui-même en 1849 l'événement que nous venons de décrire : « Quand je me rendais à Sydney, il y eut un ou- « ragan épouvantable qui fit d'horribles ravages « dans un espace de 300 lieues carrées. On eut à « déplorer beaucoup de pertes; mais l'*Arche d'al-* « *liance* passa au milieu de toutes ces tempêtes « sans danger et même sans crainte. A mon ar- « rivée, toute la ville de Sydney fut étonnée de ce

« que le navire n'avait souffert aucun dommage.
« Le secret de cette préservation est ailleurs que
« dans l'habileté du capitaine. »

Ouvrons le journal qu'écrivait Marceau au milieu même de ces scènes si propres à le troubler : « Mon âme est calme, par la pensée que je suis « entre les mains de Dieu. Il m'arrive bien quel« quefois d'être un peu tourmenté par la crainte « des *événements possibles;* mais cette inquiétude « n'est qu'à la surface; le fond de mon âme est « paisible. Il ne peut rien arriver que ce que le « bon Dieu voudra. J'accepte d'avance toutes les « épreuves qu'il lui plaira de m'envoyer. » Peut-on parler avec plus de sang-froid d'un naufrage qui semblait imminent? Quelle différence de cette attitude sublime au langage d'un autre marin célèbre qui, 21 ans auparavant, s'était trouvé dans une position à peu près semblable au milieu des îles de l'Océanie! Il nous parle de la *fatalité qui l'avait ainsi ordonné* (mot qui serait païen, s'il n'était vide de sens); il nous raconte *son agonie aussi cruelle que celle de son beau navire;* la douleur profonde avec laquelle il se lamentait de voir *une expédition importante pour le monde savant échouer presque ignorée sur un écueil;* nous dit qu'il *affectait un air calme pour rassurer l'équipage;* puis, lorsque son bâtiment se dégage, il ne trouve pas un mot de reconnaissance pour Dieu. Ses plaintes, ses angoisses, ses regrets étaient fort lé-

gitimes; la force d'âme qui le portait à se montrer calme malgré ses terreurs est digne d'éloge; mais qu'il est plus beau l'humble et simple *Fiat voluntas Dei* du commandant de l'*Arche d'alliance!* Ce qui paraîtra peut-être plus surprenant, c'est qu'à cette époque où sa vie était une souffrance continuelle (*car il était sans cesse sur pied pour veiller à tout*), à l'époque même de ces dangers et de ces fatigues, il voulait imposer à son corps des mortifications nouvelles, si l'autorité de ses directeurs n'y eût mis obstacle. La cause de ce calme héroïque, de ce courage surhumain était dans sa pureté de cœur, dans son union à Dieu, dans son amour de la prière, et l'on a su que, le 14 février 1848, le lendemain même du jour où il perdit son gouvernail, il récita jusqu'à *mille Ave Maria !* Il était tellement mort à lui-même, tellement perdu en la volonté de Dieu qu'en une autre occasion où un vent favorable vint tirer d'embarras l'équipage, il se reprocha d'avoir pris *trop de part à la joie des matelots.*

Un jour, nous disions à Marceau : « Un capi-
« taine dort-il bien sur son navire, lui qui sent
« que tout repose sur sa tête? » il nous répondit :
« Je n'ai jamais mieux dormi que la nuit qui a
« suivi la perte de mon gouvernail, au milieu
« d'effroyables tempêtes. C'était une position ter-
« rible. Après avoir pris toutes les mesures que
« je devais prendre, j'ai dit en me promenant sur

« la dunette : *Fiat voluntas tua*, le même nombre « de fois que sainte Gertrude le disait chaque « jour, trois cent soixante fois; puis je suis allé « me coucher; je n'ai jamais mieux dormi. » Quel *bon oreiller* que l'abandon à la sainte volonté de Dieu!

Plus tard le maître d'équipage de l'*Arche d'alliance*, employé à bord de la Corvette-École des mousses à Nantes, disait à un officier : « Le com- « mandant est l'*homme de mer le plus complet* que « j'aie rencontré. Il m'avait étonné dans le détroit « de Magellan et partout. Mais dans notre ou- « ragan de plusieurs jours, gouvernant à la barre, « vent arrière, par une mer démontée, haute « comme la hune, *c'était quelque chose de magni- « fique que cet homme-là!* Les écueils n'étaient pas « loin et il ne sentait par conséquent la mer libre « devant lui que pour un temps donné. Eh bien! « comme d'autre part il lui fallait dormir afin de « se conserver pour le navire, il se couchait après « une prière pendant laquelle pour moi c'était un « saint qui voit Dieu. « Vous me préviendrez, di- « sait-il, à telle heure, à moins d'imprévu. » Puis « il s'endormait *comme on s'endort à terre!* Et « quand à son réveil nous lui exprimions notre « étonnement de ce sommeil si paisible en de « telles circonstances. « Oubliez-vous donc, ré- « pondait-il, que la sainte Vierge est avec nous? »

Marceau, ainsi que les passagers, attribuaient cet

événement à une signalée protection de Marie sur l'*Arche d'alliance*. Nous avons vu en 1860 un de ceux-ci, homme grave et réservé, qui en parlait avec attendrissement comme d'un miracle. Aussi quand le Commandant revint à Lyon, quelqu'un lui faisant compliment sur son voyage autour du monde, et un de ses amis ayant ajouté : « Mais c'est qu'il y avait un « bon capitaine! » Marceau sourit et répliqua : « Ah! ce n'est pas le talent du capitaine! « Le chapelet y a fait plus que le talent. » Et alors il nous raconta l'aventure suivante pour égayer la compagnie : « Un jour un matelot « avait bu de l'absinthe à Wallis un peu plus « qu'il ne lui en fallait; c'était alors que mes « gens me disaient tout ce qu'ils avaient sur « le cœur; en d'autres moments ils n'osaient « guère. Mon homme vint donc à moi, et me « dit : Eh bien! avec tous vos Pater et vos Ave « (il paraît qu'en ce moment le Commandant « priait) vous nous avez tout de même f... à la « côte? — Et combien de fois ceux qui ne disent « ni Pater ni Ave ne t'y ont-ils pas jeté? — C'est « vrai, bien des fois. — Et que font-ils quand ils « échouent? — Ils jurent. — Eh! bien, mes Ave « ne valent-ils pas leurs jurements? Que me « chantes-tu donc? On voit bien que tu ne sais « pas ce que tu dis. Une autre fois sois plus « sage. »

Le chapelet de Marceau, un des officiers les plus distingués de la marine française, nous remet en mémoire celui du docteur Récamier, une des plus grandes célébrités médicales du XIX^e siècle. Quand il était inquiet d'un malade et à bout de ressources, il mettait la main dans sa poche, prenait son rosaire et lançait quelques vigoureux *Ave Maria,* au cœur de sa *bonne mère,* absolument comme le commandant de l'*Arche,* lorsqu'il était inquiet sur son navire. Récamier appelait cela *faire de la diplomatie.* « Le chapelet, disait-il « dans son langage imagé, pittoresque, est *une* « *sonnette*, chaque *Ave Maria une sommation*, ou, « si vous voulez, *une pétition.* J'ai besoin de la « sainte Vierge, je tire la *sonnette*, la porte s'ouvre, « je tends ma *pétition....* La sainte Vierge est si « bonne qu'à moins de raisons particulières tout « est accordé. » Les malades de celui-ci ne s'en trouvaient pas moins bien que le navire de celui-là, et il est plus facile aux *conscrits de la science* de rire des *Ave* du docteur et du marin, que de les égaler pour le mérite, les connaissances et le talent.

La bonne odeur de Jésus-Christ que répandait Marceau en Océanie, arriva jusqu'en Europe. Un homme vénérable dont le ciel s'est servi pour opérer de grandes choses, le Père Colin, fut tellement frappé de ce qu'on lui rapportait, qu'il dit : « Si je me laisse aller au sentiment

« qu'il m'inspire, à son retour en France, je lui « baiserai les pieds; c'est un apôtre. » Et comme il ajouta : « Je veux, quand il reviendra, que « nous allions le recevoir en procession », quelqu'un répartit : « Mais ce serait lui donner de « l'orgueil? » « Non, reprit l'homme de Dieu; « plus on rend d'honneur aux saints, plus ils s'en « humilient ». Les Anglais catholiques de Sydney, dans leur admiration, disaient aux prêtres français résidant parmi eux : « Y a-t-il en France « beaucoup d'hommes semblables à M. Marceau? » « Ils le canoniseraient de son vivant, » écrivait quelqu'un. Un auteur qui a publié un ouvrage sur la Mélanésie, a dit *que ce commandant était un homme d'une vertu héroïque, qu'il a étonné tout Sydney par ses admirables vertus.* Il en est qui, sans même le connaître, s'approchaient de lui, pour se recommander à ses prières, au point que l'humilité de Marceau, un jour, en fut très-effrayée.

Durant son séjour à Sydney, il se rendait de grand matin à l'église, en compagnie du docteur qui semblait mettre sa jouissance à prendre son commandant pour modèle. Là on le voyait attendre avec empressement qu'on ouvrît les portes du lieu saint, et il n'en sortait qu'après y avoir donné plusieurs heures à la méditation. Une excellente dame de cette même ville de Sydney, madame Murphy, avec laquelle il aimait beaucoup

à s'entretenir des choses de la foi et en particulier des gloires et des miséricordes de la B. Vierge Marie, le pria de vouloir bien être le parrain d'un de ses enfants, et, dans le sentiment de vénération qu'il lui inspirait, elle appela son fils : *Auguste Marceau*. Le Commandant, avant d'accepter, lui dit en souriant : « Mais, Madame, « vous ne savez pas à quoi vous vous exposez. Je « m'intéresse beaucoup au bonheur de mes fil- « leuls, et je ne connais pas pour eux de plus « grand bonheur que le ciel. Il me paraît même « que plus tôt ils en jouissent, moins ils sont « exposés à le perdre. » Cette dame insista, et bientôt après, quand elle eut perdu son petit *Auguste Marceau*, elle accusait la prière du parrain, mais sans se plaindre. « Je lui dois le « salut de mon fils, disait-elle; sans lui il se serait « peut-être damné. » Un autre habitant de Sydney disait un jour : « Il y a un cachet particulier de « sainteté dans toute la manière d'être et dans les « conversations de ce digne homme. Il pense et « parle, sur toutes choses, d'une façon qui n'est « pas celle de la terre, et il transporte ceux qui « s'entretiennent avec lui dans une sphère nou- « velle, inconnue, à laquelle on n'est pas habitué. « On est étonné en l'entendant, on sort de soi- « même..... Ce n'est pas une âme commune. » Il produisait généralement cet effet sur les chrétiens fervents qui avaient des rapports avec lui.

Vers la même époque, on lisait sur le bulletin de la *Société de l'Océanie* ces remarquables paroles : « Les hommes sérieux, en apprenant tous « les détails de la campagne de l'*Arche d'alliance*, « seront à même de juger quelle valeur doit être « attachée à cette première expédition. Il leur « sera facile de comprendre que notre infati- « gable capitaine Marceau a rendu des services « qui ne peuvent être expliqués que par ses rares « qualités et son dévouement extraordinaire. » Pour compléter ces éloges, n'oublions pas que l'enfer et l'hérésie lui versaient le fiel de l'injure et de la calomnie. Certaines feuilles publiques de Sydney le tournaient en ridicule; on l'appelait l'envoyé de l'*homme de péché*, et la presse locale (nous ne parlons que de la mauvaise presse) se livra aux plus grossières invectives contre ce qu'elle appelait une *bande de jésuites dont il faut avoir raison autrement que par une simple polémique de journal qui ne donnerait aucune satisfaction.*

« A Sydney, racontait à son retour le Comman- « dant, on me disait que je ne pouvais me passer « convenablement de voiture pour faire mes vi- « sites, toutes mes affaires (et j'en avais beau- « coup), qu'il fallait me montrer en *gentleman*, etc. « Mais comme je n'ai jamais vu que Notre-Sei- « gneur eût donné de pareilles règles aux apôtres « de son Évangile pour la propagation de la foi, « je me suis mis au-dessus du préjugé, et mes

« frais de voiture n'ont pas été bien lourds, je « vous assure. »

Dans cette même ville, quelqu'un déclara à Marceau que, s'il ne s'affiliait à la franc-maçonnerie, il ne pourrait trouver un chargement. C'était mal s'adresser. Un homme qui aurait mieux aimé voir son bâtiment s'abîmer dans les flots que de commettre le moindre péché véniel, était loin assurément de s'unir à une société excommuniée par les Souverains-Pontifes . « Je partirai plutôt sans chargement, » dit-il (1).

Un ancien militaire fixé en Océanie, à qui le commandant de l'*Arche d'alliance* avait été obligé d'adresser de justes reproches et qui connaissait les sentiments profondément religieux de Marceau, le provoqua en duel : « Vous savez bien, « dit celui-ci haussant les épaules, que je ne dois « pas me battre (2) ».

On se rappelle que quelques habitants de Sydney avaient enlevé des naturels d'Halgan afin de les exploiter dans la colonie au profit de leur cu-

(1) Quiconque est affilié à la société des francs-maçons encourt les peines portées par le pape Clément XII en 1738, par le pape Benoît XIV en 1751, par le pape Pie VII en 1821 par le pape Léon XII en 1825, par le pape Pie IX en 1865. *Il est formellement excommunié.* Voir l'opuscule : Les francs-maçons par M. de Ségur. Prix : 40 centimes, *franco.*

(2) Ne pouvant pas toujours à des faits certains assigner la date précise qui leur est propre, nous les racontons aux endroits les plus convenables.

pidité. Le gouverneur sentant bien que ce fait aurait un fâcheux retentissement en Europe, et certainement d'ailleurs détestant ce commerce de chair humaine, ainsi que toutes les âmes honnêtes de la colonie anglaise, déclara que ces naturels étaient libres; que s'ils voulaient travailler on leur payerait leur salaire; sinon que leurs ravisseurs seraient obligés de les nourrir. Alors ces pauvres gens furent comme abandonnés. Maltraités, mal nourris, on les voyait errer dans les rues de Sydney et mendier quelques chétifs aliments pour assouvir leur faim. L'apostolique Commandant en eut pitié. Il fit publier qu'il emmènerait dans leurs îles tous ceux qui le désireraient. Quelques Anglais devinrent furieux à cette nouvelle. Il est vrai que Marceau déchargeait ainsi la ville; mais, disaient ces marchands avides, quand ces naturels rentreront dans leur pays, ils parleront de leur enlèvement, et nous ne pourrons plus aller faire le commerce du bois de Sandal (1). « Ils ne connaissaient pas les sau-« vages, disait Marceau, en nous racontant ceci « à son retour. Ils feront le commerce avec eux « comme auparavant. Le sauvage non civilisé, « non converti, est comme une bête féroce; il n'a « point d'autre instinct que celui du moment. Sa « cupidité n'est pas plus gênée par le souvenir

(1) Bois fort recherché; il y en a de trois espèces, le blanc, le citrin et le rouge.

« d'une injustice, que sa férocité ne l'est par « la reconnaissance (1). »

On fit donc tous les efforts imaginables pour dégoûter les naturels de suivre le commandant de l'*Arche d'alliance.* Il est à présumer que les calomnies ne furent pas épargnées et qu'on chercha à leur persuader que c'était un piége qui leur était tendu. Cependant vingt d'entre eux se décidèrent à adresser leur demande à Marceau, et celui-ci leur promit de les emmener. Des négociants se proposent d'empêcher cet embarquement et vont se plaindre à M. Joubert, armateur d'origine française établi à Sydney. Au même instant entre le commandant de l'*Arche d'alliance.* « Voilà M. Marceau, dit l'armateur, adressez-vous « à lui.—Messieurs, répond Marceau, il me semble « que vous devriez tous voir avec plaisir une œuvre « qui intéresse l'humanité, et même la ville de « Sydney, et à laquelle je n'ai moi-même aucun « intérêt personnel ni de fortune. Mais puisqu'il « en est autrement, je dois vous déclarer que « ma parole est donnée et que, quoi qu'il m'en « coûte, j'emmènerai les naturels auxquels j'ai « promis le passage. » Ces Anglais courent au gouverneur et ils réclament son intervention; mais c'est un navire français; le gouverneur n'y

(1) Voir l'horrible tableau que fait du sauvage M. le comte de Maistre dans les *Soirées,* deuxième entretien.

peut rien, et Marceau emmène les Kanaks. Nous verrons bientôt comment les sauvages lui témoignèrent leur reconnaissance.

Départ pour la Nouvelle-Calédonie. — Port Saint-Vincent. — Mois de mai. — Médaille de Marie. — Confiance filiale en la Sainte-Vierge — Amour du Pape. — Annatom. — Paroles de foi. — Pieusement acharnés à la conquête spirituelle de la Nouvelle-Calédonie, les Maristes, qu'avait chassés de cette île la férocité des assassins et des incendiaires, voulaient essayer d'y pénétrer, et s'ils ne le pouvaient, de la prendre par circonvallation en occupant tout autour des positions favorables, et en gagnant peu à peu du terrain. Depuis que le christianisme a été fondé par le sacrifice du calvaire, les persécuteurs se sont toujours plutôt lassés de crucifier l'Église qu'elle ne s'est lassée de les aimer. D'ailleurs, même au milieu de leurs croix, les missionnaires avaient éprouvé de grandes consolations. Leur petit troupeau de néophytes et plusieurs de leurs catéchumènes leur avaient donné de touchantes preuves d'une conversion sincère. Les enfants surtout avaient montré une vertu digne des premiers âges du christianisme. L'un d'eux, s'entremettant pour sauver un missionnaire, lui disait : « Ils ne me tueront pas comme le Frère Blaise ; « mais s'ils me tuent, leur faute sera moins

« grande. » — « Donnez-moi une lettre, ajouta-
« t-il un autre jour, afin que si on vous tue tous,
« je puisse la présenter à un capitaine de navire
« et qu'il m'emmène quelque part, pour me con-
« fesser. » Un autre enfant, de neuf ans environ, Nangoro, fils d'un grand chef, disait : « Si l'on
« tue les missionnaires et qu'on veuille m'épar-
« gner, j'irai me jeter au milieu des flèches,
« avant qu'on m'ait reconnu, et je tomberai aussi.
« Je veux mourir avec eux. » Un catéchiste vint, dans ces jours désastreux, se fixer au milieu des Pères pour les servir, pour chercher à leur conquérir les bonnes grâces de ses compatriotes. Un chef, le même qui, avant sa conversion, avait tué si froidement une de ses femmes, se montra héroïque par son dévouement, par son attachement à la foi, et il mérita d'avoir part aux persécutions des infidèles. Ses cases furent brûlées et ses plantations détruites. Quand les prêtres se retirèrent, il promit à Dieu de se faire apôtre à leur place, de prêcher Jésus-Christ, de bâtir des églises, de baptiser les moribonds. Les saintes dispositions du petit nombre de chrétiens attiraient donc les Pères dans la Nouvelle-Calédonie, autant que le triste état et les besoins de leurs féroces persécuteurs.

Quand Marceau vit les missionnaires résolus à faire une nouvelle tentative, il leur proposa de les conduire, et son équipage, s'inspirant du dévoue-

ment du capitaine, consentit à prolonger de plusieurs mois une campagne déjà si longue et si pénible. On mit à la voile le Jeudi-Saint au soir, 20 avril 1848.

Bientôt avec les premiers jours de mai commencèrent, à bord de l'*Arche d'alliance*, les exercices du mois de Marie. Aurait-il pu oublier la Mère du Sauveur celui qui, depuis trois ans, recevait à chaque pas les plus touchants témoignages de sa bonté? Un soir, le missionnaire qui présidait lut l'histoire de ces pieux fidèles qui, à l'époque d'une peste dont les ravages furent effrayants, écrivirent sur des billets : Marie a été conçue sans péché, et portèrent sur eux ces billets, afin d'être délivrés du fléau. Cette sainte pratique avait produit de consolants résultats. Marceau fut frappé, et il voulut relire le trait. Le lendemain, dimanche, après la messe, il réunit les hommes de son équipage et leur dit : « Rien ne se fait par « hasard. La Providence a voulu qu'hier soir « on lût, au mois de Marie, un trait de protec- « tion de la Sainte-Vierge. Nous arrivons en Nou- « velle-Calédonie où probablement nous courrons « de grands dangers, vous en êtes tous effrayés : « eh! bien, je n'ai ni armes, ni moyens de dé- « fense à vous donner : voici des médailles de « Marie conçue sans péché; je vous engage à en « prendre tous. A ceux qui n'auraient pas la foi « et diraient : Que peut nous faire ce morceau

« de cuivre? je répondrai ce que saint Bernard « répondit en une occasion semblable. Il avait « béni de petits morceaux de pain dans un temps « d'épidémie, et avait dit publiquement : Tous « ceux qui en mangeront seront guéris. Un évêque « craignant que le saint ne se fût trop avancé se « hâta d'ajouter devant les fidèles : Le Père vous « dit que ce pain guérira tous ceux qui en man- « geront avec foi. « Non, dit saint Bernard; je « n'ai pas parlé ainsi; mais tous ceux qui en « mangeront seront guéris. » Je ne suis pas un « saint Bernard; néanmoins je vous dis comme « lui : Il n'arrivera aucun mal à tous ceux qui « prendront cette médaille de l'Immaculée Con- « ception. J'en fais clouer une à l'avant de l'*Arche* « *d'alliance*, une autre dans la chaloupe. Faites « ce que vous voudrez. » Et les ayant déposées sur la table, il se retira. Toutes les médailles furent prises. Nous verrons qu'elles ne furent pas inutiles.

Cependant on découvrait la Nouvelle-Calédonie. « A l'aspect de cette terre, théâtre de tant « de douleurs, écrivait un missionnaire, je sentis « mon cœur vivement ému. Je ne sais quel charme « nous attire vers les lieux où nous avons souffert « pour Dieu, et nous les fait aimer. Puis, les hautes « montagnes de la Nouvelle-Calédonie s'appro- « chèrent, et je reconnus Ballada, Ballade, Baïao, « Poébo..... Oh ! alors mon émotion redoubla.

« J'étais heureux de retrouver ces rivages inhos-
« pitaliers et néanmoins toujours chers à mon
« cœur. J'aurais voulu revoir ces habitants in-
« fortunés qui nous ont repoussés si cruellement.
« Puis les pays où j'avais fait mes courses évan-
« géliques disparurent à mes regards. C'était bien
« toujours la Nouvelle-Calédonie; mais ce n'était
« pas les tribus que nous avions arrosées de nos
« prières de nos sueurs et de notre sang. »

Il était temps de s'arrêter. Marceau dirigea l'*Arche* vers le port Saint-Vincent sur les rives duquel les missionnaires espéraient se fixer. C'était le lendemain même du jour où il avait fait clouer une médaille de Marie Immaculée à l'avant du navire. Soudain le trois-mâts toucha fond, un craquement se fit entendre, tous pâlirent. Le Commandant éprouva un premier mouvement de surprise et d'inquiétude; mais conservant néanmoins tout son calme, il dit à ceux qui l'entouraient : « Laissez faire la sainte Vierge; elle nous tirera de là. » — « C'est un des plus grands périls que « nous ayons courus, » disait un des passagers; « péril qui eût été sans remède : car on était en Nouvelle-Calédonie!

Du reste l'abandon filial de Marceau à Marie n'avait point de limites. Dans sa piété tendre et naïve, il confiait, il attribuait tout à la Reine des cieux. « *Ce n'est ni moi ni le gouvernail qui diri-* « *geons l'Arche, c'est Elle!...*; et il montrait la

statue de Notre-Dame placée à la proue du navire. Un jour dans un danger effroyable, on l'entendit dire : « *L'Arche d'alliance* pourra avoir des épreu-« ves; mais elle ne périra pas. »

Dès que le navire eut jeté l'ancre, les prêtres Maristes se hâtèrent de descendre à terre et de visiter plusieurs îlots semés çà et là autour de la Nouvelle-Calédonie, pour voir où ils pourraient placer leur tente. Mais ils ne trouvèrent, malgré de longues recherches, ni eau, ni bois. Ne sachant vers quel rivage diriger la voile, et tenant toutefois à faire leur établissement en Calédonie, ils commencèrent une neuvaine avec le commandant. Les neufs jours s'écoulèrent dans la prière et dans de nouvelles tentatives, toujours sans résultat. Après avoir ainsi fait tout ce qui dépendait d'eux, les missionnaires adoptèrent joyeusement la devise de Marceau : « Laissons agir la Providence, disait-« il ; lorsque nous aurons doublé la Nouvelle-« Calédonie, nous prendrons la route que nous « indiquera le vent. »

Le jour que l'Église consacre à la mémoire de l'illustre saint Pie V, ce grand pontife, qui a refoulé l'Islamisme se ruant sur l'Europe, ramenait la fête du magnanime Pie IX, destiné, lui aussi, par la Providence, à être plus tard le tout-puissant grain de sable contre lequel la révolution viendrait se briser impuissante. Marceau était trop bon fils pour ne pas penser à son père, trop bon chrétien

pour oublier le vicaire de Jésus-Christ. Il y eut ce jour-là, au port Saint-Vincent, messe solennelle à bord de l'*Arche d'alliance*, et tout l'équipage y assista. Sur cet admirable navire se retrouvaient ainsi véritablement, chacune à son heure, toutes les dévotions les plus précieuses, les plus solides, les plus fécondes de l'Église. Amour du Pape, signe de prédestination !

Peu après le Commandant voulut laisser des signaux pour indiquer le passage de l'*Arche d'Alliance* aux navires de la société de l'Océanie, et il se rendit à cet effet dans un îlot du port Saint-Vincent avec l'embarcation. Un pilotin qui l'accompagnait s'approche et lui dit à demi voix : « Commandant, « je n'ai pas de médaille ; il en manquait une. — « Il ne me reste que celle que je porte à mon cou, « lui répondit Marceau ; mais j'aime mieux que « vous l'ayez que moi : la voici. » Puis il gravit la cime d'une montagne, y plante une grande croix, sur laquelle il écrit : Cherchez au bas de cette croix dans la terre, vous y trouverez une bouteille ; et dans la bouteille il dépose une lettre. ( Ce signal servit plus tard à un des navires de la Société de l'Océanie.) Mais Marceau désirait faire quelque chose de plus, et peindre, toujours dans le même dessein, sur un énorme rocher, en lettres ayant trois pieds de haut : l'*Arche d'alliance a passé ici tel jour, tel an.* Il fait donc descendre son jeune pilotin avec une corde le long du rocher ; il était

suspendu perpendiculairement à une centaine de pieds au-dessus de rocs effrayants, et soutenu par des matelots. Il essaya de gratter le rocher... Com-
« mandant, cria-t-il, on ne peut pas; le grain n'est
« pas assez dur. » Marceau lui crie de son côté de se balancer à droite et à gauche et de voir si l'on pourrait trouver un endroit plus solide. Notre jeune homme prend son élan et se balance sur ces profondeurs, mais il ne trouve point d'endroit propice. Alors à force de bras les matelots le remontent. La corde était tirée, et le pilotin mettait le pied sur la terre. Tout à coup Marceau voit un des matelots qui ont hissé le jeune homme pâlir subitement...
« Qu'y a-t-il donc? lui dit-il. » Le matelot montre le câble au Commandant. C'était une corde à trois fils ; deux de ces fils étaient rompus, et le matelot déchira le troisième avec le pouce. Les entrailles de Marceau furent émues, le pilotin frémit. « Tu vois
« lui dit le Commandant, qui bénissait Dieu dans
« son cœur, que la médaille n'a pas été inutile, et,
« gredin que tu es, lui ajouta-t-il avec un ton
« de reproche et de bonté paternel et militaire tout
« à la fois, tu ne croirais pas! »

Ce ne fut pas la seule occasion où il se félicita d'avoir mis ses hommes à couvert sous cette dévotion puissante. Un marin était descendu dans l'embarcation pour aller à terre. « As-tu ta mé-
« daille, » lui dit-il. — Il répond d'un air un peu embarrassé, un peu railleur : « Commandant

« *pas besoin.* — Ou prends une médaille, ou « rentre; les autres vous donnent des pistolets, « des sabres; moi je n'ai pour vous défendre « contre les sauvages, qu'une arme à vous don- « ner, la médaille; ainsi rentre ou fais ce que je « te dis. » Il avait grande envie d'aller à terre; il prend la médaille de Marie Immaculée. Deux jours après, il tombe de cent pieds de haut, a le bonheur d'éviter les vergues, le pont, et s'enfonce dans la mer qui venait d'être soulevée tout à coup par un fort grain. On lui jette une cage à poules; il peut s'en saisir. Dans le même moment Marceau qui était loin de là, à bord d'un autre bâtiment de la Société, la *Léocadia,* crut voir sur l'*Arche d'alliance* un mouvement inusité, et quelque chose qui avait semblé choir dans la mer. Aussitôt en priant Dieu avec ferveur, il se dirige avec sa baleinière du côté où ses regards sont attirés, et il a le bonheur, malgré l'agitation des flots, de sauver le marin. Il était sans connaissance; il fut très-malade. « Le docteur du « bord, racontait Marceau, lui dit le lendemain : « Eh bien, qu'as-tu dit, quand tu as vu que tu « tombais? — J'ai dit : Je suis f... — N'as-tu « rien dit autre? — Ah! j'ai bien dit encore : « Marie conçue sans péché, priez pour moi qui ai « recours à vous. » — « Voilà, ajoutait Marceau, « tout ce que j'en ai eu. »

N'ayant trouvé aucun endroit où les mission-

naires pussent mettre le pied en Nouvelle-Calédonie, le Commandant, sur leur avis, fit voile pour Annatom.

L'île Annatom est la dernière au sud des Nouvelles Hébrides, et à peu près à la même latitude que le village de Ballade dans la Nouvelle-Calédonie, c'est-à-dire, par le 20° de latitude sud. Sa population serait de deux mille habitants, d'après les renseignements qu'on a pu avoir. Moins intelligents que les Nouveaux-Calédoniens, ces insulaires paraissent aussi moins méchants et moins féroces. Comme Annatom est au vent de toutes les îles qui composent le vicariat apostolique de la Nouvelle-Calédonie, les missionnaires espéraient, en s'y fixant, avoir, sans se déranger, des nouvelles de tous ces points par les petits bâtiments qui font le commerce du bois de sandal. Déjà depuis longtemps on en avait parlé aux Pères qui étaient à bord de l'*Arche d'alliance*, comme d'une île très-belle, et où ils seraient en sûreté, à cause d'un établissement anglais qui s'y trouve. De plus le chef de cet établissement, quoique appartenant à la religion protestante, désirait les prêtres catholiques, de préférence à ses ministres, sans doute parce qu'il les estimait davantage, sans doute aussi parce qu'il avait remarqué que la vraie foi est plus propre à adoucir les mœurs des sauvages, et ainsi plus favorable aux relations commerciales. Ce négociant, fort riche et posses-

seur de plusieurs navires, était un Irlandais ayant nom Paddon.

Le 11 mai 1848, Annatom parut en vue de l'*Arche d'alliance*. Mais on ne put y entrer que le 14, jour du patronage de saint Joseph ; et en souvenir de cette fête, on donna à la baie le nom de ce grand saint et puissant protecteur. « A « peine descendus sur cette île, écrit le P. Rou-« geyron, nous nous prosternâmes à terre, de-« mandant au Seigneur de nous faire connaître si « c'était là qu'il nous envoyait travailler à sa « gloire et au salut des infidèles. Nous nous ren-« dîmes ensuite directement chez M. Paddon; « il nous fit un accueil cordial, et parut sincère-« ment nous désirer; il poussa même la com-« plaisance jusqu'à venir avec nous, afin de choisir « le lieu où nous pourrions nous établir et afin « que, sous ses auspices, nous pussions nous en-« tendre avec le chef. Mais quand il fut question « de passer l'acte de vente et de payer le chef, « celui-ci dit qu'il ne voulait plus de blancs dans « son île, et qu'il garderait sa terre. C'étaient « deux catéchistes protestants de l'archipel des « Navigateurs demeurant à Annatom, qui l'avaient « détourné de nous recevoir. M. Paddon se rend « chez le chef. « Pourquoi, lui dit-il d'un ton « irrité, le *oui* et le *non* sont-ils dans ta bouche? « Pourquoi as-tu dit aux prêtres : Venez; et pour-« quoi aujourd'hui veux-tu les renvoyer? Le chef re-

« jette la faute sur les catéchistes; ceux-ci nient « tout. Le marché est conclu. » Alors les missionnaires se mirent à préparer l'emplacement de la maison. Le commandant de l'*Arche*, le dernier aux honneurs, mais le premier à la peine, était à leur tête, la hache à la main, coupant, arrachant, traînant arbres et broussailles, absolument comme un ouvrier qui ne s'inquiète ni des égratignures qui labourent ses mains et son visage, ni de la sueur qui coule de son front. « Que j'ai été touché et « édifié ! écrit un de ces religieux. Partout où « nous l'avons vu, nous avons reconnu en lui un « ami sincère, un frère dévoué, et un mission- « naire parmi les missionnaires eux-mêmes. Car « il est impossible de ne pas apercevoir l'esprit « de foi qui domine toutes ses actions et toutes ses « paroles. Laissez-moi vous en citer un trait, parmi « cent autres que je pourrais vous raconter. Dans « une de ses nombreuses tournées, le Comman- « dant ayant conduit un de nos confrères dans « une île pour y établir une mission, quelqu'un « se mit aussitôt à déblayer la place. M. Marceau « tout étonné, me tira à part et me dit : « Com- « mence-t-on ainsi une mission sans faire des « prières ? »

Quel lecteur n'admirerait le spectacle que nous offre sans cesse notre incomparable officier? Il prie; mais bientôt il se relève, car la prière le pousse à l'action. Il agit; mais bientôt il s'agenouille,

car l'action lui rappelle le besoin de la prière. Toute l'économie de l'apostolat chrétien repose sur ces deux mouvements, l'un qui va du dedans au dehors, l'autre qui ramène du dehors au dedans; l'un qui pousse vers les hommes, l'autre qui attire vers *Dieu en nous*. Aspirer et respirer, c'est vivre de la vie naturelle; prier et agir, c'est vivre de la vie apostolique.

Marceau retourne a Halgan. — Les sauvages lui tendent des embuches pour s'emparer du navire et massacrer l'équipage. — Le fidèle mais trop discret Salomoné. — Douceur de Marceau. — Vengeance apostolique. — Rencontre providentielle. — Connaissance des sauvages. — A peine la mission d'Annatom fut-elle fondée, que le zélé et intrépide commandant mit à la voile pour en établir une autre. Il se rendait à Halgan. On se souvient que Marceau avait déjà conduit dans cette île bon nombre de naturels enlevés par un Anglais. Cette fois il allait encore rendre à leur patrie les Kanaks, arrachés avec tant de peine à l'avidité des négociants de Sydney. La circonstance parut favorable aux missionnaires. On s'attendait que tant de services feraient naître des sentiments de reconnaissance dans les cœurs des Halganiens; et que Marceau étant bien accueilli, les prêtres catholiques seraient eux-mêmes reçus avec bonheur. Un d'eux, le Père Roudaire, se

détacha donc de la mission d'Annatom, et monta à bord de l'*Arche d'alliance*. Une autre considération l'encourageait dans cette tentative. La population d'Halgan descend en partie d'émigrés wallisiens qui, ayant été vaincus pendant les guerres anciennes, furent forcés par leurs vainqueurs de s'expatrier, et ce Père connaissait la langue de Wallis. Tout paraissait préparé pour un succès complet. C'était le 27 mai 1848; on partit plein d'espoir. Les vents et les courants étant très-favorables, l'*Arche d'alliance* mouillait le lendemain dans une grande baie de l'île Lifu, où, quelques jours auparavant, 80 hommes avaient été tués, rôtis et mangés. Le 1^er^ juin, fête de l'Ascension, Marceau quitta Lifu pour se rendre à Halgan qui en est éloignée de 20 lieues.

Cette île est divisée en deux tribus qui se font une guerre continuelle. La partie nord avait alors pour chefs Basset et Nikélo, et la partie sud obéissait à Ouanékéi. Ce dernier, généralement le plus fort, était le chef même à qui Marceau avait rendu, quelque temps auparavant, son fils et plusieurs de ses sujets. Ouanékéi accourut avec une quarantaine de naturels, monta à bord, et exprima au Commandant toute la joie qu'il avait de le revoir. Mais comme les Kanaks que ramenait cette fois Marceau appartenaient à la tribu ennemie : « Garde-toi bien, lui dit Ouanékéi, de te rendre chez Nikélo, il te fera un mauvais

parti ; sa tribu est très-méchante. » Sans doute ce sauvage, aussi rusé que féroce, désirait qu'on lui confiât tous les sujets de son rival, afin de les faire servir à ses abominables festins, comme il avait fait trois jours auparavant pour d'autres, après un combat. En se promenant sur les bords de la mer, les passagers de l'*Arche d'alliance*, virent eux-mêmes pendu à une perche l'os de la jambe d'un de ces malheureux, d'un côté noirci par la fumée, de l'autre tout rouge de sang. Il tombait encore par terre (chose horrible à dire !) des gouttes de graisse et de moelle humaine !

Marceau fit voile pour l'autre tribu. A son arrivée, même démonstration de joie de la part de Nikélo et de ses gens, que dans la tribu de Ouanékéi. Ils témoignaient un ardent désir d'avoir des missionnaires..... Enfin ce fut une telle expression de bonheur, qu'un missionnaire habitué aux mœurs des sauvages, crut devoir se défier de cet empressement. Souvent en effet ils ne sont jamais plus à redouter, que quand ils se livrent à de grandes démonstrations d'amitié. Ils arrivent alors à vous avec des barques chargées d'armes, et au moment où vous vous félicitez d'une bonne rencontre, vous êtes surpris ; on assomme l'équipage, et le navire est brûlé ou coulé à fond. Bientôt le Commandant eut une nouvelle preuve de cette hypocrite férocité à laquelle il avait peine à croire.

Après avoir débarqué dans leur propre tribu les Kanaks qu'il avait comblés de bontés depuis Sydney, Marceau leva l'ancre et revint dans l'autre partie de l'île, vers la tribu de Ouanékéi. Ce retour inattendu causa la plus vive allégresse à ce chef. C'était la joie féroce du tigre qui retrouve sa proie. Il redoubla de respect et de prévenances pour le Commandant et les missionnaires. « Accorde-moi encore une satisfaction, « dit-il à Marceau, et daigne venir ce soir à la « grande fête que nous avons préparée en ton hon- « neur. Ta présence sera un nouveau bienfait. » Marceau, lui promit de s'y rendre avec une partie de son équipage. Mais il était singulièrement étonné de ne pas voir le fils de Ouanékéi, celui qu'il avait ramené autrefois de Rotuma à Halgan, auquel il s'était attaché, et à qui il avait fait beaucoup d'amitiés soit par charité, soit par un motif de zèle. « Mon fils Yoé, lui repartit Ouanékéi avec la plus « odieuse hypocrisie, aura un bien vif chagrin, « Marceau; il ignorait ton retour, et il s'est rendu à « une partie de plaisir. Toutefois j'espère qu'il « sera revenu avant ton départ. Il a toujours pour « toi un grand amour.... » « Il me parla, dit « Marceau, de la reconnaissance et de l'affection « de son fils pour moi, de manière à me tou- « cher, et je l'admirai comme supérieur à tout « ce que j'avais vu jusque-là de naturels, dans l'O- « céanie.... » Le perfide! Tout allait donc au gré

des désirs de Ouanékéi, et le complot tramé avec une ruse infernale était sur le point de s'exécuter; encore quelques instants, et, à un signal donné, lorsque la plus grande partie de l'équipage serait à terre, l'attaque commençait des deux côtés; on s'emparait du navire, on massacrait Marceau, tous les blancs, ainsi qu'un jeune Océanien de la tribu ennemie qui était à bord; et leurs cadavres apprêtés par ces cannibales faisaient sans doute les frais de la fête pour laquelle on les invitait eux-mêmes.

Déjà Ouanékéi avait été rejoint par plusieurs des siens sur le navire, où ils montraient toujours les plus bienveillantes et les plus amicales dispositions; mais le petit enfant de la tribu de Nikélo, à leur vue seule, soupçonna qu'il se tramait quelque chose contre lui; saisi de la plus vive frayeur, il courut se cacher dans un coin du bâtiment, tremblant de tous ses membres, et sanglotant d'une façon déchirante. Sa seule réponse à toutes les consolations qu'on voulait lui donner, était : *Ouanékéi va me manger*. Les Océaniens feignaient de trouver sa frayeur ridicule, et Marceau lui-même était trompé par ces vaines démonstrations. Touché de pitié pour le pauvre enfant, il lui fit mille caresses, lui promit qu'il ne lui serait fait aucun mal, l'assura qu'il le prenait sous sa protection. Il alla même jusqu'à chercher Ouanékéi, et il lui dit de dissiper les

inquiétudes du petit Halganien. Le traître s'y prêta de bonne grâce. Mais l'aspect de ce farouche sauvage consternait l'enfant. Il s'enfuit dans un endroit encore plus secret, et s'y tint blotti. C'est de là qu'il entendit Ouanékéi et les siens, qui l'avaient oublié, parler de leur complot. D'un autre côté, les trames des naturels n'avaient pu échapper entièrement à l'œil exercé du bon Salomoné, si dévoué au Commandant, si zélé pour les missions. Seulement il surveillait leurs menées lui-même, et ne disait rien de ses remarques, attendant que les choses fussent arrivées à la dernière extrémité. « Cette discrétion intempestive, « dit Marceau, est dans les usages océaniens. « C'est une manière dont ces peuples témoignent « leur respect. L'étiquette leur défend d'adresser « la parole à un chef, même pour l'avertir d'un « danger. » Il n'osait donc prévenir le Commandant de se tenir sur ses gardes. Mais ses soupçons se fortifiaient toujours davantage. Au moment où la scène dont nous avons parlé se passait à bord de l'*Arche d'alliance* entre Ouanékéi et le jeune Halganien, Salomoné descendait à terre avec un officier et quelques hommes. En abordant, quelle n'est pas sa surprise? Il aperçoit au milieu de plusieurs Kanaks Yoé le fils d'Ouanékéi, celui-là même qui était absent, au dire de son père. Puis avec sa perspicacité d'indigène, à leur accoutrement et à leurs armes, il devine subitement leur

pensée. Aussitôt son parti est pris; il ne s'éloignera pas de l'embarcation et la gardera fidèlement sur le rivage. En vain l'officier qui cause avec les sauvages le presse d'avancer, en vain le fils d'Ouanékéi l'engage à venir lui parler ; Salomoné, immobile comme une colonne, résiste à toutes les invitations, à toutes les injonctions, et reste à son poste. Pendant ce temps, il avait les yeux invariablement braqués sur les yeux du jeune chef, avec une persévérance impassible, au grand étonnement des hommes de l'*Arche d'alliance*. Le fils d'Ouanékéi lui jette des fruits, et l'engage à les ramasser pour les porter au Commandant ; il refuse; l'officier commande; la répugnance de Salomoné est visible ; mais pour obéir, il se baisse un instant, sans cesser de plonger son regard dans les yeux du jeune homme, se relève en le regardant encore, et regagne son embarcation, en marchant à reculons et sans cligner la paupière. Il savait que le sauvage ne frappe pas un homme qui le regarde en face. Cette pantomime extraordinaire surprenait au dernier point l'officier et les matelots; mais un coup d'œil de moins, et peut-être tout était perdu. Enfin Salomoné ne pouvait plus garder le silence ; on était à la dernière limite du complot, et par conséquent de la discrétion. Il donna à entendre à l'officier de quoi il s'agissait ; celui-ci, on le juge bien, n'eut pas le même scrupule de politesse. Dès que l'embarcation eut

rejoint le navire, le Commandant fut sur-le-champ prévenu. De son côté, un missionnaire qui comprenait le langage du petit Halganien avertissait Marceau des paroles que cet enfant avait entendues du fond de sa cachette, à bord de l'*Arche d'alliance.* « Hissez les embarcations, » crie le Commandant. — Ouanékéi s'étonne, il demande si on a oublié la fête qui va commencer... « Je « n'y vais pas, répond Marceau, et toi, ajoute-t-il, « hâte-toi de partir avec tous tes gens. » Pendant ce temps, pour les effrayer et arrêter par cet appareil leur projet d'attaque, il ordonne de charger devant eux les canons à mitraille, et les matelots prennent leur armes. « Pars, » dit-il. Ouanékéi fait difficulté. « Pars au plus tôt..., » est la seule réponse du Commandant, et il montre les canons. Les naturels se croient perdus; enfin il faut bien se décider; ils sautent tous à l'eau comme des grenouilles en plongeant aussitôt et en poussant un grand cri, comme s'ils recevaient une décharge de mitraille sur les épaules. On les voyait, en s'éloignant, se retourner sans cesse avec effroi. Ils ne savaient pas qu'ils avaient affaire à un apôtre. Aussitôt Marceau fait lever l'ancre, et bénissant la Providence qui vient de sauver le navire, il va mouiller devant la tribu de Nikélo. Il était grande nuit quand il arriva.

Mais de nouveaux périls l'attendaient là aussi. Dès le lever du soleil, voici venir quatre grandes

embarcations montées par 70 ou 80 hommes, tout barbouillés de noir, comme quand ils se préparent au combat, et n'ayant parmi eux ni enfants ni femmes! En regardant du haut de la dunette dans les pirogues, quelqu'un vit qu'elles renfermaient un grand nombre d'armes diverses dont la plupart étaient cachées. Deux sauvages élevaient une espèce de pavillon, comme symbole de paix. « Ces signes de paix, dit un passager « au Commandant, sont des signes de trahison; « le temps presse, tenez-vous sur vos gardes. » Ordre est aussitôt donné de courir aux armes. Les matelots s'élancent sur leurs fusils, et en un clin d'œil ils sont sur la dunette. Ils étaient si indignés de cette horrible ingratitude et de ces deux abominables guets-apens, qu'ils eussent volontiers exécuté l'ordre de tirer. Quant aux sauvages, ils étaient tellement déterminés à attaquer, que, malgré toutes les dispositions prises, ils persistaient à monter à bord. La fière contenance des matelots finit cependant par les effrayer, et ils prirent le large.

Pendant toutes ces fâcheuses circonstances, quelle était la pensée qui préoccupait le plus le digne Commandant? Le saint homme était surtout tourmenté par la crainte d'être réduit à la triste nécessité de se défendre et de faire feu sur les sauvages, et il était intérieurement prosterné devant Dieu, pour obtenir de ne pas être poussé

à une telle extrémité. « J'ai les plus grandes ac- « tions de grâces à rendre au bon Dieu et à Marie, « disait-il à ses compagnons, d'avoir pu m'arra- « cher à ce péril sans verser une seule goutte de « sang. »

Maintes fois, durant les 44 mois qu'il fut en mer, Marceau se vit en butte à de pareils dangers, et les naturels firent souvent planer la mort sur sa tête. Il ne laissa pas tirer contre eux un seul coup de fusil, au grand déplaisir des matelots ; à son retour, c'était une de ses gloires qu'il avouait le plus volontiers (1).

(1) Un journal qui se publie à Paris et à Londres a entrepris dans les premiers mois de l'année 1864 (N° des 15, 20, 22, 23, 29. 30 janvier, 5, 6, 9. 12, 13, 16 février) de divertir ses lecteurs en leur parlant du voyage de l'*Arche d'alliance.* « Si « l'auteur de ces feuilletons, dit le médecin qui accompagnait « Marceau, a voulu donner un aperçu sur les peuples anthro « pophages de la Mélanésie, il peut avoir atteint son but « Mais celui qui croirait trouver là une page d'histoire, se « tromperait grandement. » Ainsi le narrateur représente notre Commandant faisant tirer en mai 1848, deux seuls coups de pierriers chargés à mitraille contre huit cents cannibales venant attaquer l'*Arche d'alliance,*— et il le blâme vivement de son excessive débonnaireté. *Les deux coups sont de trop.* Il ne s'en est pas tiré un seul. « Je déclare, écrit le docteur « Montargis, que durant les quatre années que j'ai passées à « bord, il n'y a jamais eu de sang répandu ; que je n'ai jamais « eu occasion de panser une blessure. J'affirme que pas un « seul coup de canon chargé à boulets ni à mitraille n'a été « tiré sur les sauvages. Si on a brûlé beaucoup de poudre, ce « n'a été qu'en salves et en démonstrations de puissance, afin « d'imposer aux naturels et de prévenir une attaque. Je puis

Bien plus, l'affection de Marceau pour les sauvages ne fit que s'accroître, et quand il parlait de leurs méfaits à Halgan, si quelqu'un de la compagnie exprimait son indignation, lui-même plaignait beaucoup ses assassins, et il disait avec compassion : « Ces pauvres gens ! » Son unique désir était de leur porter le flambeau et les inspirations de la foi.

Avant de quitter Halgan, il dit au fils de Ouanékéi qu'il eut occasion de revoir : « Tu vou-« lais donc me manger? Est-ce la reconnaissance « que je devais attendre de toi, après tant de « bienfaits? — Ah! si tu savais, reprit ce sauvage, « combien la chair humaine est bonne! » « Voilà, « ajoutait Marceau, où en sont ces pauvres gens. « Voilà leur unique règle de morale. Les senti-« ments humains, les sentiments les plus com-« muns de gratitude, ils n'en ont pas même l'idée. « Leur état est celui des animaux sans raison. »...

Tels sont les descendants des Wallisiens idolâtres ! Tel était autrefois Wallis !....

Il n'y avait plus moyen de rester dans ces parages barbares sans compromettre l'équipage et le

« ajouter *qu'une des plus grandes consolations* du comman-« dant Marceau, c'est que l'*Arche d'alliance* ait pu rentrer en « France vierge de sang et de larmes. Je ne dis pas, continue « M. Montargis, que plusieurs faits rapportés par ces feuille-« tons soient absolument faux. Je dis qu'ils sont étrangers à « l'*Arche d'alliance*. »

navire. Aussitôt que les pirogues de Nikélo se furent retirées devant les menaces des matelots, Marceau appareilla. Mais avant de partir définitivement, il voulut encore s'approcher de la première tribu, et cela (qui pourrait le croire?)pour reconduire un misérable espion d'Ouanékéi qui s'était rendu par terre pendant la nuit chez Nikélo afin de le prévenir et que l'*Arche d'alliance* ne pût échapper : car la soif du sang et du pillage avait rapproché, pour un jour, ces féroces tribus. Serait-il possible de pousser plus loin la charité, et n'était-ce pas pratiquer la parole de l'Évangile : *Rendez le bien pour le mal?* Dieu donna sur-le-champ à l'action héroïque de Marceau la récompense que pouvait le plus ambitionner son cœur apostolique. L'accomplissement de cette œuvre de charité le conduisit à sortir par la passe du nord, au lieu de prendre celle du sud, suivant sa première intention. Sans cette circonstance, sans ce changement de direction un grand malheur serait arrivé. L'*Arche d'alliance* avait à peine quitté la rade, lorsque, ô Providence ! on aperçoit un bâtiment portant le pavillon de la Société de l'Océanie qui cherche à y pénétrer. C'est la goëlette de l'agence de Taïti ; elle conduit à Halgan deux des Pères venus en Océanie sur le *Stella del mare.* Les pavillons se hissent de part et d'autre ; les navires s'approchent. « Le « poste n'est pas tenable ici, crie le Commandant

« de l'*Arche d'alliance*, virez de bord. » Que serait-il arrivé sans cette rencontre providentielle? Disons-le à la gloire de Dieu, de qui vient tout don parfait, que serait-il arrivé, si notre saint eût résisté au mouvement qui le portait à exercer d'une façon admirable le pardon des injures?... Le bâtiment aurait mouillé sans défiance au milieu de ces terribles anthropophages; et ceux-ci, frustrés de leurs espérances, et irrités d'avoir laissé échapper leurs victimes, se seraient rués sur cette petite goëlette, proie facile et incapable de résister : missionnaires et marins auraient été massacrés et dévorés.

Faut-il ajouter, avant de finir, qu'on soupçonne un Européen d'avoir excité les mauvaises dispositions de ces naturels contre l'*Arche d'alliance*? La civilisation la plus fière, quand elle ne repose pas sur la religion, peut s'unir à la sauvagerie la plus hideuse; ce n'est pas la première fois qu'on l'aurait vu. Plaise à Dieu que de pareils excès ne viennent pas épouvanter les nations les plus policées du globe! Dieu est l'ordre essentiel. Se séparer de lui ici-bas, c'est l'enfer de la société.

Les désirs apostoliques du Commandant pour la conversion de cette île ont été exaucés. En 1865 la partie nord d'Halgan était presque entièrement chrétienne; la partie sud donnait les plus grandes espérances : plusieurs des parents d'Ouanékéi,

parmi lesquels Boula, un des Kanaks délivrés par Marceau, avaient été reçus catéchumènes, le 12 août 1864. On se rappelait encore avec respect le nom du saint Commandant. Ouanékéi n'existait plus. En 1856, il avait été tué dans un guet-apens et dévoré par son beau-frère ; mais avant sa mort il s'était souvenu qu'il avait promis à Marceau de se faire catholique, et avait résolu de tenir son engagement. Lorsque les chefs se déclarèrent pour la foi, la femme d'Ouanékéi leur disait : « Vous fai- « tes bien : vous obéissez à la parole d'Ouanékéi. » Les fruits de la charité de Marceau n'ont donc pas été perdus, quoiqu'ils aient été recueillis plus tard. Le véritable apôtre sème, quand il ne peut pas moissonner.

Nous ne savons à quelle époque, ni à quel voyage rattacher un fait que nous retrouvons dans nos souvenirs.

Un jour Marceau voulut envoyer à terre une grande partie de l'équipage; il lui fut impossible de mettre la chaloupe à la mer, par suite de plusieurs accidents qui arrivèrent contre toute attente. « Mais bientôt, dit-il, je compris pourquoi « la Providence les avait permis. Une pirogue « armée arriva toute couverte de sauvages, et nous « en avions déjà trente à bord. Le complot était « formé : tout était perdu, navire et équipage, « si nous avions été divisés. On adora la Provi- « dence, on remercia Marie. » Si cet événement

se lie au grand complot d'Halgan, c'est une nouvelle circonstance de ce drame terrible, un nouveau péril parmi tant d'autres, et par conséquent une nouvelle faveur de Dieu dont nous avons dû faire mémoire.

Marceau a dit bien des fois que pour apprendre à connaître les peuples sauvages, il avait eu besoin de faire ce troisième voyage dans la Mélanésie, et qu'il remerciait Dieu de le lui avoir ménagé. Cette connaissance, il comptait s'en servir pour le bien des Kanaks, auxquels il avait voué sa vie. Ceux à qui il a ouvert la voie en ont profité.

Suite du voyage. — Retour a Annatom. — Rapports de Marceau avec un capitaine protestant. — La Fête-Dieu.— Le départ. — Le 15 juin 1848, l'*Arche* jetait l'ancre à Annatom où la goëlette l'avait devancée de quelques heures. Marceau trouva la maison des Pères bien avancée, et il resta encore quelques jours avec eux, pour les aider à fonder leur établissement. L'intention du chef de cette station était d'y établir une école, pour former les enfants à la culture et aux arts, en la commençant avec les jeunes Calédoniens qu'il avait amenés. « Puis, dit-il, je retournerai en Calédonie, et « j'irai moi-même à Hienguène; c'est là qu'ha- « bitent nos assassins. Ces tigres à figure hu- « maine bientôt seront mes hôtes et mes compa- « gnons du jour et de la nuit. J'ignore le sort

« qui m'attend. Dieu le sait ! Que sa sainte vo-
« lonté sur moi s'accomplisse en tout et partout.
« Peut-être aussi, au lieu de tribulations, y serai-
« je comblé de consolations ; peut-être y trouve-
« rai-je une semence de chrétiens, et serai-je
« destiné à lever une moisson précieuse. Le bon
« Dieu aime tant à se servir dans les œuvres
« de sa miséricorde des plus vils instruments ! »
Il y retourna. Cet intrépide missionnaire fut encore obligé de s'enfuir pour échapper à la cruauté des sauvages, mais revenant toujours à la charge,
« Je vais, écrivait-il en mai 1851, me faire jeter
« sur les côtes de la Nouvelle-Calédonie une troi-
« sième fois, sans aucun Frère coadjuteur, accom-
« pagné seulement d'un missionnaire, sans provi-
« sions, sans bagage, armé seulement de mon
« bréviaire et de mon dépouillement, et cette fois
« *il faudra vaincre ou mourir.* » Des âmes de cette trempe allaient bien à l'âme de Marceau.

A Annatom, le Commandant aimait à aller partager le repas frugal des Pères, mangeant comme eux le taro, comme eux se contentant d'eau pour toute boisson, et écoutant la lecture avec l'attention la plus religieuse. Serait-ce en cette
« occasion qu'il disait à un des missionnaires : Ah !
« que je serais heureux, si je pouvais vous servir
« comme simple frère dans votre petite cuisine. »
Ces paroles, toutes pleines de foi et d'humilité, nous ont été transmises d'Océanie. Quelquefois

aussi on le voyait arriver à terre à l'heure de l'examen particulier, pour faire cet exercice avec la communauté que sa ferveur ranimait.

Dans l'intérêt de la mission, le commandant de *l'Arche d'alliance* voulut faire une visite à M. Paddon afin de le remercier des services qu'il avait rendus aux pères avec un affectueux dévouement. Mais celui-ci, mécontent peut-être pour des raisons commerciales que Marceau eût ramené de Sydney les Kanaks d'Halgan, daigna à peine le regarder. Le Commandant, en homme mort à lui-même, fit volontiers abnégation de ce qui lui était personnel dans cette réception peu gracieuse ; et soit par reconnaissance, soit en vue du bien, il continua à montrer au capitaine la même bienveillance, et à faire tous ses efforts pour le gagner. M. Paddon étant tombé malade, Marceau s'empressa de se rendre auprès de lui, chercha à vaincre sa froideur et ses répulsions par son affabilité, et lui offrit son médecin. « Je n'ai confiance, dit sèchement « M. Paddon, ni aux médecins, ni aux remèdes. « — Mais vous croyez peut-être, reprit Marceau, « que le docteur que j'ai à mon bord est un de « ces petits officiers de santé tels qu'on en trouve « sur les baleiniers. C'est un homme fort habile, « un médecin de Paris; faites-moi l'amitié de « recevoir sa visite. » — Enfin, à force d'instances, il obtient son consentement, et le médecin se présente. Mais à peine celui-ci a-t-il considéré

le malade que le trouvant enflé d'une façon alarmante, il tire Marceau à part, et lui dit : « Il est « perdu. Ce que vous pourriez faire pour adoucir « ses derniers jours, ce serait de lui envoyer du « vin de Bordeaux. » Aussitôt le commandant fait porter à M. Paddon vingt-cinq bouteilles de ce vin, les seules qui restassent. Le capitaine, touché des attentions dont il était l'objet, ne put refuser son amitié et son estime à Marceau auquel, à son tour, il fit présent de quinze moutons. Mais le digne commandant de l'*Arche d'alliance* ne s'en tint pas là, et quand il fut seul avec M. Paddon : « Capitaine, dit-il, vous êtes bien ma-« lade. Je voudrais vous prier d'essayer d'un petit « remède, auquel j'ai grande confiance, et qui, « j'espère, vous soulagera. — Vous savez bien « que je n'aime pas les remèdes. — Celui que je « vous offre n'est pas du ressort de la médecine ; « c'est une médaille de la sainte Vierge. — Mais « je suis protestant. — N'importe, Capitaine ; *ça* « *m'est égal*. Prenez une médaille : c'est l'image de « la Mère du Sauveur ; » et il lui passe au cou la médaille de l'Immaculée Conception, dite médaille miraculeuse ; car il avait eu soin de préparer lui-même le cordon. « Je vous promets de la porter, « reprit M. Paddon. — Mais ce n'est pas tout, Capi-« taine, ajouta Marceau ; sur cette médaille se « trouve une petite invocation à la Mère de Dieu. « Promettez-moi de dire chaque jour : O Marie,

« conçue sans péché, priez pour nous qui avons « recours à vous. — Mais *je suis protestant; je ne « prie jamais* (1). — Peu m'importe ! — Eh ! « bien, je vous le promets encore, puisque vous « le voulez : je dirai l'invocation chaque jour. » Marceau lui fit encore accepter une autre fois un livre religieux avec le texte anglais, après avoir donné aux mêmes objections les mêmes réponses. Enfin, il lui présenta une prière particulière, et il lui dit : « Capitaine, vous ferez cette prière tous « les jours. Je la réciterai moi-même tous les jours « pour vous sans y jamais manquer. » M. Paddon mû sans doute par la grâce, et frappé d'une conduite si touchante qu'on ne pouvait attribuer qu'à une vraie charité, promit tout. Deux mois après, Marceau apprit que M. Paddon était guéri; il attribua cette guérison à une protection singulière de la sainte Vierge qui avait voulu récompenser en lui les services rendus aux missionnaires. Il sut aussi qu'il allait souvent visiter les Pères fixés à Annatom.

(1) Ce n'est pas la première fois que nos frères égarés on donné cette marque pour faire connaître à quel culte ils appartenaient. En faudrait-il davantage pour leur ouvrir les yeux? Une religion où l'on ne prie pas, peut-elle être la religion véritable?

« Chez nous les prêtres ne prient pas ; c'est pour eux une « simple affaire d'argent, » disait un capitaine protestant à Mgr Epalle, vicaire apostolique de la Mélanésie ; et il témoignait le plus profond respect au prélat qu'il voyait réciter chaque jour l'office divin, durant la traversée.

Le jeudi 22 juin fut un beau jour qui fit oublier à Marceau et à ses compagnons bien des peines, et reposa leurs âmes fatiguées de tant de scènes sauvages dont ils avaient été témoins. C'était la Fête-Dieu. Un autel fut dressé dans la maison nouvellement commencée. Le toit se formait de quelques arbres grands, touffus et au large feuillage. Divers arbrisseaux de formes différentes entouraient la petite chapelle improvisée, qu'on avait tapissée en dedans avec des nattes du pays. L'autel, paré de fleurs champêtres, était surmonté d'une niche de verdure où fut placé le Roi des rois sur un trône à la vérité bien pauvre... Mais les ornements de la simple nature ne valent-ils pas ceux que la main de l'homme a préparés? Sur les neuf heures on chanta une messe solennelle qui fut suivie de la bénédiction. Puis, la cérémonie finie, prêtres et officiers firent en plein air, sous la voûte azurée du ciel, un déjeûner champêtre, et pendant toute la journée la plus aimable et la plus franche gaieté ne cessa de régner parmi eux.

A ce sentiment de joie chrétienne et de fraternelle expansion se mêlait toutefois dans les âmes des missionnaires un sentiment d'affectueuse tristesse : l'*Arche d'alliance* était à la veille de son départ! Le chef de la station d'Annatom ne pouvait se taire en de telles circonstances. Tous étant réunis à la chapelle, il se retourna vers les offi-

ciers et l'équipage de l'*Arche* et leur adressa de l'autel, d'une voix émue, les paroles suivantes : « Commandant, Messieurs, et vous tous chers « amis, ce n'est point un discours que je veux « prononcer devant vous; ce sont quelques mots « d'adieu et de reconnaissance qui partent de « cœurs qui vous aiment tendrement en Jésus-« Christ. Les missions conserveront longtemps le « souvenir du navire béni que le ciel, dans sa « bonté, leur a envoyé pour les secourir. Sillon-« nées en tous sens, ces mers l'ont vu cherchant « les traces des missionnaires jusque dans les « îlots les plus éloignés et les plus sauvages. « Partout il a semé des prodiges, partout il a « répandu des bienfaits, partout il a apporté la « paix, la consolation et le bonheur... Mais « pourquoi dérober aux autres missions la gloire « de raconter tant de services signalés? Pour « nous, qu'il nous soit permis de repasser « avec un sentiment de profonde reconnaissance « la part de faveurs divines que votre passage, « Messieurs et chers amis, a apportée à notre « station désolée. »

Ici le missionnaire fit le tableau de la situation déplorable où se trouvait l'Église naissante de la Nouvelle-Calédonie lorsque l'*Arche d'alliance* vint relever ses espérances, et il rendit à Dieu de ferventes actions de grâces. Enfin, après avoir donné quelques conseils pleins de la plus religieuse af-

fection à l'équipage, il s'écria en terminant : « Oui, navire chéri, nous prierons pour toi. *Ar-*« *che d'alliance!* il faut bien que je te nomme « avant de te quitter! d'ailleurs ton nom est si « beau! *Fœderis arca!* Tu es vraiment cette arche « mystérieuse qui semait partout des prodiges sur « son passage, dans le camp d'Israël. Adieu! « peut-être pour la dernière fois. Recevez aussi « nos adieux, vous Messieurs, qui avez daigné « nous recevoir parmi vous comme des frères. « Et vous, Commandant, que je ne sais de quel « nom appeler, parce que vous avez mérité tous « les titres que je puis vous donner, agréez nos « derniers adieux et nos derniers remercîments. « *Toutes les missions vous proclament à l'envi leur* « *bienfaiteur et ont les yeux tournés vers vous.* « Faites qu'elles ne soient pas trompées dans leur « attente; mais continuez à les seconder de vos « puissants efforts et de vos ferventes prières, « en tout temps et en tous lieux. Aimez encore « ces malheureux sauvages, quelque ingrats et « pervers qu'ils soient, à l'exemple du Sauveur « qui a aimé jusqu'à la mort l'homme, le plus « ingrat de tous les êtres. Ne soyez pas insensi-« ble aux supplications des missionnaires qui « vous réclament. Revenez partager leurs priva-« tions; c'est ce qui fait la gloire de l'apôtre et « forme le plus beau fleuron de sa couronne. Re-

« venez partager nos peines; vous partagerez « aussi nos joies et nos consolations. »

Puis dans le sentiment de vénération profonde que leur inspirait Marceau, les missionnaires le prièrent de mettre sa signature sur plusieurs images qu'ils voulaient conserver religieusement. Cette demande troubla son humilité.

Un tableau d'intérieur. — Marceau commandant dans la tempête. — Pendant que, placés sur le rivage, les Pères d'Annatom suivent des yeux le navire, objet de leurs regrets et de leurs affections, qui emporte l'ami, le frère, l'apôtre, qu'ils ne doivent, hélas ! plus revoir, entrons nous-même dans l'*Arche d'alliance*. Nous avons à recueillir quelques traits propres à mettre en relief soit le chrétien, soit l'officier de marine. L'homme, le saint surtout, se connaît principalement dans les petits détails de la vie, dans la succession des devoirs communs et journaliers.

On se rappelle le bel ordre que Marceau avait établi à bord de l'*Arche*, en quittant la France. Des missionnaires plus tard ont raconté qu'il était sur pied à quatre heures du matin. C'était ce charitable Commandant qui daignait leur apporter humblement la lumière dans leur petite cabine, comme fait le Frère excitateur dans les communautés religieuses. La journée, on s'en souvient,

commençait par l'oblation du Saint-Sacrifice. Pénétré de la foi la plus vive, estimant plus le moindre office fait pour l'autel que les premières dignités du monde, Marceau voulait préparer lui-même les ornements nécessaires à l'auguste offrande; puis il revendiquait comme le privilége de sa charge de commandant d'assister le prêtre. « Pendant que nous étions à bord, rapportaient « des Pères Maristes, il nous servait trois messes, « à moins que des occupations importantes ne « l'appelassent ailleurs. » Durant ces trois messes, Marceau était anéanti, toujours à genoux : *on aurait dit un saint Louis*. Un des Frères coadjuteurs se présentait-il pour le soulager, le Commandant le remerciait, mais il ne pouvait se décider à céder cet honneur. Le Seigneur sembla favoriser la dévotion de l'homme de Dieu pour l'adorable sacrement de l'Eucharistie. « Pendant quinze « mois que j'ai été à bord de l'*Arche d'alliance*, « disait un missionnaire, le mauvais temps ne m'a « empêché que *vingt-deux fois* de célébrer le « Saint-Sacrifice ! » Ne peut-on pas regarder cela comme une signalée protection de Marie sur le navire qui portait son nom, et sur son serviteur dévoué?

Saint Louis, roi de France, apprenant que quelques courtisans le blâmaient de ses longues oraisons et de ses assistances multipliées aux offices de l'Église, répondit : « Si je donnais autant de

« temps à la chasse et au jeu, personne n'y trou-
« verait à redire. » Dans les premiers temps, Marceau apprit que plusieurs matelots de l'*Arche d'alliance* murmuraient de ce qu'il approchait tous les jours de la sainte table. Il réunit l'équipage et dit à ses hommes : « Au lieu de vous scandaliser
« et de murmurer, vous devriez vous réjouir. Si
« je ne communiais pas tous les jours, au moindre
« mécontentement que vous me feriez éprouver,
« je vous *fourrerais* tous à la mer. » Ce mot seul, sinon très-grammatical, du moins très-énergique dans la langue des soldats et des matelots, dit tous les combats que Marceau avait à se livrer pour avoir la force de la douceur. Cette force, il la puisait à sa source... en Jésus-Christ.

Aussi un jour qu'on lui exprimait la crainte qu'on avait de communier, parce qu'on manquait de ferveur : « Et moi, répondit le Comman-
« dant, c'est parce que je suis un misérable que
« je communie si souvent : j'ai besoin d'un re-
« mède quotidien pour me soutenir. »

Quelques années plus tard, un ami de Marceau, revenu aussi à Dieu, exprimait la même pensée sur la fréquentation des sacrements d'une manière non moins originale. Discutant avec son curé : « Nous ne sommes pas dignes de commu-
« nier si souvent, disait-il. — C'est vrai; répondit
« le curé; mais nous en avons besoin, et c'est
« pour cela que Jésus-Christ nous y convie. » Le

général s'arrête un instant. « Monsieur le curé, « on m'avait donné jusqu'ici vingt-cinq mille « mauvaises raisons. En voici une bonne. Il suffit. » On a reconnu le général de la Moricière.

Durant la journée, on surprenait presque toujours Marceau à bord de l'*Arche d'alliance,* quand il n'était pas occupé, roulant son chapelet entre ses doigts. Ainsi que nous l'avons dit, comme un bon père de famille il réunissait soir et matin tout son monde pour la prière en commun. Il la faisait fort pieusement; mais à cette invocation des litanies de la sainte Vierge qu'il répétait trois fois, *Fœderis arca,* il s'animait, et sa voix mâle et accentuée faisait vibrer les cœurs. Souvent on le voyait réciter le rosaire avec des Kanaks; il le disait même le soir avec les derniers serviteurs de la cuisine. Sur un bâtiment de l'État il ne se fût jamais permis cet acte d'humilité si contraire aux lois de la hiérarchie; à bord de l'*Arche d'alliance,* il croyait pouvoir donner libre carrière à son amour surnaturel des abaissements, à l'exemple du Fils de Dieu, qui, Roi des rois et souverain Seigneur de toutes choses, s'est mis au rang des esclaves.

Mais si l'humilité de Marceau semblait effacer les distances, sa dignité les maintenait; car les vertus ne sont jamais contraires à elles-mêmes. Une certaine aisance régnait à son bord; on l'aimait. « Il n'est pas possible de se plaindre de

« notre Commandant, disait un matelot; nous nous « ferions tous tuer pour lui. » Mais il était craint autant qu'aimé. On lui avait confié, à son départ de France, quelques jeunes gens d'honorables familles; on sait ce que sont les jeunes gens : ceux-ci s'oubliaient donc aussi quelquefois. Il les avertissait d'abord charitablement. S'ils ne tenaient pas compte de l'avis, il leur infligeait une punition qui consistait ordinairement à vivre au régime des matelots. Ce n'est qu'après un amendement sincère qu'il les recevait à sa table; mais alors il redevenait père. Il exerçait une juste sévérité, même envers ses officiers, lorsque dans certaines circonstances les intérêts de la navigation ou du navire pouvaient être compromis. L'un d'eux, excellent d'ailleurs, ayant été fort négligent au service, Marceau le mit aux arrêts pour essayer de le corriger et le faire tenir sur ses gardes. Et, comme en ces occasions un prêtre qui resta à bord plus d'un an allait tenir compagnie au prisonnier : « Je suis très-heureux de vous « avoir, disait-il à cet ecclésiastique; continuez à « être l'ange consolateur de ceux que je suis « obligé de punir. »

Un missionnaire, qui fut son confident, a rapporté que lorsque le commandant de l'*Arche d'alliance* avait à reprendre quelqu'un, il s'arrêtait toujours un instant et élevait son âme à Dieu afin de bien purifier son intention et que la passion

n'eût aucune part dans ses actes. Mais s'il arrivait qu'il eût parlé sur un ton plus haut, aussitôt il regardait le ciel et on l'entendait pousser en se promenant de profonds soupirs. Un jour un officier du navire lui faisant des observations insolentes, il sentit la colère bouillonner; mais Jésus portant sa croix sur le chemin du calvaire s'offrit aussitôt à sa pensée et à son âme, et, fixant sa vue sur ce divin modèle, Marceau parvint à se contenir et écouta jusqu'au bout avec patience. Une autre fois, il apprit que quelqu'un avait dit de lui mille horreurs, et il se reprocha vivement *de n'y être pas entièrement insensible.* Dans les contrariétés nombreuses qu'il eut à subir, et surtout lorsqu'il était obligé d'user de la plénitude de son autorité, on lisait sur sa figure et dans toute sa contenance les efforts extraordinaires qu'il faisait pour ne pas se livrer à l'ardeur de son caractère et pour éviter de laisser paraître en ses paroles la moindre amertume. Aussi ses avis étaient-ils généralement goûtés. Comment en eût-il pu être autrement? ils étaient l'effet pur de la charité.

Au sujet des mouvements de vivacité qu'avait à comprimer Marceau, nous nous permettrons deux observations. La première est fort encourageante pour les âmes qui veulent être à Dieu sans partage : c'est que, vu la faiblesse humaine, la sainteté en quelque sorte consiste moins dans

l'absence des défauts que dans la qualité des vertus. « Il y a des saints, dit un grand serviteur de « Dieu, un auteur fort éclairé dans les voies spi« rituelles (M. Boudon), il y a des saints qui ne « laissent pas de commettre beaucoup de fautes, « et quelquefois même davantage que d'autres « personnes qui n'ont qu'une vertu fort médio« cre; mais cependant il y a une très-grande dif« férence entre ces âmes; car les unes, quoi« qu'elles aient plusieurs défauts, n'en ont aucun « volontaire, et elles aimeraient mieux mourir « que de commettre la moindre imperfection « avec une entière advertance; elles sont dans « un dessein véritable, comme dit saint Augustin, « de faire toutes choses pour arriver à une haute « sainteté, et pratiquent des vertus héroïques et « admirables. Les autres, quoique plus exemptes « de fautes, sont bien éloignées de la vigueur de « l'amour de celles-ci. »

Nous ajouterons en second lieu que Marceau fit de tels efforts et remporta de si grandes victoires sur son caractère bilieux et plein d'impétuosité, qu'il en est qui l'ont, sur la fin de sa vie, cru plutôt lent que vif. Nous avons entendu un homme honorable qui ne l'avait connu qu'à son retour de l'Océanie, exprimer le plus profond étonnement, lorsque quelqu'un parla devant lui du naturel ardent de Marceau. On sait que la même observation a été faite au sujet d'un autre

soldat, devenu chef d'une des plus illustres milices de l'Église (1).

Un officier supérieur nous disait en 1840 : « Pendant les deux ou trois premières années « qui suivirent la conversion de Marceau, une « lutte incroyable se peignait sur tous ses traits. « Plus tard sa placidité et son calme si profond « m'étonnèrent tellement que si je n'avais pas en« tendu ses paroles toujours brûlantes, j'aurais « été tenté de croire qu'il n'était plus le même. »

La conformité de Marceau à la volonté de Dieu à bord de l'*Arche d'alliance* excitait l'admiration de ses compagnons de voyage. Quelque temps qu'il fît, et dans toutes les circonstances pénibles on le voyait toujours maître de lui-même et possédant son âme dans une égalité parfaite. « Dieu le veut; « pourquoi ne le voudrions-nous pas ainsi ? » C'était son unique maxime. « Il est bon, disait-il « encore, que cela soit ainsi, puisque Dieu le « veut. » Et d'autres fois : « Tout vient à point à « qui sait attendre. »

Sa sollicitude pour les intérêts spirituels de ses gens ne saurait être comparée qu'à celle d'une mère. Dans tous les ports de ces îles sauvages, dès qu'un navire a jeté l'ancre, il se voit aussitôt entouré d'une foule de naturels qui viennent ou faire des échanges, ou simplement satis-

(1) Saint Ignace.

faire leur curiosité. Marceau souffrait qu'ils montassent quelques instants sur le pont ; il leur témoignait même de l'affection ; mais il veillait avec grand soin à ce qu'aucune femme ne se permît la même liberté. Un jour que ses occupations avaient attiré son attention ailleurs, il en parut tout à coup une sur les haubans. Le Commandant l'aperçoit ; il lui fait signe aussitôt de descendre. La malheureuse, loin de lui obéir, se met à courir sur le gaillard d'avant ; (c'est la demeure des matelots). Marceau soupçonne ses intentions. Il se précipite sur elle, un bâton à la main. Force fut, devant ces menaces, de rétrograder. Nous avons su que, même dans les îles converties, telles que Wallis, il souffrait *horriblement*, lorsqu'il voyait venir à son bord quelque femme chrétienne, et qu'il ne pouvait convenablement l'éloigner. Les officiers de marine comprendront facilement les motifs d'une pareille sévérité. On ne s'étonnera pas après cela de la protection que l'Immaculée Vierge a accordée à un navire dont le chef était si zélé pour l'honneur de Dieu, si vigilant pour empêcher que le Seigneur ne fût offensé à son bord.

Il est sans doute bien inutile, après tout ce que nous avons dit dans cette histoire, de parler de la mortification de Marceau à bord de *l'Arche d'alliance*... « Elle était constante, » disent les missionnaires. A table, il ne voulait jamais se

servir que le dernier. Il arrivait quelquefois que par l'inattention des convives, le plat était vide lorsqu'il lui revenait. Marceau se gardait bien alors de rien demander pour lui-même; c'était un gain pour sa mortification. Quelques-uns de ses familiers l'ont cru couvert d'un cilice. L'eau était sa boisson unique. « Marceau m'a dit, nous rap-« portait M. le commandant Le Bobinnec, son « ami intime, que sa décision de ne boire que « de l'eau était le fait d'une simple prudence, « parce que dans sa vie mondaine il s'était trouvé « quelquefois échauffé en sortant de certains « repas. Mais sa charité était si douce, que lorsque « quelque ami l'invitait et se mettait en frais en « son honneur, il goûtait ou faisait semblant de « boire, pour ne pas affliger son hôte, les vins « fins qu'on lui servait. »

L'esprit chrétien de Marceau, en retranchant de sa conduite tous les défauts de tempérament, tous les mouvements désordonnés des passions, laissait paraître dans leur éclat le plus pur, dans un éclat sans mélange, les brillantes qualités de l'officier de marine. Ce mâle caractère que la foi avait assoupli, le devoir de son noble métier fournissait au Commandant maintes occasions d'en déployer toute l'énergie. Un moment difficile survenait-il? Marceau apparaissait, écartait l'officier de service et prenait le commandement. Tout à coup, au lieu d'une voix frêle et molle, une voix

ferme, sonore et fortement accentuée, dominant le bruit des flots et le sifflement des vents, venait électriser les hommes de l'*Arche d'alliance.* A l'instant tout l'équipage semblait renaître, les matelots harassés retrouvaient la confiance et leurs bras ; ils s'élançaient aux mâts, aux cordages, sur les vergues. Le navire soudain avait pris une âme. Plus que tout autre, Marceau était pourvu de ces dons naturels qui font qu'au regard, au geste, à l'organe, on reconnaît l'homme destiné à être à la tête de ses semblables. Dès qu'il commandait, les formules les plus communes semblaient, en sortant de sa bouche, des ordres intimés et qu'on entendait pour la première fois. S'identifiant avec les matelots, il suivait, réglait, modérait, excitait leurs efforts. «Bien ! — Très-bien ! — Cou« rage ! — Allons ! — Hardiment ! — Arrache ! — « Casse ! » Et rien ne leur paraissait impossible, en entendant ces mots usuels si simples qui, sur les lèvres du Commandant devenaient des mots magiques. Marceau en même temps avait l'œil à tout, pensait à tout. Son sang-froid était imperturbable. Jamais de défaillance ni de précipitation dans la voix. Cette tranquillité rassurait les timides, exaltait les forts. Elle n'excluait pas la rapidité, quand il le fallait. Un jour le trois-mâts était engagé au milieu des récifs et le timonier distrait donna un faux coup de barre; prompt comme l'éclair, Marceau fond sur l'imprudent, l'envoie rouler sur

le pont, remet le cap en route et continue à gouverner et à commander en même temps. L'instant était décisif.

Aussi bon et généreux qu'habile, s'il pensait que dans l'esprit de l'officier de quart, il y avait une responsabilité à encourir, il se tenait sur le pont afin de le couvrir par sa présence.

Le docteur de l'*Arche*, dont nous venons de transcrire le témoignage, ne pouvant plus, à ces souvenirs, contenir son admiration, nous disait : « Ah !
« qu'il était beau notre ami, commandant au mi-
« lieu d'une tempête ! Eh ! bien, continuait-il,
« sa piété à bord revêtait aussi ce caractère fort,
« noble, énergique ; et sous l'agneau je sentais
« toujours le lion. D'autres ont trop vu l'agneau. »

Nous croyons, pour nous, et que ceux-là et que celui-ci ont raison. Marceau converti fut l'un et l'autre.

Les expressions du docteur (et nous les avons affaiblies en les citant) sont elles-mêmes une nouvelle preuve de l'espèce de fascination dont il nous parle, et que Marceau, placé à la tête d'un navire, exerçait sur son entourage.

Il ajoutait, vingt ans après la mort du Commandant : « L'œil de Marceau, l'étude de son
« regard révélait encore plus que sa voix toutes
« les mauvaises pentes de sa nature et toutes les
« vertus de son cœur. »

C'est qu'en effet l'ardeur de Saul persécuteur

se retrouvera toujours sous le zèle de Paul apôtre, et l'aimante et tendre Thérèse dans la séraphique épouse du Christ. Grandes passions transformées, puissant élément pour le bien !

Arrivée a Taïti. — La république française du 24 février 1848.— Après avoir quitté Annatom, Marceau se rendit à Tanna où il espérait faire des vivres. Les sauvages essayèrent de tendre des embûches à l'*Arche d'alliance;* mais les leçons précédemment reçues avaient donné l'éveil au Commandant.

Ce fut durant cette traversée que, touchés des vertus et des exemples de leur chef, les gens de l'équipage vinrent le prier, le 3 juillet 1848, de vouloir bien les admettre tous les soirs avec lui à la récitation du chapelet. Il paraît que dans l'exécution il devait y avoir quelque inconvénient, peut-être quelque chose de contraire aux usages et à la discipline du bord; car Marceau hésita quelque temps, examina la chose devant le Seigneur, et consulta ceux qui l'entouraient. Enfin il prit le parti pour lequel son zèle le faisait pencher : il alla lui-même chercher à l'avant les matelots, les conduisit à l'arrière de l'*Arche* et leur annonça que, suivant leurs désirs, on se réunirait tous les soirs. Dès lors le saint homme, donnant l'essor à sa charité, adressait régulièrement, après le chapelet, à son équipage, quelques

conseils paternels propres à porter à Dieu. Ces petites exhortations que l'aumônier du bord, son directeur, l'encourageait à faire, furent une véritable mission pour l'*Arche d'alliance* et produisirent de merveilleux fruits de salut. Les communions se multiplièrent.

La traversée fut heureuse et assez courte. Le 22 juillet 1848, on arrivait à l'île de Taïti, En abordant Marceau, le pilote qui venait pour introduire l'*Arche d'alliance* dans le port, le salua par ces mots : « Liberté, Égalité, Fraternité. » — « Entrez dans mon navire, » lui dit simplement Marceau qui était occupé, et qui ne prit pas garde à cette singulière salutation. Puis il ouvrit un billet de M. Touchard, agent de la Société de l'Océanie, qui commençait ainsi : « Nous sommes en pleine république. » Marceau pensait que par ces mots il voulait dire peut-être qu'on ne s'entendait pas à Taïti. Mais en poursuivant il apprit, à sa grande stupéfaction, que Louis-Philippe avait été renversé de son trône, chassé de la France, qu'un gouvernement provisoire était établi; que décidément la France était en république. On comprend tout ce qui dut se passer dans son âme à cette nouvelle... Quels terribles enseignements Dieu donne aux princes et aux nations! La voilà donc éclatant par une effroyable catastrophe, cette œuvre de décomposition sociale que des hommes pervers poursuivaient avec tant

d'acharnement !... Tous les jours la parole, dans les assemblées publiques, et la presse par ses feuilles et ses brochures versaient la calomnie, la luxure et l'impiété dans toutes les veines de la société : voilà les fruits amers de cette guerre audacieuse et persévérante déclarée à Jésus-Christ... On a semé du vent, on recueille des tempêtes !... On a déchaîné les passions, on est emporté par elles !... Mais que va devenir la société ?... Que va devenir l'Église ?... Que sortira-t-il de ce gouffre où a disparu la royauté ?... Reverrons-nous l'irréligion triomphante persécuter la foi chrétienne comme sous la première république ? Tout ce que les âmes chrétiennes de France s'étaient dit pendant quelques jours, Marceau dut se le dire à lui-même. Il dut se demander en particulier quel allait être l'avenir de la Société de l'Océanie. Bientôt il sut qu'à Taïti. comme en France, tous les esprits étaient agités, et qu'on y vociférait, comme dans la Métropole, les chants de la Grande Révolution. Alors il réunit son équipage, et après lui avoir annoncé que la république était proclamée dans la mère-patrie, il ajouta : « Il ne s'agit pas maintenant *d'aller hurler la* « *Marseillaise* en l'honneur du nouveau gouver- « nement. Ce n'est pas, mes enfants, ce qui fera « le bonheur de la France. Mais nous prierons « pour la prospérité de la patrie, afin que Dieu la « préserve de tout malheur. J'ajouterai à cette in-

« tention le *Sub tuum* à la prière. » Et ainsi il fut fait. Pendant que tout était en ébullition autour du navire à Tahiti, l'*Arche d'alliance*, fidèle à son nom, resta calme et édifiante, et fut toujours un asile de paix. Dociles à la voix de leur père, les matelots continuèrent à être ce qu'ils avaient été jusque-là. Un seul d'entre eux, qui un jour avait bu quelques verres de trop, chanta la Marseillaise, à l'heure où l'on récitait le rosaire; Marceau ne lui dit pas un seul mot; mais le lendemain ce pauvre homme confus et peiné écrivit une lettre d'excuse à son commandant. Le poëte a dit :

> « Regis ad exemplar totus componitur orbis. »
> Aux exemples du roi tout l'univers se plie.

Retour dans les iles. — Un agent de la Société de l'Océanie se révoltant. — Conduite de Marceau envers M. Pritchard, consul anglais. — La prudence ne permettait pas à Marceau de revenir en France avant d'avoir su des nouvelles. Il résolut de retourner au milieu des îles qu'il avait déjà visitées. Pour confier à la sainte Vierge les intérêts matériels dont il était chargé, il plaça, avant de partir, des médailles de l'Immaculée Conception à toutes les portes du magasin de l'agence. Les révolutions et les pillages, on le sait trop, se suivent souvent de près.

Le 15 septembre 1848, l'*Arche* mouillait dans la rade d'une île où se trouvait un comptoir.

A cette époque plusieurs tribus étaient en guerre. Quelqu'un craignant que le comptoir ne fût envahi par les naturels, voulait faire charger les armes. « Restez en paix, » dit simplement Marceau. Il cloua ensuite lui-même, dans un élan de sa grande foi, des médailles de la sainte Vierge aux portes de l'établissement, ainsi qu'il avait fait à Taïti

Il eût voulu ensuite s'éloigner au plus tôt et poursuivre sa course : mais certaines circonstances le forcèrent à prolonger son séjour.

On sait que la Société de l'Océanie avait pour but la propagation de la foi par l'industrie et le commerce mis au service de la religion. Le point important dans une œuvre pareille était de trouver des hommes dévoués, courageux et intelligents pour les placer à la tête des comptoirs qui devaient être formés sur diverses îles. Marceau avait fondé plusieurs établissements sous la direction d'administrateurs pleins de mérite. Malheureusement, l'un d'eux qui semblait, dans les commencements offrir des garanties de loyauté, d'habileté et d'énergie, s'oublia au point de disposer des bénéfices en dehors des ordres reçus, gaspilla les fonds de la Société de l'Océanie, et finit par s'abandonner à ses plus mauvais instincts.

Les choses étaient en cet état lorsque Marceau,

qu'on pouvait croire parti pour la France, reparut. Dès que l'*Arche* eut mouillé l'agent dont nous parlons se hâta de venir à bord, quoiqu'il fût ford tard. Son air embarrassé n'échappa pas à Marceau.

Quand ensuite le Commandant descendit à terre, il trouva le magasin dans une déplorable situation. L'agent raconta alors ses désastres, les difficultés qu'il avait eues à vaincre. Marceau l'écoutait avec l'indulgente bienveillance d'un père qui craint d'être obligé de sévir. Mais lorsqu'il se vanta de s'être affublé du titre de consul, d'avoir débarqué le second d'un navire baleinier, de retenir encore des matelots français et anglais aux fers, de s'être fait saluer de sept coups de canon par une corvette anglaise, alors le Commandant de l'*Arche d'alliance* dut donner un libre cours à sa juste indignation. « *Le coupable avait été* « *proposé par lui et avait reçu ses instructions. Il* « *saurait, sans tarder, dégager sa responsabilité de* « *tous ces scandales. L'agent n'était plus pour lui* « *qu'un imposteur dont il allait dévoiler les men-* « *songes.* » Fasciné par le regard de Marceau, le faux consul subit tout d'abord l'ascendant qu'exerce l'homme supérieur sur ses subordonnés. Puis le Commandant lui donna l'ordre de rendre ses comptes et demanda la communication des livres de commerce.

Lorsqu'une bête féroce a fui devant le chasseur

et qu'elle se voit cernée ou acculée, elle se retourne avec désespoir, et les yeux rouges de rage, elle s'élance en rugissant pour donner ou recevoir la mort.

L'agent s'emporte, vomit mille injures contre le Commandant, et dans l'accès de sa fureur lui donne un soufflet. L'ancien Marceau devait bouillir de colère, le chrétien resta calme. Cette modération enflammant la passion de l'interlocuteur, ou excitant de plus en plus son audace, il saute sur une paire de pistolets chargés, les arme et applique les canons sur la poitrine du commandant. Il allait peut-être lâcher la détente, et il pouvait consommer ce crime impunément, vu le lieu où se passait cette scène sauvage et sublime. Mais Marceau sans s'émouvoir se contente de lui dire : « Vous me faites compassion. » Le brutal, à ces mots, s'arrête stupéfait et, subjugué par tant de calme, il abaisse son arme. Marceau sort tranquillement, et va rejoindre son embarcation au rivage ; personne ne vit sur sa figure la plus légère émotion. Noble victoire, et difficile entre toutes, qui consiste à tourner contre soi les forces de son âme et à se vaincre soi-même! « Le patient vaut « mieux que le fort, dit l'Écriture, et celui qui « dompte son cœur plus que celui qui gagne des « batailles. »

Marceau poussa la condescendance et la bonté jusqu'à attendre plusieurs jours que le coupable

revînt à résipiscence et lui rendît ses comptes. Mais le malheureux devait combler la mesure, et, après avoir fourni à Marceau l'occasion de pratiquer la douceur d'une manière héroïque, il allait l'obliger à montrer sa force. Comprenant qu'il ne pouvait plus demeurer dans le pays, qu'il ne pouvait plus paraître à bord de l'*Arche d'alliance*, en un mot que sous tous les rapports il s'était rendu impossible, l'agent résolut de partir, en enlevant une goëlette qui appartenait à la Société commerciale de l'Océanie. L'équipage était composé de matelots déserteurs, de véritables bandits. Il s'empressa de remplacer le capitaine français de la goëlette par un capitaine anglais qui lui convenait mieux. Son influence sur les hommes qui l'entouraient était telle que ce Français accepta avec naïveté ce changement et vint l'annoncer à Marceau. L'agent fit plus encore; il eut l'impudence d'envoyer prévenir le Commandant de son départ pour Sydncy et lui fit demander ses commissions. Tout en prenant cette nouvelle insolence pour une fanfaronnade, Marceau observa la goëlette. Bientôt les dispositions de celle-ci ne lui permirent plus de douter qu'elle ne fût en appareillage. Après s'être recueilli profondément devant Dieu pour n'agir que dans son esprit (car toujours il voyait tout en Dieu et Dieu en tout), après avoir donné un temps considérable à la prière, il réunit ses officiers et ses hommes :

« Vous savez, leur dit-il, ce qui se passe. Je ne « puis en justice laisser enlever la goëlette. Je « m'en emparerai par la force. Quels sont les « hommes de bonne volonté qui veulent me sui- « vre ? » Tous s'écrient : « Moi, moi. » « Mais, mes « enfants, dit Marceau aux matelots, vous savez « que le malheureux est toujours armé. — Com- « mandant, il ne nous frappera pas : nous saurons « bien l'empêcher. » Alors Marceau choisit quelques jeunes gens ; il était tellement convaincu que les bandits de la goëlette emploieraient les armes pour le repousser qu'il força les marins pères de famille à rester à bord.

Sur-le-champ le grand canot est amené, et l'on se dirige vers la goëlette. Marceau l'aborde : en deux bonds ses hommes armés jusqu'aux dents se précipitent sur le pont, puis sur les matelots. Ceux-ci, saisis d'effroi, n'opposent aucune résistance : la goëlette est prise. Le faux consul qui avait été retenu à terre par ses derniers préparatifs, arrivait à toutes rames, ayant heureusement, dans sa précipitation, oublié ses armes, ce qui peut-être sauva la vie du Commandant de l'*Arche d'alliance*, car ce furieux était capable de tout. Poussant la générosité jusqu'à ne pas vouloir s'emparer de sa personne, par trois fois Marceau lui enjoint de ne pas monter à bord. L'agent, fou de fureur, n'entend rien, ne voit rien et saute sur le pont. Alors le Commandant fait un signe. A

l'instant le coupable est saisi et garrotté. Il veut pousser des cris. « Monsieur, lui dit Marceau, le « temps de la patience est passé : votre rôle est « fini, ne criez pas, vous ne gagneriez rien à « faire du scandale. » Il fut mis dans le canot, pieds et mains liés, et conduit prisonnier à l'*Arche d'alliance*. Comme il n'y avait pas de barre de justice à bord du trois-mâts, M. Vaultier, second de l'*Arche*, prit à terre celle que le prisonnier s'était procurée, et le faux consul fut gardé aux fers qu'il avait forgés lui-même.

A cette occasion le Commandant réunit les grands et le peuple et déclara que le chef du comptoir avait abusé de sa confiance et qu'il serait puni pour les méfaits dont ils avaient à se plaindre.

Cet événement fit grande sensation dans les îles, et le souvenir de Marceau et de l'*Arche d'alliance* ne s'effacera pas de la mémoire des naturels. Ils se réjouissaient : « Au moins, disaient-« ils, les Français savent punir ceux qui ne sont « pas bons : si les Anglais pouvaient faire de « même ! »

Le coupable, ramené à Taïti. fut mis en jugement et condamné à six mois de prison pour avoir usurpé le titre de consul.

Le Commandant alla, dans l'intérêt des missions, faire visite à M. Pritchard, agent de l'Angleterre et du protestantisme aux Navigateurs.

« J'ai appris, lui dit-il, qu'un des chefs de nos « comptoirs a tenu des propos offensants à votre « égard, et quoique je ne sois pas responsable de « sa conduite personnelle, comme il était le repré- « sentant commercial d'une société au nom de « laquelle je parais dans les îles, je viens vous « faire mes excuses. » M. Pritchard parut très-flatté. « Ce négociant, continua Marceau, a eu « tort; mais je l'excuse un peu; c'est un ancien « militaire, et vous me permettrez, M. Pritchard, « de vous faire observer qu'on l'a exaspéré par « les injures qu'on a débitées contre la France et « contre les Français. — Mais, dit M. Pritchard « d'un air étonné, M. le Commandant, je vous « assure que pour mon compte... — Oui, M. Prit- « chard, c'est vous-même. D'abord, pourquoi « confondre obstinément les mots de catholiques « et de Français? Vous savez bien que ce n'est « pas une même chose. Moi, par exemple, qui « suis ici, je n'y suis venu nullement comme « français; je n'y parais que comme catholique. « — Mais je vous assure, Monsieur, qu'on vous « a induit en erreur. — Monsieur Pritchard, on « ne peut pas même lever les yeux dans vos ap- « partements, sans voir la calomnie. Elle est « écrite en caractères intelligibles à tous, et les « idiots eux-mêmes peuvent la lire. — Comment, « M. le Commandant? — Oui, M. Pritchard; que « signifient ces deux tableaux que je vois là, au

« bas desquels on lit : *Les chrétiens persécutés à* « *Taïti*, et qui représentent la prise de Taïti, par « les Français? Comme si là il s'agissait de religion ! « Comme s'il en avait été dit un seul mot! Les « beaux chrétiens que vos Taïtiens !.. » Puis, Marceau lui développa, toujours avec politesse, mais avec force, ce que ces mensonges en gravure renferment d'odieux. M. Pritchard s'excusa, disant que c'étaient des cadeaux qu'on lui avait faits. « Monsieur, repartit Marceau, de pareils « cadeaux sont de mauvais compliments, et on « les cache. — M. le Commandant, je vous assure « que quand les naturels voient ces tableaux, je « leur explique les faits tels qu'ils se sont passés; « j'aurais garde de confondre, en ces circons-« tances, Français et catholiques. — M. Prit-« chard, m'écrirez-vous ce que vous venez de me « dire? — Très-volontiers. — Eh bien! je retourne « à mon bord, et de là j'aurai l'honneur de vous « adresser une lettre. » Il le fit, la réponse de M. Pritchard était insignifiante. Alors le Commandant lui écrivit une seconde fois, il répétait toutes les paroles du consul et le priait de les lui redire par écrit. M. Pritchard accusa réception de cette lettre, dit qu'il ne désavouait rien de ce qu'elle contenait, mais sans répéter aucun de ses aveux. Cela suffisait à Marceau qui avait gardé le double de la correspondance. Avant de partir, il alla encore voir le missionnaire-consul (M. Prit-

chard), et lui dit : « Je tiens à mettre dans les « rapports que j'ai l'honneur d'avoir avec vous « toute la franchise possible. Je dois donc vous « avertir que plusieurs naturels étant venus se « plaindre à moi des calomnies qu'on débite, « je leur ai répondu : « Toutes les fois qu'on « vous dira des choses de ce genre, priez ceux « qui vous les disent de les écrire. S'ils refusent, « c'est une preuve que ce sont des mensonges; « car tout homme qui n'ose pas écrire ce qu'il « avance est par là même convaincu d'impos- « ture. » — C'est juste, reprit M. Pritchard, « très-juste; vous avez parfaitement raison. » « Depuis cette époque jusqu'à mon départ, di- « sait Marceau, M. Pritchard a eu de bons pro- « cédés; et j'espère que mes rapports avec lui au- « ront servi au bien de la religion, ainsi que je le « désirais vivement, et même je l'espère encore, « au bien et au salut de M. Pritchard. »

Les bienveillantes dispositions du consul-missionnaire se sont maintenues. Déjà, en 1864, s'il faut en croire les journaux, la foi avait fait de précieuses conquêtes dans cette famille. Qui sait si les exemples de Marceau n'ont pas été le premier germe de cette grâce? *Partout où passe un saint, la trace reste.*

RETOUR A TAÏTI. — CONDUITE DES OFFICIERS DE L'ARCHE D'ALLIANCE. — BONTÉ DU COMMANDANT. —

Départ de Taïti. — Après avoir fait une excursion à l'île de Quiros, habitée seulement depuis le mois de mars 1848, et à Savaï, l'*Arche d'alliance* revint à Upolu et mit à la voile pour Taïti, le 27 octobre 1848. Avant de partir, le digne Commandant et ses officiers laissèrent une partie de leurs chaussures aux missionnaires qui n'en avaient plus. Le voyage fut long et pénible ; pour aller de Taïti aux Navigateurs, le bâtiment n'avait mis que dix jours ; pour en revenir, il lui en fallut quarante-deux. On fut obligé d'aller chercher, jusqu'au 40° latitude sud, les vents variables. « Impossible, dit un passager, d'avoir une plus « défavorable navigation ; mais nous n'avons pas « pu saisir dans la bouche de notre Commandant « le plus petit mot d'impatience et sur son visage « le plus léger signe de mécontentement. « Que la « volonté de Dieu soit faite ! » il ne sait que ré- « péter cela. » L'équipage souffrait ; on n'avait plus que du très-mauvais biscuit. Le vin et l'eau-de-vie, qui sont si nécessaires aux matelots, manquèrent. Il ne restait plus que soixante litres de vin dont on avait fait cadeau au Commandant. Mais il ne voulut point en boire, et il fit consentir tous les officiers du bord à s'en priver, excepté dans les circonstances difficiles ; « mais alors, dit-il, « nous partagerons avec nos marins. » Cette générosité donna du courage aux matelots : « De « quoi pourrions-nous nous plaindre, disaient-

« ils; nous sommes mieux que notre comman- « dant. » Enfin le 6 décembre, à 8 heures du soir, l'*Arche d'alliance* entrait dans le port de Tahiti.

Ce fut là que Marceau reçut une lettre qui lui fit beaucoup de peine. Car aux yeux de cet homme de foi toute circonstance relative au salut des âmes, prenait la proportion d'un événement. Dans une des premières excursions de l'*Arche d'alliance* aux Navigateurs, un matelot qui avait déserté et que le Commandant avait connu autrefois sur un bâtiment de l'État, était venu le prier d'avoir pitié de lui et de le recevoir dans son équipage. A Sydney, il avait déserté une seconde fois, et était allé s'embarquer sur un autre bâtiment; mais il n'avait pas tardé à s'en repentir. Durant le voyage, son nouveau capitaine étant ivre l'abandonna sur une île, après l'avoir roué de coups. Plus tard, Marceau passant dans cette île, le matelot était revenu vers lui les yeux baissés. « Commandant, je « n'ose plus vous prier de me recevoir une se- « conde fois. — Allons, va, je te reçois encore. « Conduis-toi bien. » Pendant la traversée, on fut content de lui; il pratiquait ses devoirs religieux et ses devoirs d'état consciencieusement. Mais malheureusement cet homme était mou. « Quand « il fut à Taïti, dit Marceau, Taïti le perdit « comme les autres. » Il s'embarqua sur un navire pour rentrer en France, et il écrivit au Com-

mandant une lettre dans laquelle il lui disait : « Je « n'ose plus rester à votre bord ; je ne profite pas « de vos bontés, je le reconnais ; j'en ai honte. « Mais je n'ai pas le courage de pratiquer la mo- « rale évangélique. » « Hélas ! que deviendra-t-il, « ce pauvre enfant? disait Marceau avec atten- « drissement ; il n'a pas d'énergie !... » C'est ainsi que notre saint faisait ses efforts pour rapprocher du ciel tous ceux qui avaient quelques rapports avec lui, ramenant avec charité sur ses épaules au bercail la brebis égarée, pleurant sa perte quand elle ne voulait pas le suivre.

Le capitaine d'un navire marchand étant venu annoncer avec empressement à Marceau sa nomination au grade de capitaine de frégate et lui offrir ses félicitations, il ne changea pas de visage. « Si on l'a fait, c'est bien, répondit-il tran- « quillement ; j'espère néanmoins (montrant « l'*Arche d'alliance*) ne jamais commander d'autre « frégate que celle-ci. »

Pendant qu'on était à Taïti, une jeune néophyte indigène, âgée de quinze ans, mourut chez les religieuses de Saint-Joseph de Cluny, dans l'établissement desquelles elle était pensionnaire. Sa mort fut très-édifiante. Marceau crut de son devoir d'assister à l'enterrement de cette enfant, pour le bon exemple et l'édification de la colonie et surtout des naturels, et afin de prouver à tout le monde que le baptême catholique nous rend

tous égaux devant Dieu. Il trouvait ainsi partout quelque moyen nouveau d'instruire et d'exhorter, même sans rien dire.

C'est encore Marceau qui, par ses instances respectueuses et réitérées, décida M^gr^ de Basilite, de la congrégation des Saints-Cœurs de Jésus et de Marie, à revenir en Europe avec lui, pour aller rendre compte au Saint-Père de la mission de Tahiti. Nous avons appris ce détail de la bouche même du prélat.

Le Commandant de l'*Arche d'alliance* devait aller chercher un fret à Lima, en passant par les îles Gambier. Mais le 25 décembre arrivent la *Sirène* et la *Loire* apportant l'ordre au gouverneur de la colonie d'envoyer en France 500 hommes. L'*Arche d'alliance* est frétée pour en conduire 130, et on lui confie de plus la machine du *Phaéton*, moyennant quarante mille francs. Marceau bénit la Providence de cette heureuse rencontre qui lui permettait de se rendre directement dans la mère-patrie ; car son équipage commençait à être fatigué d'une campagne si longue, si laborieuse.

Avant de quitter l'Océanie, Marceau vendit la goëlette de l'évêque de Wallis. « Je l'ai débar-
« rassé ainsi, disait-il, de mille difficultés. Moi,
« qui suis un officier de la marine militaire,
« moi qui ai 22 ans de service et qui commande
« depuis 13 ans, j'ai des misères avec mon équi-

« page. Jugez de celles que devait avoir un prêtre, « un évêque! »

Enfin le 28 janvier 1849, la compagnie d'infanterie s'étant embarquée, au son de toute la musique de Taïti, Mgr l'évêque de Basilite, un Père Mariste et deux religieuses de saint Joseph de Cluny étant montés à bord, on lève l'ancre et on s'éloigne du rivage, au grand contentement des matelots...... et cette fois, pour rentrer définitivement en France !!!

*La mission du saint Commandant était accomplie !!!*

## CHAPITRE II.

### RETOUR EN FRANCE.

(Janvier 1849..... juillet 1849.)

Conduite de Marceau envers les soldats. — Les cent trente soldats qu'on avait confiés au commandant de l'*Arche d'alliance*, chantèrent un jour à pleine voix : *La république nous appelle;* celui-ci les laissa faire tout à leur aise; mais le lendemain, il leur dit : « Mes enfants, je « ne veux pas vous empêcher de chanter à mon « bord; je veux seulement vous faire remarquer « *quelques bêtises* qu'on vous fait dire dans la « chanson d'hier, et auxquelles vous n'avez pas « pris garde. Dans un des couplets, vous disiez : « *Les républicains seuls sont des hommes.* Mes « amis, je pense bien qu'il n'en est pas un seul « parmi vous qui soit *assez bête* pour croire que « le premier régiment d'infanterie de marine, « parce qu'il est républicain, est plus brave et « vaut mieux que la garde impériale qui a fait « avec l'Empereur le tour de l'Europe en victo- « rieuse. » Ce fut fini; les chants cessèrent, et avec eux cette agitation fébrile qu'ils communiquent aux esprits, et qui n'est pas favorable à

l'ordre. Marceau avait obtenu son but sans les froisser, et sans faire usage de son autorité. Pendant les trois premiers mois, aucun de ces soldats ne vint à la prière du matin et du soir que continua à faire le zélé Commandant. Mais bientôt la grâce de Dieu et l'effet de ses admirable exemples se firent sentir et affaiblirent l'empire du respect humain ou de l'indifférence. Peu à peu quelques-uns se détachèrent, et leur nombre grossissant insensiblement, on en vit bientôt quarante environ s'approcher des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Enfin, il y eut, nous disait Monseigneur de Basilite, de Taïti à Brest, 730 communions à bord de l'*Arche d'alliance*.

Parmi ces militaires, il s'en trouvait un qui, trois fois sergent, trois fois cassé, était condamné à cinq ans de fers. Longtemps il se moqua ouvertement de toutes les pratiques religieuses et, quand vint le carême, il tournait en ridicule le prêtre qui faisait à bord les instructions en usage à cette époque. Mais durant le mois de Marie que prêcha Mgr de Basilite, il se convertit enfin, et, au rapport de Marceau, il devint un modèle. Son début annonça la sincérité de sa démarche. Huit de ses camarades attendaient pour se confesser au prélat. « Passez les premiers, leur dit-« il, passez ; je prendrai bien patience. Pour moi, « j'en ai trop long à dire. » Durant la traversée, on l'entendait exhaler sa reconnaissance envers

Dieu. « Ah ! que je suis heureux d'avoir été con-« damné ! sans cela je n'aurais jamais été sur « l'*Arche d'alliance*. Je ne donnerais pas ma con-« damnation pour un royaume. » Ses dispositions devinrent telles, que pour seconder sa ferveur, son confesseur le faisait communier tous les jours. Plus tard, notre Commandant dont la vertu, les paroles et l'amitié n'avaient pas peu contribué à cette conquête, alla voir le nouveau converti à Brest, en compagnie de M^gr de Basilite. Ferme dans sa foi au milieu des plus rudes épreuves, il répétait toujours : « Ah ! quel bonheur d'avoir été « mis aux fers, d'avoir connu l'*Arche d'alliance !*.... « sans cela, je n'aurais jamais connu Dieu, ni les « douceurs de son amour. »

L'*Arche d'alliance* était partout comme le véhicule de la miséricorde divine.

*Le journal du condamné militaire.* — On lira, croyons-nous, avec quelque intérêt un extrait presque textuel du journal de ce soldat :

« J'ai eu le bonheur d'être cinq mois vingt jours « sur le bâtiment du Commandant Marceau. Dé-« gradé de mon titre de sergent et de soldat de la « marine, condamné à cinq ans de fers pour in-« sultes envers mes chefs, je fus conduit à bord « de l'*Arche d'alliance*, au mois de janvier 1849, « par la gendarmerie avec cinq autres militaires « condamnés comme moi. A notre arrivée, nous « fûmes attachés, moi et mes cinq compagnons

« d'infortune, à la barre de justice par l'ordre « de l'officier, capitaine de la compagnie d'infan« terie qui se rendait en France, et là nous fûmes « des objets de curiosité pour les soldats libres. « La rougeur nous montait au front. Je dis à mes « compagnons : « Nous sommes sous la respon« sabilité du commandant du navire; écrivons« lui. — Approuvé ! — » J'écris; je le prie de « nous délivrer des fers, et je lui promets que « pendant la traversée nous nous conduirons « bien. Dix minutes après, le brave Commandant « était auprès de nous. Il tenait à sa main ma « lettre tout ouverte. « Mes amis, quel est celui « d'entre vous qui m'a écrit? — C'est moi, Com« mandant. — Bien, mon enfant; vous serez li« bres à mon bord; tenez à vos promesses. « J'aurai un soin tout particulier de vous. — Mais, « Commandant, nous sommes condamnés. — « Raison de plus, mon ami, pour que j'aie soin « de vous. Conduisez-vous bien. » Et il partit. « Immédiatement on vint ouvrir le cadenas, et « chacun de nous tira avec joie sa jambe de ces « horribles fers. Le lendemain l'*Arche d'alliance* « appareillait et filait à pleines voiles... Mais une « chose m'avait bien surpris : c'est qu'on avait « dit la messe dans une vaste chambre de l'arrière, « et je me raillai de ceux qui y avaient assisté. « Ma surprise fut bien plus grande les jours sui« vants. Soir et matin on sonnait la cloche du

« bord pour annoncer la prière en commun, qui
« était faite par le brave Commandant. Y allait
« qui voulait. Je voulus donc, moi aussi, voir ce
« coup de temps, et examiner un peu quels
« étaient ceux qui s'y rendaient, et quelle tour-
« nure ils avaient dans cette chambre. Je fis pen-
« dant plusieurs semaines bien des remarques.
« Je vis un grand nombre de chrétiens qui ne
« craignaient pas de pratiquer leurs devoirs, M. le
« secrétaire du Commandant, M. le Docteur, M. le
« lieutenant, le sous-lieutenant du bord, plus le
« grand nombre des gens de l'équipage, et il s'y
« trouvait aussi un indigène, ce bon Salomoné de
« l'île Wallis. Je remarquai que M. Marceau l'ai-
« mait comme son fils; mais c'est qu'il était pieux,
« d'une innocence à envier. Je voulus converser
« avec ce bon Kanak, je le trouvai si bon, si
« pur, que je me mis peu à peu à désirer de de-
« venir un jour comme lui. Toutefois j'étais loin
« de penser que la grâce de Dieu me serait ac-
« cordée sitôt. Un beau jour le Commandant me
« fit appeler pour le raser. Prétexte que tout
« cela! le brave homme en voulait à mon âme.
« Lors donc que je tenais sa tête entre mes mains :
« Mon ami, me fit-il, vous êtes un vieux sergent,
« m'a-t-on dit, et vous êtes rétrogradé. Mais Dieu
« vous a conduit sur le navire de Marie pour
« bonnes raisons; sans doute vous êtes chrétien
« et catholique? — Oui, mon Commandant. Et

« là-dessus, il me fit un petit discours sur les de-
« voirs du chrétien et l'obligation où nous
« sommes de sauver nos âmes. — Oh! mon Com-
« mandant, repris-je, j'ai bien dit : chrétien et
« catholique ; mais dévot, non.... c'est bon pour
« les vieux et pour les femmes! En 1826 j'ai fait
« ma première Communion; puis tout a été dit,
« et je n'ai plus pensé à ces choses-là. Alors il
« me parla de l'attachement qu'il avait pour moi,
« de l'espoir qu'il avait de mon retour à la reli-
« gion, et il m'ajouta : » Pauvre condamné mi-
« litaire, je vous aime de préférence à tout autre!
« La Mère des miséricordes a des vues pleines
« de bonté sur vous. Je vous attends demain. Nous
« causerons ensemble. — Oui mon Commandant,
« merci mon Commandant. » Et je le quitte. Mais
« le lendemain, à 8 heures, je compris, à ce que
« j'éprouvais, quand il me parlait du salut et me
« prouvait notre religion, qu'il avait prié pour
« moi. Car, après avoir fait mille objections dé-
« placées, je commençai à rougir de moi-même
« et j'eus la ferme conviction que je n'étais qu'un
« sot chrétien. Dès lors j'allai aux instructions
« qui se faisaient à bord. Chaque matin j'admi-
« rais le saint homme Marceau dans ses dévo-
« tions; et ses exemples fortifiant en moi les pa-
« roles du prêtre, je sentais la foi s'infiltrer peu
« à peu dans mon âme. Déjà je prenais le parti
« de la vérité et je faisais opposition aux faiseurs

« d'esprit du navire. Enfin la grâce de Dieu vint « en moi d'une manière extraordinaire, soit par « les instructions sur la religion, soit par les prières « du saint Commandant et celles des âmes pieuses « qui étaient à bord. Le brave homme (c'est le « nom que les plus mondains lui donnaient les « premiers, ajoutant qu'il était un vrai chrétien, « pratiquant la religion en tout point, surtout la « sainte vertu de charité), le brave homme donc « me faisait appeler souvent dans sa cabine, et là « il me remontrait que Dieu est bien miséricor- « dieux, que je n'étais pas tout à fait endurci, « que la sainte Vierge est le refuge des pécheurs, « que je devais l'aimer, la prier, et servir son « divin Fils. Il m'engagea à laisser les romans « que j'avais toujours entre les mains. S'étant « aperçu que je blasphémais fort souvent, il « m'exhorta à m'unir à l'archiconfrérie du diocèse « de Langres établie pour la réparation des blas- « phèmes, m'enseigna les actes religieux qu'elle « prescrit, et me fit cadeau d'une médaille de la « confrérie, précieux souvenir que je garderai « toujours! Souvent il me donnait de bons livres. « lisez, mon ami, lisez. Vous en serez content. « Voici les gloires de Marie par saint Liguori. » « Une autre fois, c'était le voyage du P. de Gé- « ramb au mont Sinaï. « Il a été soldat aussi, le « Révérend Père de Géramb. Puissiez-vous « l'imiter, mon garçon ! » J'admirai de plus en

« plus l'homme de Dieu, je commençai alors à « faire ma confession générale,à envier les vertus « de ce grand serviteur du bon Dieu. Du reste, « il aurait fallu être comme un rocher pour ne « pas aimer le digne homme. Jamais soldat de « marine n'avait été si bien traité que nous à son « bord. Il était le père de tous, surtout des con- « damnés, nous fournissait du tabac et veillait à « ce qu'il ne nous manquât rien. Mais surtout il « avait toutes ses idées tournées du côté du bon « Dieu.. Un jour, en Patagonie, il me fit remar- « quer une grande croix en bois qu'il avait plantée « trois ans auparavant; il hissa au grand mât le « pavillon à croix rouge pour la saluer, et chaque « chrétien récita : *Adoramus te Christe, quia per « sanctam crucem tuam redemisti mundum.* Oh! « que j'étais heureux! mon pauvre cœur battait « de bonheur d'avoir à subir cette peine de jus- « tice militaire. Sans cela je n'aurais jamais eu le « bonheur de connaître ce navire de Jésus. Je « partageais la joie du brave Marceau, étant ré- « solu à ne plus rompre désormais avec le bon « Dieu. Le saint homme priait sans cesse pour la « conversion des pécheurs, principalement pour « ceux qui étaient sous ses ordres et sous la pro- « tection de l'Étoile de la mer. On aurait dit que « sa consigne était de gagner les âmes au Sei- « gneur. Il inventait toujours quelque chose de « nouveau à cette fin. Les soirs, pendant près de

« deux heures, il lisait à haute voix un livre in-
« téressant qui est d'un auteur espagnol et qui
« défend l'Église contre les calomniateurs (*peut-*
« *être le Triomphe de l'Évangile*, *un des ouvrages*
« *les plus forts qui aient été écrits en faveur de la*
« *religion et qui a converti*, *dit-on*, *autant de per-*
« *sonnes qu'il contient de lettres*) (1). On se presse
« dans la petite cabine du Commandant, autour
« de son bureau, et dans la grande salle du na-
« vire, et les curieux qui affluent remarquent le
« crucifix de bronze du brave homme au milieu
« de ses papiers. Par respect pour le bon Dieu,
« qui descendait tous les matins dans la grande
« salle, pendant le sacrifice offert au Père des
« miséricordes, le saint homme n'a pas voulu
« permettre que dans cette pièce il se fît aucun
« jeu, comme cela a lieu ordinairement, à bord
« des bâtiments de l'État. Mais Messieurs les of-
« ficiers de troupe peuvent se récréer et jouer
« dans leurs cabines ou sur la dunette. Pour lui
« il est infatigable, toujours levé le premier, tou-
« jours couché le dernier, et une grande partie
« du jour écrivant ou méditant. »

RENCONTRE DU *Cocyte* DANS LE DÉTROIT DE MAGELLAN. — ESPRIT DE PRIÈRE DE MARCEAU. — Le voyage

(1) Nous savons qu'il lut aussi un ouvrage de Balmès. Peut-être est-ce celui dont parle le condamné militaire.

de l'*Arche d'alliance* n'offre rien de particulier jusqu'au mois de mars. A cette époque le Commandant ne savait encore s'il passerait par le détroit de Magellan ou s'il doublerait le cap Horn. Mais après avoir prié et fait prier (car il procédait toujours de cette manière), il se décida pour le premier parti.

Pendant que l'*Arche d'alliance* était dans ce détroit, tout à coup on voit à l'horizon sortir des eaux le mât d'un navire; la fumée indique *un vapeur :* c'est le *Cocyte*. Il conduit en Océanie une légion de missionnaires, à la tête desquels se trouve Mgr Douarre, évêque d'Amata (1). Marceau se hâta de se rendre à bord. Il se prosterna aux pieds du jeune évêque son ami, avec le plus profond respect, pour recevoir sa bénédiction, ce dont les officiers du *Cocyte* ne furent pas peu étonnés; puis le tirant à part, il lui parla rapidement de son voyage. On a su que leur entretien roula en partie sur la force, la nécessité de la prière pour la conversion des peuples. Le jeune prélat, qui à une grande activité joignait un grand esprit de foi, était si persuadé de cette vérité dans les derniers temps de sa vie, que voyant sa mission sur le point de périr, il passait

(1) *Le premier vicaire apostolique de la Nouvelle-Calédonie, ou Vie de Mgr Douarre, évêque d'Amata,* par l'auteur de la Vie du commandant Marceau

des demi-journées devant le Très-Saint-Sacrement, et on ne pouvait l'arracher de l'autel. D'un autre côté l'amour de la prière, comme instrument de zèle, était un des sentiments dominants de l'apostolique officier : « C'est par la prière, « disait-il, qu'on convertira l'Océanie ». C'est dans ce sens, qu'à son retour en France, il disait confidemment à un de ses amis : « Un des « plus grands missionnaires de l'Océanie, à mon « avis, c'est, après le P. Chanel qui est au ciel, le « Père N...... Retiré dans sa case, à part les mo- « ments qu'exigent le ministère et l'évangélisa- « tion de son île, il se livre à l'étude et à la « prière, et il mène une vie de saint. On aurait « peut-être quelque sujet de s'étonner de sa mé- « thode d'apostolat; mais les effets sont là, et ce « Père attire tout à lui. Sa vue seule suffit pour « engager à pratiquer la vertu, à devenir un « saint. Aussi toutes les tribus voisines viennent « auprès de sa case pour contempler cette mer- « veille à travers les palissades de sa modeste ha- « bitation (1). » Non-seulement Marceau regardait la prière comme l'instrument du zèle, mais encore

(1) La prière seule fait le chartreux, sublime vocation, céleste paratonnerre de l'Église et du monde; l'étude seule fait le savant, grande puissance morale pour l'édification ou pour la ruine; l'action seule fait le manœuvre, machine intelligente qui donne et reçoit le mouvement; ce qui fait l'apôtre, ce sont *la prière, l'étude et l'action réunies.*

comme celui de la persévérance. Il dit un jour : « On est exposé en France à perdre l'esprit de « foi, parce qu'on vit dans une atmosphère d'in-« crédulité. Jugez à quels périls on est exposé, « en vivant au milieu du paganisme. Sans l'o-« raison et sans une occupation suivie, il est im-« possible de ne pas déchoir de sa ferveur et « même de l'esprit chrétien. »

Après avoir reçu la première édition de notre biographie, un respectable sulpicien, qui pendant plus de quarante ans a été directeur au grand séminaire de Lyon, M. l'abbé Denavit nous fit l'honneur de nous écrire : « Je désirais beaucoup « voir M. Marceau à son retour d'Océanie ; mais « je ne savais quel prétexte donner à ma visite. « Les saints n'aiment pas qu'on aille les voir par « curiosité ; ils ne se doutent pas du bien que « produit la seule vue de leur personne. Pour « donner donc quelque couleur d'utilité à ma vi-« site, je lui dis qu'étant directeur au séminaire « et ayant souvent à examiner la vocation de « jeunes gens qui demandent à entrer dans les « missions, je le priais de me dire quelles se-« raient les qualités les plus nécessaires à un mis-« sionnaire. Il s'en défendit d'abord par humi-« lité, alléguant son incompétence, me renvoyant « aux Pères de la mission; mais, sur mes ins-« tances réitérées, il me dit : » *Il faut des hommes « d'oraison, et je crois que généralement on ne*

« *prie pas assez.* » « Je me retirai édifié et satis-
« fait. »

Le Seigneur faisait du reste fort souvent sentir à Marceau la puissance de la prière par des signes sensibles. Une fois ayant recommandé instamment à Dieu, le matin, un des hommes du bord dont le salut l'inquiétait, il le vit venir de lui-même, durant la journée, et lui demander des conseils pour changer de vie. Un autre jour, cherchant à gagner un jeune homme, et les raisonnements les plus clairs étant inutiles, il l'engagea à réciter avec lui une dizaine de chapelet; aussitôt que le nom de Marie eut été invoqué, les résistances cessèrent. Le lendemain, le commandant de l'*Arche d'alliance* obtint par le même moyen un résultat encore plus consolant, et après la récitation de la Salutation angélique, un pauvre pécheur se jeta dans ses bras, en versant des larmes. Marceau avait toujours sur lui le beau *Traité de la prière* de saint Liguori, et il l'appelait *son trésor inépuisable.* Pendant sa grande campagne de l'Océanie, plusieurs fois il fit des retraites spirituelles.

Instruits par les exemples du Maître, les apôtres nous ont laissé à tous un enseignement sans réplique, lorsqu'ils se déchargèrent sur les diacres des soins secondaires du ministère évangélique, pour se vouer à la prière et à la prédication. *Viros septem constituamus super hoc opus;*

*nos vero orationi et ministerio verbi instantes erimus* (1).

Du reste, pour bien entendre ce que dit Marceau de la prière et ne pas donner à ses paroles un sens exclusif et par conséquent inexact, il ne faut que le considérer lui-même. Quel homme a plus prié? Quel homme a plus agi? Conclure de sa vie de prière contre la vie d'action, serait aussi déraisonnable que de conclure de sa vie d'action contre la vie de prière.

Un des plus anciens missionnaires de Tonga, le P. Chevron, à qui l'amour de la prière n'a jamais fait négliger aucun des exercices du zèle le plus actif, et que l'action incessante du zèle, multipliée sous toutes les formes, n'a jamais détourné de la vie d'oraison, était tout à fait de l'avis de Marceau. « Il est aujourd'hui convaincu, « écrivait le 12 août 1862, le P. Monnier, que le « missionnaire à Tonga fera plus par la prière « et par l'union à Dieu que par tous les autres « expédients. »

(1) Préposons sept hommes aux œuvres extérieures; pour nous, nous serons tout entiers à la prière et à la prédication. (Premièrement à la prière!)

« Judas Machabée et ses soldats, est-il dit au livre II des « Machabées, défirent trente-cinq mille hommes, sans doute « en combattant vaillamment, mais surtout en priant Dieu « dans leurs cœurs, et *savourant délicieusement* la présence « du Seigneur. » Voilà le modèle de l'apôtre, homme d'action et de prière.

Vœu d'obéissance. — Choix d'un moniteur. — Trait de charité. — Le mois de mai. — Grand danger. — Foi de Marceau. — La Pentecote. — L'histoire rapporte que plusieurs personnages éminents en sainteté ont voulu, pour donner plus de mérite à leurs actions, agir par le motif de l'obéissance. C'est afin d'imiter ces nobles exemples, que vers le détroit de Magellan, Marceau, mû par l'Esprit-Saint, demanda à un prêtre qui était à son bord de faire vœu d'obéissance entre ses mains pour tout ce qui regardait sa *conduite personnelle* jusqu'à son arrivée en France. « Le missionnaire y consentit, à la con-« dition que durant le reste du voyage, le Com-« mandant prierait beaucoup lui-même pour son directeur. » Le digne officier supplia encore le même ecclésiastique de vouloir bien lui servir de moniteur, et tous les huit jours il venait, comme un enfant de Dieu, lui demander ce qu'il avait remarqué de défectueux dans sa conduite.

Cette circonstance nous en rappelle une autre qui montre la foi de Marceau. Nous ne spécifierons pas l'époque : ce serait mal à nous. Il avait confié par *intérim* et en quelque sorte par nécessité la conduite de son âme à un ecclésiastique très-recommandable, très-consciencieux, mais dont il ne put s'empêcher de dire un jour confidentiellement : « C'est un poltron : il a peur pour « sa peau ! » Toutefois, quoiqu'il vît ainsi l'homme

dans le prêtre à l'extérieur (on n'est pas obligé d'être aveugle pour être parfait), aussitôt qu'il s'agissait de sa propre conscience, il ne voyait plus dans ce prêtre que Jésus-Christ, et il lui obéissait comme il eût fait à l'égard du Sauveur lui-même.

« A Magellan, dit le condamné militaire dans sa « relation, le navire fit de l'eau potable et du bois « dans les forêts vierges de la Patagonie. Tout « est en mouvement et en belle humeur. Les em- « barcations sont à la mer, les soldats roulent « gaiement une longue file de tonneaux, et le « brave chef dirige tout, veille à tout, mais avec « une douceur de brebis. Puis je le vois s'asseyant « dans la baleinière, et prenant son chapelet « d'une main, tandis que de l'autre il tient le gou- « vernail. Mais tout à coup, au moment où nous « débarquons, un soldat tombe du canot dans la « mer; il était comme de juste trempé jusqu'aux « os. Aussitôt M. Marceau se retire à l'écart, et « un instant après il reparaît apportant au pauvre « soldat son gilet de flanelle et son caleçon. En « vain celui-ci, confus de la charité du saint « homme, veut s'excuser : « Mon enfant, lui dit- « il, accepte dans l'intérêt de ta santé. » Le « soldat est obligé d'obéir. C'est qu'il fait bien « froid dans la Terre de Feu, bien que nous « soyons en été. Les montagnes y sont toutes cou- « vertes de neige. En revanche les grâces du Sei-

« gneur tombent plus abondantes que jamais et « nous échauffent le cœur. »

Ce qui rend cette charité de Marceau plus remarquable, c'est qu'à cette époque il souffrait considérablement du froid, ne pouvait se réchauffer, et était malade au point d'inquiéter son tendre ami, le docteur du bord. Mais cet homme énergique méprisait son corps, et lorsque malgré ses efforts il ne pouvait lire et travailler, il disait : « Ah ! que je suis douillet ! »

Pendant que l'*Arche* était à l'ancre dans la baie du détroit de Magellan, où est établi le poste chilien, une peau de guanaco, fourrure précieuse dans la circonstance, se trouva à vendre. On en demandait trente francs. Marceau, qui compatissait charitablement aux souffrances de tous ceux qui l'entouraient, pressa Mgr de Basilite de l'acheter; mais celui-ci, par respect pour la pauvreté religieuse, refusa de faire une dépense qu'il jugeait trop forte. Quel ne fut pas l'étonnement du prélat en rentrant dans sa cabine? La peau du guanaco était chez lui. Il n'eut pas de peine à découvrir la main délicate qui l'y avait déposée. Marceau aurait pu dire avec le bienheureux Benoît Labre : « Nous devons avoir trois cœurs : un « cœur de feu pour Dieu, un cœur de chair pour « le prochain, un cœur de bronze pour nous. »

Le 20 mars 1849, l'*Arche d'alliance* sortait du détroit; le 30 avril, elle passait sous l'équateur.

Quelques jours auparavant, Marceau avait promis à Marie de placer dans son sanctuaire de *Recouvrance* un tableau *de Notre-Dame des sept douleurs* qui lui coûterait au moins 500 francs, si elle le faisait arriver en France à une époque qu'il désigna.

Le premier mai, commencent les exercices du mois de Marie. Il y a un charme, un aimant dans la dévotion à la sainte Vierge. Les soldats et les matelots affluent à ces exercices, et les instructions ont beaucoup plus de force sur les cœurs que celles qui ont été données à bord pendant le carême. Un chœur de cantiques s'organise parmi les soldats, sous la présidence d'un officier. Tous se réunissent sur la dunette autour d'une des religieuses venant de Tahiti qui leur apprend différents airs. Beaucoup de conversions ont lieu, Marceau triomphe !

L'*Arche d'alliance* devait relâcher à Gorée. Elle faisait route pour cette destination par une brise très-faible. Le Commandant ayant reconnu que les courants portaient à terre, prit largement ses précautions, et le 12 mai il recommanda à M. Vaultier, son second, de sonder souvent. De cent vingt brasses trouvées à minuit, l'*Arche* arriva à trente-cinq brasses à midi, le 13. D'après ces sondes, le navire était à trente milles au moins plus Est que ne l'indiquait le chronomètre (1).

(1) Point observé le 13 à midi : latitude N. 10° 18′ ; longitude O. 19° 30′. (Journal de M. Vaultier.)

Marceau continua à gouverner au N.-N.-O. jusqu'au 16 à midi, moment où, pour gagner le mouillage, la route fut donnée au N.-N.-E. Le soir de ce jour le temps devint brumeux et la brise mollit encore. Évidemment les courants furent plus rapides que ne l'indiquaient les instructions, on va le voir.

C'était le 17 mai 1849, fête de l'Ascension, jour religieusement attendu par les habitants de l'*Arche d'alliance*, jour fixé pour la communion générale. Soudain, à deux heures du matin, on entend à fond de cale comme un bruit de tonnerre. Le navire craque sous les pieds avec fracas. Tous aussitôt arrivent pleins d'anxiété et d'effroi sur le pont. Plusieurs se croient perdus. Il en est qui courent à la cabine des missionnaires pour se confesser. On sonde; le trois-mâts n'avait pas une goutte d'eau. Il a fallu que le bâtiment fût dur comme un rocher pour résister à un pareil choc, ou plutôt que Marie l'ait protégé d'une manière particulière. Mais Marceau n'était pas au bout de ses épreuves. Quelques instants après, une secousse nouvelle se fait sentir terrible, saisissante... puis une autre, puis une autre encore. La fausse quille part, le gouvernail se brise, le navire échoue. On pâlit, l'équipage perd confiance, et l'on voit même un officier d'infanterie pleurer. Écoutons un témoin de ces terribles scènes.

« Il en est, dit dans son journal le condamné mi-

« litaire dont nous avons déjà parlé, qui s'étaient « raillés de la religion, et qui alors de frayeur ne « pouvaient plus marcher; d'autres qui depuis « plusieurs années n'avaient pas prié Dieu, priaient « tout de bon. La terreur était presque générale, « moins ceux qui avaient obtenu le pardon de « leurs fautes la veille et devaient approcher ce « jour-là de la Sainte Table. Le brave serviteur « de Dieu était à son poste, se portant où besoin « était, encourageant les peureux, leur disant « qu'il n'y avait rien à craindre, que nous étions « sous la protection de Marie, et prenant ses me- « sures pour sauver le navire. Le sous-lieutenant « du bord, M. Sicard, était à sonder dans un ca- « not, et il rendait compte à haute voix au Com- « mandant : on écoutait toutes ses paroles en « grand silence, comme un arrêt de vie ou de « mort, et en tremblant... *Cinq brasses, quatre « brasses, trois brasses*... Bien, répondait le Com- « mandant avec sa fermeté ordinaire, bien; allez « plus loin. Et toujours : *trois brasses, fond de « sable*. Tout à coup M. Sicard cria : *fond de ro- « che*. M. Marceau reprit vite : Oui, *fond de sable, « bien, très-bien*, pour ne pas effrayer les peu- « reux. Au lever de l'aurore, le Commandant vit « que nous étions sur les côtes de la Sénégambie, « et sur le fameux banc où périt la *Méduse* de « douloureuse mémoire. Le Commandant alors « ordonna de mouiller ses ancres à une certaine

« distance, et tous les passagers par ses ordres « exécutèrent une manœuvre pour dégager le na- « vire. Mais les câbles se rompirent et les ancres « restèrent au fond de l'eau. Alors le bon Sa- « lomoné, cet enfant aux mœurs pures, ce bon « chrétien, fait le signe de la croix en serrant « son scapulaire, plonge comme un poisson sans « rien craindre, et va attacher des cordes aux an- « cres, qu'on retire. Le Commandant ayant fait en « vain pendant plusieurs heures tous ses efforts « pour remettre le navire à flot, s'écrie tout à « coup avec sa foi vive : « Que tous les matelots « et soldats exercés au chant des cantiques mon- « tent sur la dunette. Nous allons invoquer la « Sainte Vierge. » Il entonne lui-même l'hymne « des marins *Ave Maris Stella*, avec une piété « digne d'un anachorète, et cinquante hommes « font retentir sur ces abîmes menaçants cette « belle prière. Spectacle magnifique! je ne t'ou- « blierai jamais! Puis admirablement secourus « par cet *Ave Maris Stella*, nous nous remîmes « avec ardeur au travail. La position critique où « nous nous trouvions engagea le Commandant « à envoyer par terre à Gorée le lieutenant d'in- « fanterie et huit soldats pour demander du se- « cours et un remorqueur. Le saint homme était « gai, riant comme à son ordinaire, et par sa « confiance en Dieu il donnait bon espoir à tout « le monde. Puis il fit distribuer une ration

« d'eau-de-vie, ce qui ne gâta rien à la chose :
« car il était midi et tous étaient encore à jeun.
« Les travaux de déhalage du 17 au 20 ne s'ef-
« fectuaient qu'avec des peines incroyables. A
« chaque instant le navire touchait, et cependant
« malgré ses violentes secousses, il ne faisait
« point d'eau ! Enfin, le dimanche, 20 mai, trois
« navires français, avertis par les messagers, l'*A-*
« *chéron*, la *Recherche* et le *Pourvoyeur*, parais-
« sent à l'horizon, et l'*Arche* remorquée par l'*A-*
« *chéron*, mouillait à Gorée, le même jour, à
« 10 heures du soir. Notre digne chef était épuisé
« de fatigue. Pendant quatre jours et quatre nuits
« il avait été sur pied, et n'avait pris pour ainsi
« dire aucune nourriture. Un jour je le vis pressé
« par la faim saisir en passant un morceau de
« pain, faire un signe de croix, et manger ce
« pain sec à la volée. De plus il avait tant eu à
« parler et à commander à haute voix, qu'il ne
« pouvait plus se faire entendre. Mais les conso-
« lations de Gorée lui firent oublier ses peines;
« nous y restâmes huit jours pour réparer nos
« avaries et replacer notre gouvernail. Ce fut un
« bon séjour que celui de ce port. Dieu voulut
« nous dédommager par ses saintes grâces. Le
« navire de Marie reprit ses exercices accoutu-
« més. La communion qu'on devait faire le jour
« de l'Ascension eut lieu le jour de la Pentecôte.

« Quel beau jour! Cette communion fut bien « plus nombreuse qu'on ne s'y était attendu. Un « prédicateur de Gorée vint prêcher à notre bord. « *On ne s'attendait pas* à une éloquence de premier « ordre! Il prêcha deux fois; puis il y eut prise « d'habit du saint scapulaire. Comme notre brave « commandant était heureux de voir tant de pas- « sagers faire leur devoir de chrétien ! O homme « charitable! quel bonheur j'ai donc eu d'être « monté sur votre saint navire ! »

Le docteur de l'*Arche d'alliance* a rapporté que, dans l'échouage, à chaque coup de talon que donnait le navire, on voyait apparaître en tremblant à la surface quelques débris. Le navire allait-il céder à tant de chocs et s'entr'ouvrir? A chaque nouvelle secousse aussi, on entendait Marceau, au milieu de tous ses hommes émus, s'écrier : « Bien, très-bien! » A la fin, le maître d'équi- « page, impatienté et las d'arrêter entre ses dents les b... et les f... qui l'étranglaient, lui dit en grommelant : « Commandant, encore cinq minutes de ces *très-bien-là* et nous sommes.... — « Mes enfants, rassurez-vous! répondit-il avec so- « lennité. Je vous ai promis de vous ramener « tous en France : je tiendrai ma parole. »

Le bon exemple. — Au Sénégal, une dame fit demander au Commandant de la recevoir à son bord, pour aller en France, elle et ses deux en-

fants, l'un âgé de trois ans, l'autre n'ayant que quelques jours, et la mère ne pouvait l'allaiter. « Tout est plein, répondit le Commandant; je « ne puis vous recevoir sans le consentement des « passagers. » Il consulte; tous sont pour l'affirmative, et le plus pressant est celui qui maugréa le plus dans la traversée contre ces enfants. Mais où loger cette femme? Les deux religieuses de Saint-Joseph de Cluny occupaient une cabine; elles voulurent bien, sur la proposition du Commandant, se gêner et la recevoir. Marceau faisait traire une brebis pour l'usage du nouveau-né; il se porta très-bien. Quant à la mère, elle n'était pas, à ce qu'il paraît, des plus dévotes, et ne pouvait s'accoutumer à ce genre de vie. « On est « obligé de prier Dieu ici toute la journée, di« sait-elle. Ce capitaine, avec ses prières du matin « et du soir qui n'en finissent pas, avec son cha« pelet, est assommant. Et ces religieuses! Elles « marmottent sans cesse des *Oremus.* » Mais quelle n'est pas la force de la charité et des bons exemples? A la fin, elle fut touchée des vertus du Commandant, et toute pénétrée de vénération pour *le bon vieux* comme elle l'appelait (Marceau n'avait que 43 ans, mais les travaux et les fatigues de ce long voyage l'avaient usé). Cette dame alla même jusqu'à demander au débarquement une prière qu'il faisait en public tous les matins. Marceau la copia lui-même et la lui

remit. A moins d'être endurci, on ne pouvait vivre quelque temps avec le digne officier sans devenir meilleur.

Deux traits de fermeté. — Un des officiers d'infanterie s'étant un jour oublié devant un flacon de liqueurs, Marceau le mit aux arrêts. L'officier fit quelques pas hors de sa cabine, et il lui criait : « Commandant, Monsieur le Commandant, pour-« quoi me mettez-vous aux arrêts? — Rentrez ; je « n'ai point de raison à vous rendre. — Mais pour-« quoi? — Parce que vous vous êtes enivré comme « un... et que je ne souffre jamais de pareils « excès à mon bord. » L'officier hésitant : « Ou « vous ferez de suite la punition que vous avez « méritée, ou vous allez venir avec moi chez l'a-« miral (on était à Gorée). — Je vais chez l'amiral, « répondit l'officier. » Un capitaine de vaisseau qui se trouvait là, mit à la disposition de Marceau, son ami, sa propre chaloupe, et dit au pilote : « Vous aurez à obéir à M. le Commandant de l'*Ar-« che d'alliance* ». Marceau monta sur la chaloupe avec l'officier et le conduisit chez l'amiral. Celui-ci, comme on le pense, donna raison à Marceau, et au retour le Commandant mit l'officier aux arrêts devant ses soldats. « Je ne puis permettre, disait-« il, qu'on scandalise mon équipage. »

« En cette occasion, nous dit le docteur Montargis, ami de Marceau, il fut tellement indigné

« que l'homme d'autrefois reparut; car quoiqu'il « eût dompté ses passions, elles essayaient encore « de se révolter; il était obligé de guerroyer sans « cesse et je l'ai vu quelquefois sur le point de « perdre la victoire. Ce jour-là donc il eut un « moment de surprise. Il semblait dévorer cet « officier. L'œil de la panthère n'est pas plus « étincelant. Je compris alors que tout ce que « j'avais entendu dire de lui avant sa conversion « devait être au-dessous de la vérité. » Mais Marceau était trop humble pour se décourager à la suite de cette échappée. « Voilà encore, dit-il au « docteur, une de mes aménités de caractère. « Vous avez vu un échantillon de ce que j'étais « jadis. » Simple échantillon en effet : car, même alors, ce fut *Marceau comprimé*.

Il s'est conservé aussi à Rome, dans les traditions d'un ordre célèbre, qu'un jour le bouillant officier espagnol se fit jour quelques instants, sous le grave habit du saint fondateur de la compagnie de Jésus. Mais les défaillances des saints ne sont pas comme celles des âmes communes. A peine ont-ils touché terre, qu'ils se relèvent incontinent, pleins de mépris pour eux-mêmes, de confiance en Dieu, de courage, et reprennent plus rapidement leur course.

Un autre passager, dont la position sociale était fort honorable, paraissait avoir contre la religion et ses ministres les mêmes sentiments d'hostilité

dont Marceau était animé avant sa conversion. L'esprit de foi qui régnait à bord, la piété du Commandant semblaient l'indigner ; on eût dit que la vue de l'habit ecclésiastique lui soulevait le cœur. Or, comme il se trouvait à table à côté d'un prêtre, ce voisinage le fatiguait; et la répulsion qu'il éprouvait le faisait manquer, sans qu'il s'en aperçût peut-être, aux règles les plus communes de la politesse. Marceau, qui voyait tout, prit patience pendant assez longtemps. Mais enfin, un jour, dans l'intervalle qui précède le dessert, le passager s'étant permis de s'étendre avec nonchalance et de se laisser aller à des bâillements incivils, le Commandant, après avoir élevé son cœur à Dieu et fait une courte prière, lui dit avec calme, et aussi poliment qu'il lui fût possible : « Il paraît, Monsieur, que vous êtes fatigué, je « vous engage à sortir ». Il hésitait. « Veuillez « sortir, je vous prie, l'air vous fera du bien. » Cette petite leçon le rendit plus réservé. A-t-il eu le bonheur d'imiter plus tard les vertus religieuses de celui qui eut longtemps ses préventions anti-chrétiennes ?

Marceau était le plus humble des hommes quand il ne s'agissait que de lui ; mais toutes les fois qu'il était question des intérêts de Dieu, du bon ordre ou du salut de son navire, à son bord il était maître et roi ; ce n'était pas même un roi constitutionnel. On a vu ailleurs, et fort souvent, qu'il

était aussi père de famille. Tout supérieur chrétien doit réunir en lui trois qualités : *Dominus, pater, servus*, « maître, père, serviteur ». C'était une des maximes favorites du fondateur de la Société de Marie.

RETOUR. — HUMILITÉ ET DÉVOUEMENT. — RÉFLEXIONS SUR LES INFLUENCES DES VOYAGES MARITIMES. — DROITURE. — Peu avant d'arriver en France, Marceau, jetant un regard derrière lui, disait : « Que le bon Dieu est bon de m'avoir fait tenir « un poste que j'étais si peu apte à tenir ! J'es- « père qu'il a tiré parti de toutes mes sottises et « que la plupart ne m'ont pas rendu trop coupa- « ble à ses yeux. J'espère encore qu'il m'accor- « dera les grâces nécessaires pour mettre à profit « celles que sa Providence a répandues sur moi « durant ce voyage. »

Repassant tout ce qu'il avait vu dans la mission, tout ce qu'il avait appris à Taïti, par les dernières lettres, puis à Magellan par Mgr Douarre sur la dissolution probable de la Société de l'Océanie, il écrivait : « Après tout, la « première société serait dissoute, qu'il n'y au- « rait pas à s'en troubler : la graine disparaît pour « donner naissance à la plante. Dieu indiquera « sans doute la nouvelle forme à prendre si la « première doit s'effacer. Mais, ajoutait-il aussitôt « dans un élan de ce zèle ardent qui le dévorait, « mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il faut venir

« en aide à l'Océanie; les missions ne peuvent « rester dans l'état où je les ai vues, où je les « ai laissées. Mais tout cela ne saurait s'écrire, et « qu'il est difficile de faire des rapports qui don- « nent des idées exactes! Je rentre en France « n'ayant plus pour ainsi dire une seule des idées « que je m'étais formées avant mon départ. » Et, se reprenant aussitôt : « Si, cependant! Il y en a « une qui a *subsisté,* qui a grandi. C'est celle de « me dévouer à l'Océanie, si le bon Dieu veut bien « m'y employer. *Non recuso laborem.* »

Marceau arriva à Brest au milieu du mois de juillet 1849, après une campagne qu'on peut égaler, ce semble, à celle de Dumont d'Urville pour le talent et les difficultés vaincues, et qu'on ne peut comparer à aucune autre, que nous sachions, pour l'esprit de religion et de zèle. Il avait tenu la mer quarante-quatre mois de suite. (La campagne de Dumont d'Urville n'avait été que de trente-cinq mois, du 22 avril 1826 au 23 mars 1829.) Ce voyage immense commençait à décourager les matelots. Pour lui, toujours semblable à lui-même, il ne montra pas plus de joie en abordant, qu'il n'avait, en naviguant, laissé voir de faiblesse. Cette égalité d'âme, au milieu de la monotonie des voyages maritimes, est un miracle de la grâce. « La mer, nous disait-il un jour lui-même, fait « paraître le caractère dans toute sa nudité, et « il faut un courage héroïque pour s'affranchir

« de son influence. Sans une vigilance extrême, « les hommes les plus pieux sont sujets à laisser « percer bien des imperfections durant le voyage ; « jugez à quoi peuvent être exposés les hommes « qui n'ont pas le bonheur d'avoir la foi, et qui « ne tiennent pas à dominer leur humeur? On « en a vu quelquefois qui ressemblaient à des « démons incarnés. On a vu des officiers voisins « de table et de chambre, passer des mois entiers « côte à côte sans se dire un seul mot, tant ils se « sentaient travaillés d'aversion les uns pour les « autres. Quelquefois il en est qui tiennent ou- « vertement et sans la moindre pudeur des dis- « cours qui valent bien moins que le silence. C'est « pour obvier à ces maux que la discipline des « armées navales est bien plus sévère que celle des « armées de terre. Pourquoi cela? Parce que la « mer démoralise les hommes. Aussi les mis- « sionnaires qui vont travailler au salut des infi- « dèles, ont-ils bien raison de s'astreindre à une « règle pendant la navigation, et de se soumettre « à un supérieur pour soutenir leur énergie. Dans « une de mes traversées, le seul homme qu'il y « eût parmi les passagers, était M^lle^ Perroton, par- « ce qu'elle était toujours occupée. »

Ces réflexions de Marceau font ressortir, à son insu, tout ce qu'il y a eu de beau et d'édifiant dans sa conduite à bord de l'*Arche d'alliance*. Cette sérénité douce, cette vertu constante, sont d'au-

tant plus admirables, qu'outre le caractère violent qu'il avait reçu en partage, Marceau était miné sourdement par une maladie qu'il avait contractée sous le ciel des tropiques, et qui devait singulièrement agiter son tempérament. Aussi, quand nous le revîmes, nous le trouvâmes, il est vrai, toujours plus jeune d'intelligence et de dévouement, rêvant toujours de nouveaux apostolats et de nouveaux sacrifices, mais bien vieilli de corps. C'est alors que quelqu'un qu'il aimait lui dit : « Je vous ai trouvé bien maigri, « bien changé, et cela m'a attristé vivement. Mais « ensuite j'ai pensé qu'on est heureux de s'user, « de vieillir au service de Dieu. » De pareilles réflexions allaient bien à son âme généreuse; car il y avait tant de vie en son cœur, qu'à peine s'apercevait-il du dépérissement de sa santé, et il ne voulait pas permettre qu'on le plaignît. Un de ses amis le présentant à un homme honorable : « Voilà, dit-il, le bon capitaine Marceau, qui vient « de faire un grand chemin de croix; mais avec « cette différence qu'au lieu de le faire autour « d'une chapelle, il l'a fait autour du monde. » Le digne Commandant sourit, et il se tut, jusqu'à ce que l'entretien prît une autre direction. « On « est lâche quelquefois, disait un autre jour Mar- « ceau à un prêtre; on voudrait à toutes forces « du repos. Demandez pour moi du courage et « de la persévérance. Comment songer à se re-

« poser, quand une fois on a vu les besoins « des missionnaires, et aussi et surtout ceux des « infidèles? » C'est tout ce que purent lui arracher ses souffrances ; et cette parole, on le voit, est moins une plainte qu'un élan d'amour. Et encore était-ce à son directeur qu'il parlait ainsi (1)!

Dieu servit cet *homme mort à lui-même*, selon son goût, et sa profonde humilité eut à se féliciter en plus d'une occasion. Quant il vit le ministre de la marine, celui-ci, préoccupé sans doute par les grandes crises qui agitaient alors le Gouvernement et la France, ne lui dit pas un mot de cette belle et laborieuse campagne de quarante-quatre mois. Qu'il eût été malheureux, s'il n'eût travaillé pour Dieu seul !..... D'un autre côté, on le pressait de se présenter au Président de la république, le prince Louis-Napoléon, et Marceau s'y refusait. Mais les instances furent telles qu'enfin il consentit à faire des démarches. Le Président de la république étant tombé malade au jour fixé pour l'audience, Marceau disait à ses amis : « Je suis un orgueilleux, je ne suis pas fait « pour hanter ceux qui sont au pouvoir ; Dieu a « pitié de mon amour-propre ». Quant au géné-

(1) « Croire que Dieu admet à son amitié les personnes « amies de leurs aises, c'est folie. Les âmes qui aiment vraiment Dieu ne peuvent demander de repos. » (Sainte Thérèse.)

ral Cavaignac, ce fut par un sentiment de dignité et de sainte indépendance que le Commandant refusa de se présenter à lui. Comme ce général pendant sa dictature avait signé le brevet de capitaine de frégate expédié à Marceau, on voulait que celui-ci lui fît des remercîments. « Non, dit-« il, je ne le verrai point. Mon nom venait le pre-« mier, et même plusieurs de ceux qui n'y avaient « pas droit ont passé avant. Le général Cavaignac, « en homme d'honneur, ne pouvait faire autre-« ment. »

Ce sentiment de droiture inhérent à la nature de Marceau, mais surnaturalisé, depuis son retour à la vertu, par son esprit de foi, se reproduisit en maintes occasions. A cette époque, un de ses amis intimes sollicitant son appui pour obtenir un emploi : « Je ne puis, lui « dit-il, vous recommander à M. de N...; je ne « pousserai jamais des hommes religieux à faire « des faveurs *exceptionnelles* à quelqu'un, en « raison de ses sentiments chrétiens. Il y a là « un danger auquel je suis porté à croire qu'on « ne songe pas assez. » Il disait encore à une personne à qui il s'intéressait vivement : « Sans « doute nous nous devons aide et soutien, mais « non pas aux dépens de la justice; et je dois « vous avouer que je ne demanderai sous aucun « prétexte à un homme en place une chose que « je refuserais, si j'étais dans sa position. »

Cette dignité chrétienne, Marceau l'apportait dans tous ses rapports. Les hommes faibles se vengent de leur lâche souplesse envers les grands par leur arrogance et leur despotisme envers les petits et surtout envers leurs inférieurs. Marceau ne craignait pas les grands, ne méprisait pas les petits : il était franc avec tous. Il dit aux supérieurs religieux des missions ce qu'il avait remarqué sur les stations où il avait passé, sur les missions, sur leur organisation, et les améliorations qu'on pourrait y introduire ; exposant le pour et le contre avec modestie dans la crainte de se tromper en ses appréciations, et aussi avec noblesse, sans amour-propre, sans respect humain. « Je n'agis ainsi que pour Dieu, « disait-il à un de ses amis, que pour le bien « des missions ; ce qui m'est personnel ne me « touche pas. » Quelqu'un qui l'avait beaucoup pratiqué, disait, après que Dieu eut appelé à lui Marceau : « C'est le cœur le plus magnanime que « j'aie connu. Il ne voyait que Dieu. Jamais il ne « faisait rien dans le but de plaire aux hommes ; « et la crainte de leur déplaire, quelque haut « qu'ils fussent placés, n'eut jamais la plus légère « influence sur sa conduite. »

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

# LIVRE CINQUIÈME.

## DERNIÈRES ANNÉES, MALADIE DE MARCEAU.

(1849-1851)

---

## CHAPITRE PREMIER.

### FAITS ET SENTIMENTS DIVERS.

(Juillet... octobre 1849.)

Calme et discrétion. — Humilité et obéissance. — Simplicité. — Il reçoit la visite d'un saint-simonien. — Ses pensées sur les Conférences de Saint-Vincent de Paul. — Ce fut une triste époque que celle où Marceau mit le pied sur le sol natal. Il se retrouvait en quelque sorte encore au milieu des sauvages, les pires de l'espèce, les *sauvages civilisés.* Alors en effet l'Europe entière, abandonnée au délire de la parole, venait d'offrir l'aspect d'une autre Babel. Chacun parlait la langue de ses idées particulières et personne ne s'entendait plus. La France était en proie à la fièvre chaude des utopies : les systèmes sociaux, les projets de bonheur universel jetaient, chaque matin, dans une multitude de têtes les idées les plus extravagantes ; et cependant chaque matin aussi il fallait que le télégraphe apprît aux provinces qu'on ne s'égorgeait pas à Paris, et qu'on

pouvait sans trop d'imprudence espérer vingt-quatre heures de tranquillité. Les rois étaient obligés de fuir devant les révolutionnaires ou de disputer leur trône et leur vie contre l'émeute. A Rome, les sociétés secrètes, sortant tout à coup de leurs antres ténébreux, comme une apparition de l'enfer, avaient poignardé un ministre du pape, couronné de fleurs le couteau sanguinaire, et poussé leurs flots impurs jusqu'aux portes du Quirinal. Le plus doux des hommes, le plus aimé des pontifes avait connu les douleurs de l'exil. En vérité, c'était bien l'heure de la puissance des ténèbres.

Quand notre ami aborda, tous ces souvenirs, tous ces événements en partie accomplis, bouillonnaient à la surface avec un horrible fracas, comme les vagues de la mer entre deux tempêtes.

« Comment voulez-vous que je vous repré-
« sente? disait le peintre David à Napoléon I<sup>er</sup>.
« — Calme sur un cheval fougueux au milieu
« de la bataille. » Voilà l'image *du saint* parmi les orages de la vie. Tel fut Marceau au milieu de toutes ces scènes, tantôt terribles, tantôt ridicules, toujours émouvantes ; il conserva son recueillement, son union à Dieu, et, tout en prenant une vive part aux maux de l'Église, tout en cherchant à apaiser le Seigneur par la prière et le sacrifice, il continua à s'occuper paisiblement de ses pro-

jets de zèle, de sa sanctification personnelle, de ses devoirs d'état.

Il était revenu avec l'idée bien arrêtée de quitter la Société de l'Océanie, s'il ne pouvait la modifier selon ses vues, ce en quoi il fut approuvé par le général des jésuites et par le général des chartreux qu'il consulta. Il avait plus que jamais dans la pensée sa marine religieuse, sanctifiant l'Océanie comme les moines du sixième siècle ont sanctifié l'Europe, par la prière, le travail, le bon exemple, l'odeur des vertus religieuses, la culture des terres. « Je n'ai tout « quitté, disait-il, que pour les missions, pour « une œuvre *toute missionnaire* (1) ». Ce fut afin de ne pas avoir à faire connaître ces idées à cet cet égard, que par un sentiment de délicatesse qui l'honore, il garda autant que possible, à Paris et à Lyon, l'incognito, ne faisant que peu de visites, se contentant de recevoir celles qui se présentaient, renonçant même à voir ses amis. Se pliant à un

(1) Mgr Collomb avait aussi la pensée d'attirer plus tard dans les îles que lui avait confiées le Saint-Siége une colonie de trappistes, pour y donner l'exemple du travail et de toutes les vertus, et pour féconder les efforts des missionnaires par la prière et par la pénitence. On comprend facilement quelle impression ferait un pareil spectacle sur des peuples qui ne vivent que par les sens. Ils verraient de plus tout ce que la terre renferme de trésors et de magnificences, quand elle est cultivée ; et peut-être qu'une louable émulation les arracherait à l'oisiveté.

conseil qu'il reçut, il se retira même plus tard dans un bourg isolé, à l'extrémité de la France, où il vécut dans la solitude et le silence, mûrissant, comme il le croyait, ses projets par la prière et la réflexion ; mais, dans la pensée de Dieu, se préparant à son dernier passage par l'exercice de toutes les vertus.

Obligé de s'arrêter plusieurs jours à Paris, sans autre motif que d'*attendre* qu'on eût pris certaines mesures jugées utiles, il lui vint une fois dans l'esprit et sous la plume qu'il allait perdre son temps ; mais se reprenant sur-le-champ, et avant même que la pensée fût entièrement éclose : « On ne perd pas son temps, « continua-t-il, quand on fait la volonté de Dieu. »

Sa vigilance à écarter ce qui aurait pu lui donner quelque gloire humaine était telle, qu'à son arrivée en France, il écrivait à sa mère : Tu « auras peut-être bientôt la visite d'un de ceux qui « ont navigué avec moi. C'est un brave homme. « Je n'ai pas besoin de te dire de le bien rece- « voir. J'ai plus besoin de te dire de ne pas te « laisser aller au plaisir de l'entendre parler de « l'*Arche d'alliance* et du Commandant. » Un des plus vertueux négociants de Lyon, M. Prosper Dugas, profondément touché de ce qu'on racontait de Marceau, avait dit à un ecclésiastique, ami du Commandant de l'*Arche d'Alliance :* « quand il re- « viendra en Europe, quelque part que je le

« trouve, soit à Fourvières, soit ailleurs, je me « jette à ses genoux pour rendre hommage à ses « vertus. » Marceau, qui s'était lié avec lui avant son départ pour l'Océanie, voulut faire une exception en sa faveur et il alla le voir M. Dugas ne s'attendait pas à cette visite; il fut surpris et garda le silence. Le Commandant crut que c'était de la froideur. Mais quelques instants après, M. Dugas, qui avait éprouvé un saisissement de joie et de respect, lui dit : « Je suis si heureux de « vous revoir, que ce bonheur inattendu m'a tout « aussitôt coupé la parole. Si j'osais, je me met-« trais à vos pieds... — Ah ! vous feriez là une « belle chose, lui dit en riant le Commandant ; « vraiment il ne manquerait plus que cela !... »

« Il est d'une obéissance parfaite, nous disait « son directeur. Au moindre mot, au moindre « signe, il fait ou laisse ce que je lui dis de faire « ou de laisser : le seul défaut que j'aie eu à lui « reprocher, c'est qu'il poussait trop loin cette « vertu. J'étais obligé de veiller sur toutes mes « paroles, quand je me trouvais avec lui, tant il « avait envie d'obéir. Je lui ai même fait des ob-« servations à ce sujet. » Marceau était en effet capable d'imiter, au moindre signe, tous ces exemples si extraordinaires d'obéissance aveugle que nous admirons dans la vie des Pères du désert et des saints, et dont le monde peut se moquer, mais que le Seigneur a souvent autorisés par

des miracles. *La sagesse du monde est ennemie de la sagesse de Dieu.*

C'est à la clarté de cette sagesse toute surnaturelle que Marceau concevait une si grande estime de la simplicité chrétienne. Il disait un jour à une personne qui lui avait ouvert son cœur et qui réclamait ses conseils : « Dieu aime « tout ce qui est faible. Vous êtes trop grande « pour lui, pas assez simple. Allez à Dieu comme « y vont les bonnes femmes. »

Un saint-simonien, des amis de Marceau sans doute, étant venu le complimenter à son retour, l'homme de Dieu, que la charité brûlait, chercha à lui être utile par sa conversation, et à le faire rentrer dans la voie de la vérité. « Vous croyez « être quelque chose, lui dit-il, après avoir bien « discuté, et c'est ce qui fait votre malheur ; « mais en réalité vous n'êtes rien. Vous me trai- « tez d'exagéré, de fanatique ; tout ce que vous « pourrez dire, je l'ai dit autrefois comme vous, « plus que vous. Je me suis moqué de la foi et des « croyants plus que vous ne pourrez jamais le faire. « Eh bien ! depuis que le Seigneur m'a donné la « vraie lumière, ce qui me paraissait une folie est « devenu à mes yeux la véritable sagesse, et votre « sagesse est une folie. » Son interlocuteur ayant dit qu'il n'avait pas la foi : « Vous ne croyez pas, « répliqua Marceau, parce que vous ne voulez « pas faire les sacrifices que la foi exige. » Alors,

celui qui n'avait pas assez de force pour pratiquer l'Évangile, pressé par la sincère amitié du saint homme, eut assez de franchise pour lui avouer qu'il avait touché le véritable endroit de la plaie. Ah! qu'il en est à qui *le cœur fait mal à la tête* (1)!...

Écoutons encore ce que la foi simple et éclairée du digne officier lui inspirait au sujet d'une des plus admirables et des plus fécondes institutions de ces derniers temps. Marceau a été un des membres les plus fervents et les plus actifs des Conférences de Saint-Vincent de Paul; il a fondé ces pieuses associations dans deux villes importantes, et non sans peine. En exprimant quelques-unes des pensées qu'à son retour d'Océanie il a émises à cet égard avec un zèle ardent et sincère, nous ne pourrons qu'être très-agréable et très-utile à ses nombreux amis. D'ailleurs ce qu'il a fait pour les Conférences lui donne droit à être entendu. Enfin il est bon qu'on sache avec quelle grandeur d'âme, quelle pureté d'intention, quelles dispositions saintes, quelles vues surnaturelles doivent se conduire, dans l'exercice de la charité, ces

(1) Bouguer, à la mort duquel d'Alembert ne put s'empêcher de dire : « Nous avons perdu la meilleure tête de l'Aca« démie, » s'étant converti aux discours du Père de la Berthonie contre les incrédules, dit à son confesseur en présence de plusieurs personnes : « Je n'ai été incrédule que parce que « j'ai été corrompu. Allons au plus pressé, mon Père; c'est « mon cœur plus que mon esprit qui a besoin d'être guéri. »

hommes honorables, chers à la religion et aux pauvres. C'est un de leurs principaux chefs, un de leurs plus nobles représentants qui va le leur dire (1).

Premièrement, Marceau désirait qu'on continuât à ne recevoir, comme membre de cette association, que des chrétiens pratiquants. « Je me « suis souvenu, écrivait-il déjà le 28 juin 1844 à « un de ses amis, de vos observations, et nous « avons évité dans la ville de N... ce funeste écueil « de l'admission de membres ne se conformant « pas dans leur conduite à leur croyance. Aussi « notre réunion a-t-elle un caractère tout à fait « chrétien, qui a, ces jours derniers, émerveillé « notre bon évêque. Il ne cessait de répéter : « Ce « n'est pas de la philanthropie, Messieurs ; c'est de « la charité. » Ainsi voilà notre Conférence dans « la bonne voie, au dire des juges compétents, « Nosseigneurs les évêques. »

Secondement, ainsi que le disait ce prélat, Marceau pensait qu'on devait se tenir en garde contre tout sentiment qui ferait agir seulement en philosophe humanitaire. La charité est une vertu divine, surnaturelle, fondée sur la foi, qui a Dieu

(1) Ces réflexions sont moins inutiles qu'on ne pense. Supprimées aujourd'hui (1867) par décret, les conférences revivront un jour, suivant leur organisation première. Tout ce qui est catholique est vivace : le germe reste. Les persécuteurs passent.

en vue et qui mérite la vie éternelle. La philanthropie est un sentiment naturel, philosophiquement bon, mais qui n'a aucun rapport à Dieu, et qui peut se trouver dans un païen. Il y a dans un sens autant de différence entre la charité et la philanthropie, qu'il y en a entre le Catholicisme et le Protestantisme, ou si l'on veut, entre saint Vincent de Paul et J.-J. Rousseau. « Les chré-
« tiens qui appuient l'amour de leurs semblables
« sur l'amour de Dieu, dit Mgr de Ségur, sont les
« seuls qui les aiment véritablement, efficace-
« ment, purement et constamment. »

Troisièmement, quoique l'aumône qui ne s'adresse qu'au corps soit réellement un acte tout à fait chrétien et l'exercice de la vertu de charité, Marceau pensait que pour rendre cet acte plus parfait, plus méritoire, plus agréable à Dieu, il serait bon, à l'exemple des plus fervents associés des Conférences de Saint-Vincent de Paul, de se servir du bienfait temporel pour gagner les âmes au Seigneur. Telle était la conduite du grand saint, qui est le protecteur de ces réunions. On voit, en lisant sa vie, que sa charité était le véhicule de son zèle, et qu'en soulageant les corps, il cherchait surtout à convertir les âmes. « Puis-
« sions-nous, disait Marceau, entendre souvent
« parler des conversions opérées par les membres
« des Conférences ! » « L'apostolat divin du prê-
« tre, dit un illustre prélat, Mgr Pie, se porte

« principalement et tout d'abord à prêcher la « foi, se réservant de justifier la vérité de la doc- « trine par les prodiges de l'amour : *Evangeli-* « *zantes et curantes ubique*, paroles qui s'appli- « quent aux douze apôtres. L'apostolat auxiliaire « du séculier intervertit volontiers l'ordre de ce « programme. En pénétrant dans une maison, il « y débute par l'acte de dévouement aux misères « du corps, se faisant un titre de sa charité pour « insinuer la vérité dans les âmes et se cachant « pour ainsi dire derrière ses bienfaits pour pré- « parer et annoncer le royaume de Dieu. *In* « *quamcumque civitatem intraveritis, curate infir-* « *mos qui in illâ sunt et dicite illis : Appropinqua-* « *vit in vos regnum Dei*, paroles adressées par « Jésus-Christ aux soixante et douze disciples. « Ainsi, au lieu que les apôtres commençaient « par la doctrine, les premiers disciples reçurent « l'ordre de s'occuper d'abord des infirmités cor- « porelles et de préparer ensuite les voies au « règne de Jésus-Christ. »

Quatrièmement, il est dit quelque part : *Qui sibi nequam est, cui alii bonus erit ?* « Celui qui n'est pas bon pour soi, à qui sera-t-il bon (1) ? » Marceau désirait que les membres des Conférences trouvassent dans leur réunion les moyens d'alimenter et de soutenir leur ferveur, suivant le modèle offert par

(1) Eccl. XIV.

Jésus-Christ qui commença d'abord par faire avant d'enseigner, dit l'Évangile : *Cœpit facere et docere;* par conséquent, que la sanctification personnelle continuât toujours à être un des premiers buts de l'association, et qu'en conséquence on procurât aux membres des secours spirituels particuliers propres à le leur faire atteindre (1).

Cinquièmement, Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit : « Lorsque vous faites l'aumône, ne sonnez « pas de la trompette, afin d'être vu par les hom« mes, mais que votre main gauche ignore ce « que fait votre main droite ». Marceau souhaitait beaucoup pour lui-même et pour ses confrères cette belle et évangélique vertu de simplicité (*virtus quæ purè intendit ad Deum*), vertu que Notre-Seigneur compare à la colombe et qui est ce regard pur et droit de l'intention rendant, comme le dit l'Évangile, tout le corps de nos actions net et chrétien, *totum corpus lucidum*. Aussi il

(1) Peu avant sa mort, l'estimable et célèbre M. Ozanam, un des premiers membres des Conférences, disait aux associés de Florence, le 30 janvier 1853 : « La première intention « des fondateurs fut de mettre leur foi sous la sauvegarde de « leur charité. »

A cette époque, au lieu de huit, les membres des conférences étaient, à Paris seul, deux mille et ils visitaient, dans cette ville, environ vingt mille familles de plus ; les conférences, en France seulement, étaient au nombre de cinq cents. Ozanam disait, au lit de la mort, à Livourne : « Il « faut que nos actions soient non pas secrètes, mais obs« cures ; non pas cachées, mais discrètes. »

jouissait quand il trouvait cet esprit dans les réunions, et nous avons vu nous-même, dans ses correspondances, les traces des douces satisfactions que cette vue lui faisait goûter. On comprend en effet que comme on ne peut appartenir à deux maîtres en même temps, rien ne serait plus contraire à une œuvre de foi que l'esprit du monde, cet esprit que Notre-Seigneur a maudit et anathématisé. La simplicité a été un des caractères particuliers du saint que les Conférences ont pris pour leur modèle et leur patron, et que ses membres cherchent à imiter, à la grande édification du peuple chrétien.

La sixième observation de Marceau se trouve renfermée dans les dernières lignes d'un écrit de Mgr Parisis, évêque d'Arras. Nous citons avec d'autant plus de plaisir ce beau passage, que les témoignages d'estime et de sympathie dont l'illustre prélat fait précéder ses réflexions, en fixent le véritable sens. « Je crois, écrivait le docte pontife, « le 2 février 1848, que les catholiques simples « fidèles ont pour les temps présents une mission « particulière et providentielle. Partout le monde « se sécularise et tend à faire ses affaires en de- « hors du clergé. Aussi les hommes du jour se « plaisent-ils à répéter que l'État est laïque. Eh « bien, Dieu leur a répondu par le fait : Je sus- « citerai au milieu de vous un sacerdoce laïque, « qui n'aura ni le caractère sacramentel que vous

« blasphémez, ni l'habit austère que vous redou-
« tez, ni la vie tout à fait à part que vous criti-
« quez; mais qui aura l'intelligence et le zèle du
« sacerdoce véritable; qui en fera, non pas les
« fonctions sacrées lesquelles resteront toujours
« dans les limites de la hiérarchie ecclésiastique,
« mais les fonctions sociales. Voilà l'action de la
« divine Providence dans les temps modernes;
« *œuvre de Saint-Vincent de Paul*, de Saint-Fran-
« çois Régis, de Saint-Joseph, *œuvre toute récente*
« *de l'Océanie*, œuvre suréminente de la Propa-
« gation de la foi, tout est, au moins à l'extérieur,
« entre les mains des laïques, précisément parce
« qu'aujourd'hui tout est laïque dans le monde.
« Cependant, il faut bien le reconnaître, cet état
« de choses, nécessité par les circonstances, n'est
« pas lui-même sans un grand danger; car le laï-
« cisme enseignant et dirigeant dans l'Église,
« c'est en soi un désordre. Aussi quand on s'é-
« tonne et même quand on s'effraie de voir pres-
« que tous les journaux religieux rédigés exclusi-
« vement pas des laïques, on a raison dans un
« sens; et l'on devrait bien plus s'effrayer encore
« de voir toutes les œuvres catholiques concen-
« trées dans leurs mains. Mais on ne doit s'a-
« larmer ni de l'un ni de l'autre, si, comme il y
« a tout lieu de l'espérer, ces bons laïques qui
« viennent se mettre avec tant de désintéresse-

« ment au service de l'Église, marchent toujours « sous sa seule inspiration. »

Depuis l'époque où le judicieux prélat, de cette main sûre que tant de travaux immortaliseront, traçait aux fervents associés la marche qu'ils avaient à suivre, la voix la plus autorisée et la plus vénérable du monde, a accordé aux Conférences de saint Vincent de Paul ses éloges et ses bénédictions. Et afin qu'il ne manquât à cette œuvre sainte aucun des caractères des œuvres de Dieu, la révolution, c'est-à-dire l'impiété à sa plus haute puissance, s'est efforcée de couvrir par ses cris sataniques la parole et l'approbation du Pontife suprême. Tous les échos de l'enfer ont longtemps retenti des lâches et calomnieuses vociférations poussées par les ennemis de Dieu et des hommes contre cette fille du ciel, chère à l'Église et aux pauvres (1).

(1) « Quand nous avons vu, en pleine France catholique, ces « sociétés dissolvantes (les francs-maçons) assimilées (préférées par M. de Persigny, ministre) à ces admirables conférences inspirées par saint Vincent de Paul, nous avons cru « voir Jésus-Christ mis de nouveau en parallèle avec Barrabas, et tout catholique, tout Français n'a pas eu assez de « ses deux mains pour cacher la rougeur et les larmes excitées par l'outrage fait à sa foi, et par la tache imprimée au « front de sa patrie. » (Mgr Épivent, évêque d'Aire et de Dax, *Mandement pour le jubilé de* 1865.)

Marceau dans une maison religieuse. — Édification produite par ses exemples. — L'adoration nocturne a Lyon. — Après avoir demeuré quelque temps à Paris, Marceau vint passer un mois à Lyon dans la solitude de Puylata, maison mère de la Société de Marie, qu'il avait déjà habitée avant son départ. Pendant son séjour, le directeur du Tiers-Ordre de Marie le reçut membre de cette association dans la chapelle de la Sainte-Espérance. Je désirai servir de témoin à notre ami dans le nouvel engagement qu'il allait contracter, et j'eus le bonheur d'assister à la cérémonie. Avant qu'elle commençât, il me tira à l'écart et me dit : « Je me demandais tout à l'heure si cet engage« ment m'empêcherait de faire un jour quelque « chose de plus parfait. Mais non assurément, « n'est-ce pas? — Non sans doute, lui répondis-je. « C'est simplement un lien intérieur qui vous « rapprochera de Marie. — Ah! je ne crains pas, « me répliqua-t-il aussitôt, en souriant, de me rap« procher d'Elle; je me suis déjà fait *son esclave.* » Et il accompagna cette parole d'une expression d'amour tendre qui me pénétra. Je ne lui demandai alors aucune explication à ce sujet. Il entra à la chapelle. Quand le Père directeur du Tiers-Ordre lui remit le cordon en laine bleue béni, signe extérieur de la fraternité spirituelle de Marie, il s'en ceignit à l'instant même avec ferveur. Il se fit ensuite recevoir dans la confrérie

du scapulaire de l'Immaculée Conception. C'était le 8 septembre 1849, jour de la Nativité de la Très-Sainte Vierge.

Quelques jours après, s'ouvrait la retraite générale des Pères maristes. Marceau demanda comme une grâce d'y assister, sans se douter que sa présence serait elle-même une grâce pour ces religieux. « Il nous couvrit de confusion, « dit l'un de ces prêtres, par son angélique « piété, son assiduité aux trois heures d'oraison « et aux quatre conférences et sa profonde « humilité. Il prenait la dernière place à la « salle des exercices, ouvrant même et fermant « la porte, sans qu'on pût l'en empêcher. On « voyait sur sa figure une expansion de joie « céleste et de doux recueillement qui por- « tait à Dieu ; plusieurs le cherchaient du regard « pour se ranimer ou se soutenir. Pendant les « instructions, il semblait suspendu à la bouche « du prédicateur, et on aurait dit qu'il goûtait « cette sainte parole d'une manière sensible, tant « son attention était onctueuse. Quand il se « croyait seul à l'église, et il était souvent au « pied du Très-Saint-Sacrement, il faisait des gé- « nuflexions profondes, dans lesquelles il restait « longtemps abîmé, comme anéanti devant la « majesté divine. J'en fus témoin quelquefois à « son insu, et le seul souvenir de cette prostration « religieuse me rappelle soudain la grandeur de

« Dieu : on aimait, pendant les récréations, à « s'approcher de lui, pour participer aux saintes « chaleurs de sa piété, et recueillir quelques-uns « des traits enflammés de sa conversation, simple « et pure de tout apprêt, mais qui, sans qu'il « cherchât à édifier, se trouvait naturellement « édifiante. Ah! c'était bien le plus fervent de « nous tous, » disait le Père Goulouand, à ce « souvenir, dix-huit ans après (le 1er février 1867). « Pendant cette retraite, le Père qui donnait les « sujets d'oraison, raconta qu'un rédemptoriste « ayant témoigné quelque répugnance à obéir, « en disant : *Et mon honneur?* saint Liguori fut « tellement indigné que, durant plusieurs jours, « il ne faisait que répéter : *Et mon honneur?* Le « prédicateur ajouta en s'adressant à ses confrè- « res : *Nous n'avons point d'honneur.* Ces paroles « firent une impression extraordinaire sur Mar- « ceau, qui, depuis qu'il s'était donné à Dieu, « s'appliquait surtout à écraser l'amour-propre, « et à mourir à la gloire, son idole avant sa con- « version. Il revenait souvent sur cette circons- « tance de sa retraite, et plus d'une fois, dans ses « causeries intimes, il répétait en souriant, quand « quelque question d'amour-propre se présentait : « *Et mon honneur?*

Un illustre serviteur de Dieu disait : « Je ne « conçois pas comment on pourrait vivre sans un « grand projet et une grande passion. » Marceau

aurait pu tenir le même langage. Son grand projet était d'être un saint, sa grande passion d'aimer Dieu et par conséquent de le faire aimer. Quelque part que vous le suiviez, depuis son retour à la vertu, soit dans l'action, soit dans la retraite, vous le trouvez toujours occupé ou de ce projet ou de cette passion.

Un jeune mariste, qui soupirait après les missions, s'entretenant un jour avec Marceau de cet apostolat, le Commandant lui dit : « *On supporte* « *tout en mission excepté la solitude.* » Quelques années plus tard, le jeune prêtre se trouvait à Tuo (Nouvelle-Calédonie) et quand la nature était écrasée sous le poids d'un isolement absolu, il soutenait son intrépidité par ce souvenir. Elle n'a pas fléchi : il s'était préparé. Le Père dont nous parlons n'est pas le seul à qui un simple mot de Marceau, longtemps même après sa mort, soit revenu comme une grâce, comme un fortifiant.

Durant son séjour dans la maison des maristes, Marceau servait souvent le prêtre à l'autel. Sa religion profonde, son ton pénétré quand il répondait, donnaient de la dévotion au célébrant et lui faisaient faire des retours sur lui-même. Le directeur du Tiers-Ordre de Marie le priait de lui rendre ce service, quand il avait des réunions d'hommes, de jeunes gens ou de femmes, à la chapelle de la Sainte-Espérance. Mais il ne lui

disait pas que sa vue seule était une prédication pour les sœurs et les frères, et que ses exemples remuaient tous les cœurs. Nous savons qu'il produisait le même effet sur les RR. PP. jésuites à Quimper, quand il venait s'agenouiller dans leur chapelle de Saint-Joseph. De son côté le saint homme se faisait recommander à toutes les fraternités du Tiers-Ordre, à cause de sa grande pensée de *marine religieuse* qui l'occupait plus que jamais.

Ce fut pendant qu'il résidait en cette solitude, que l'esprit de zèle qui l'animait donna naissance à la fondation à Lyon de l'Œuvre de l'adoration nocturne du Très-Saint Sacrement. Causant un jour avec un membre du comité de l'Océanie, M. Prosper Dugas, des œuvres qui font la richesse de Lyon, il s'en faisait faire la nomenclature avec une pieuse curiosité. Quand ce récit fut terminé : « Mais quoi ! s'écria-t-il, frappé d'une lacune « qu'il avait remarquée, est-ce tout? et ne con« naîtriez-vous donc pas encore, dans votre ville « des bonnes œuvres, l'Œuvre des œuvres, l'ado« ration nocturne du Très-Saint Sacrement? » Sur la réponse négative de son interlocuteur, il entra alors dans tous les détails de cette œuvre, qui venait de s'établir, depuis peu, à Paris, à Tours à Angers, etc. Il en parla avec une telle onction et une telle foi, et produisit une impression si vive sur M. Prosper Dugas, qu'il le décida à aller

sur-le-champ en conférer avec le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon. Le pieux prélat n'hésita pas un instant à donner son assentiment au projet, et à désigner à l'Œuvre un supérieur ecclésiastique. Dès le lendemain, une commission de quatre membres se réunissait pour en jeter les fondements, et avant qu'une semaine fût écoulée, sous l'ardente impulsion de Marceau qui fournissait à la commission tous les documents dont elle avait besoin, l'Œuvre était fondée, et la première nuit d'adoration avait lieu. Commencée avec quatre sections de huit membres, l'Œuvre de l'adoration nocturne à Lyon en 1859 ne comptait pas moins de dix-huit sections ayant chacune au moins quinze membres. Chacune de ces sections composée d'hommes seuls vient, à tour de rôle, passer devant le Saint-Sacrement une nuit par semaine, celle du jeudi au vendredi, et de plus toutes les nuits de l'octave du Saint-Sacrement, celles de la semaine sainte, des époques consacrées aux prières des quarante heures, etc. En 1867, on comptait 403 associés. Que n'avons-nous les accents de Marceau pour dire les mystérieux attraits de cette œuvre par excellence, les grâces dont elle est la source, et l'influence souveraine qu'exerce le Soleil Eucharistique sur les âmes qui viennent ainsi, pendant le silence de la nuit, s'exposer à ses rayons bienfaisants !

Visite a Ars, a la Salette et a une abbaye célèbre. — Abandon entier a Marie. — C'est en partie pour obtenir les grâces et les lumières de Dieu au sujet de son projet de *marine religieuse* et afin de solliciter de nouvelles prières, que Marceau se rendit au petit village d'Ars, auprès du pauvre curé vers lequel de tous les points de la France affluaient les pieux pèlerins, et dont la présence a changé les maisons des habitants en auberges, des chemins impraticables en grandes routes, où roulent les voitures publiques, et un des coins les plus obscurs et les plus inconnus des Dombes (département de l'Ain) en un des lieux les plus animés et les plus fréquentés du pays. Ce sera une des merveilles religieuses du XIXe siècle, que les siècles suivants auront peine à croire, et qui est une preuve vivante de la force secrète que Dieu a mise dans la sainteté, pour attirer les âmes. Quand Marceau revint de ce pèlerinage, des personnes du monde lui ayant demandé s'il avait trouvé dans le vénérable curé de l'éloquence? — « Humaine, non, dit-il; pas « la moindre trace; mais *divine*. Le prodige qui « m'a le plus frappé, c'est que j'ai trouvé en « lui un *enfant*, un homme qui s'est fait *enfant* « pour Dieu. C'est un des plus beaux modèles « de l'*enfance chrétienne*. C'est pour cela que « Dieu est avec lui. » Ceux à qui Marceau par-

lait ainsi probablement ne comprirent pas ce langage (1).

Le 20 septembre 1849, le lendemain du troisième anniversaire de l'Apparition, Marceau se rendit à la Salette, ce lieu de prodiges, célèbre dans le monde entier, et qui, après Notre-Dame-des-Victoires, est sans doute le plus illustre pèlerinage du XIXe siècle, en l'honneur de la Sainte-Vierge. Quel autre sanctuaire a eu la gloire d'être reproduit plus de deux cent cinquante fois, sous l'approbation des évêques, par des sanctuaires et des chapelles du même vocable, en France, en Italie, en Allemagne, en Belgique, en Hollande, en Angleterre, en Amérique, en Algérie et ailleurs? Rien ne lui a manqué de ce qui est le cachet des grandes œuvres et des grandes manifestations de Dieu : ni l'ardeur des contradictions, ni la multiplicité des approbations, ni le nombre et l'autorité des défenseurs, ni la consécration des miracles, ni la catholicité de l'expansion ! Marceau n'arriva sur la sainte montagne qu'à midi et demi; mais son courage avait suppléé ses forces, et dans l'espoir de communier, le fervent serviteur de Marie était resté à jeun. Un prêtre qui l'accompagnait célébra l'auguste sacrifice; Marceau servit la

(1) Voir l'admirable *Vie de M. Vianney, curé d'Ars*, par M. Alfred Monnin. On pourrait appeler cette biographie une nouvelle démonstration de la divinité du catholicisme par les faits, à la portée de toutes les intelligences.

messe, reçut le corps du Fils de Dieu, et après les sacrés mystères, il déposa sa croix d'honneur sur l'autel.

En ce pèlerinage se trouvait avec le Commandant de l'*Arche d'alliance,* M. Dausse, ingénieur distingué et excellent catholique. On ne put leur procurer qu'un seul lit. Marceau, qui était malade, ne voulut jamais l'accepter, et le laissant à son ami, il coucha lui-même sur un matelas tiré à terre. « En ces occasions, nous disait M. Dausse, « il était inutile de résister : il fallait obéir. »

Marceau trouva une source immense de grâces et de grandes instructions dans une parole bien simple que nous allons rapporter. « Après l'Ap« parition, dit-il au petit berger de la Salette, « Maximin, que fis-tu? — *Je continuai à garder « les vaches.* — Et ensuite? — J'ai joué avec Mé« lanie. » — « Ce mot, disait Marceau à un de « ses amis, a été pour moi un trait de lumière. J'ai « vu qu'après avoir reçu de grandes grâces, il ne « faut pas faire de retour sur soi; mais *être enfant.* « J'ai compris aussi que dans les affaires qui « m'occupent, au milieu de mes embarras et de « mes projets, je dois être *enfant* avec Dieu. Il « m'a accordé une faveur singulière, en me faisant « comprendre cette vérité, et j'ai dit : Je suis « content, ce mot me suffit. » Du reste, il ne chercha ni à interroger ni à embarrasser les enfants. Mélanie et Maximin, les deux bergers de

la Salette, touchés de ce qu'ils entendaient dire de l'apostolique Commandant, lui promirent de prier pour lui chaque jour, et ils lui donnèrent une image signée de leurs mains. Maximin, apprenait qu'il revenait des missions, l'embrassa avec amitié, et le supplia de ne jamais donner cette image à personne. Au retour de cette petite excursion, Marceau se rencontra un jour dans une réunion de gens du monde où l'on attaqua le fait de l'Apparition comme indigne de la Sainte Vierge, à cause de ces paroles : *Vous allez à la boucherie comme des chiens*, et parce que, disait-on encore, Dieu ne se serait pas adressé à des enfants, mais à des hommes faits. Le pieux officier démontra au contraire que Dieu s'adresse aux simples et aux ignorants de préférence, *parce que*, dit-il, *nous autres qui avons de l'âge ou de l'esprit, nous nous croyons quelque chose, pendant qu'en réalité nous ne sommes rien.* Et il commenta les passages de la révélation d'une manière qui fit une impression fort vive sur un des auditeurs. « Dieu, disait-il, nous montre que, malgré la su-« périorité de notre raison sur les animaux, nous « descendons au niveau de leurs instincts bru-« taux par la dépravation de nos désobéis-« sances. »

Quant au dernier pèlerinage que fit Marceau en visitant une abbaye célèbre, il l'entreprit surtout pour recommander ses projets à un religieux

de cette maison, grand serviteur de Dieu, qui, outre les offices de règle, faisait dix heures d'oraison par jour, et avec une telle abondance de larmes, qu'il en était souvent inondé; pauvre prêtre à talents fort ordinaires, mais ayant les lumières d'en haut. La mortification de ce bon Père, tout homme instruit dans les voies de la spiritualité le sait déjà, répondait à son oraison; il ne dormait que deux ou trois heures par jour, quelquefois une heure seulement, et ne se pardonnait rien à lui-même. Afin d'utiliser son zèle, on l'avait chargé de donner les exercices spirituels aux prêtres et aux laïques qui viennent se retremper dans cette solitude et qui s'y trouvent quelquefois en grand nombre. Il a même eu des évêques sous sa conduite. Une nuit un de ces retraitants vint le prier de lui accorder un entretien. Le religieux était accablé, harassé de fatigue, et il désirait se reposer une heure. Il pria donc le retraitant d'avoir la charité de revenir dans un autre moment. Mais aussitôt se reprochant sa mollesse : « Lâche que tu es! se dit-il à « lui-même, tu préfères ton repos à l'œuvre du « Seigneur!... » Et pour se punir, il se priva ce jour-là entièrement de sommeil. Son amour pour la sacrée humanité du Sauveur était ineffable ; un pieux prélat, après avoir fait les exercices spirituels sous sa direction, disait avec une admirable humilité : « Jusque-là je n'avais pas connu

« Jésus-Christ, quoique j'eusse beaucoup écrit « sur ce divin Sauveur ! » Il confiait au papier pendant les intervalles que lui laissaient ses oraisons, les sentiments qu'il éprouvait. Ce sont des paroles délirantes d'amour, une ardeur prodigieuse pour la croix et les souffrances, un zèle brûlant, extatique pour les âmes. Il disait un jour avec beaucoup de simplicité, en prêtant ses cahiers : « Je ne crois pas qu'il y ait des héré-« sies ; des hommes bien capables, et le supé-« rieur du grand séminaire de Grenoble l'ont « assuré. » Il ne se lassait pas de parler de la prière, de l'excellence, de la force de la prière. Son livre de prédilection était l'opuscule de saint Liguori : *Du grand moyen de la prière.* C'est le livre qu'il mettait entre les mains des retraitants. Il s'étonnait quand on ne le connaissait pas. « Croiriez-vous, disait-il avec candeur, qu'il est « des évêques qui ne l'ont pas lu? »

Cet ouvrage si précieux dont saint Liguori, malgré son humilité profonde, disait : « *Je vou-« drais que tous les chrétiens le possédassent ; c'est « le meilleur, le plus utile de tous ceux que j'ai « composés,* » était aussi un des grands livres de Marceau. Non content de le faire connaître, il voulait que ses amis contribuassent de leur bourse à le répandre. « En voilà pour trois francs ou « trois francs cinquante, » dit-il un jour à M. de Plas, capitaine de vaisseau, major de la

flotte, en entrant chez lui et en lui remettant douze exemplaires de cet opuscule. Et se tournant vers M. de Lamotte-Vauvert, lieutenant de vaisseau : « Vous en aurez douze aussi. » Il parlait à deux fervents officiers. Ceux-ci acceptèrent avec reconnaissance.

Le religieux qui partageait à cet égard tous les sentiments de Marceau recommandait la prière comme le *grand moyen de sauver les âmes*. Dans ses rapports avec Dieu il avait une simplicité d'enfant, et le Commandant en a rapporté des traits si naïfs, qu'on ne peut pas même les écrire.

Lorsque le digne officier vint trouver ce vénérable prêtre, celui-ci, en homme de Dieu qui ne connaît pas encore son terrain, et croyant avoir affaire sans doute à un chrétien ordinaire, ne lui parlait que de marine, lui faisait raconter la pêche de la baleine, et lui adressait beaucoup d'autres questions de ce genre. Marceau un peu désappointé riait ensuite, et disait en se plaignant agréablement : « Le brave homme! Que lui im-« porte la pêche de la baleine? Et à moi aussi. « Ce n'est pas pour raconter la pêche de la ba-« leine, que je suis venu de si loin auprès de « lui. » Ce ne fut que le troisième jour, et lorsque notre ami était sur le point de partir, que le Père lui livra son âme et se communiqua tout entier à lui. Marceau alors aurait voulu rester;

mais ses occupations l'appelaient ailleurs. Pendant son séjour, il avait parcouru les écrits de ce saint religieux, et en avait recueilli sur son carnet quelques passages. Il les lisait à son retour à ses amis et paraissait intimement saisi de ce qu'il avait vu. « Rien, disait-il, n'est plus fort, « n'est plus divinement passionné. Ce sont « des suppositions incroyables, de magnifiques « impossibilités. Le supérieur d'un grand sé- « minaire en était dans le dernier étonnement. « Il s'offre à souffrir une espèce d'enfer à l'exem- « ple d'une sainte célèbre, et des millions de « fois, pour sauver une seule âme. Quand il « combat avec Dieu pour la conversion des pé- « cheurs, c'est là surtout, disait Marceau, que « son amour l'emporte. Il va jusqu'à lui dire, « dans une sorte de délire : O mon amour! par- « donner à ceux qui sont vos plus grands enne- « mis, c'est peu pour vous ; on voit des hommes « qui le font. Mais un Dieu, s'il agit en Dieu, « doit les accabler de ses plus grandes faveurs. « Sans cesse le salut du monde le préoccupe. « Ah! Jésus mon amour, lui dit-il, tant qu'il y « aura dans le monde une seule âme à sauver, je « serai à vos pieds, je ne les quitterai pas; vous « ne pourrez pas la perdre, ô mon Dieu! » Quand Marceau le quitta, il lui dit : « *Priez, priez* « *beaucoup, mais pas pour vous,* » paroles dont le vrai sens n'échappera à personne. Quelqu'un qui

était présent lui ayant recommandé les missions de l'Océanie, le vénérable religieux répondit : « Depuis que j'ai lu dans les lettres des mission-« naires des détails qui m'ont fait voir les be-« soins immenses des peuples de l'Océanie, je « fais tous les jours quatre heures d'oraison pour « eux. » Cette parole fit tressaillir Marceau qui avait consacré sa vie à ces pauvres infidèles.

Le pieux officier revint de ces divers pèlerinages fort touché. Une circonstance fit connaître peu après à un de ses amis la perfection de ses voies. « Commandant, lui dit ce prêtre qu'il ai-« mait beaucoup et qui partait, nous ne nous re-« verrons peut-être plus, je sens mes forces s'af-« faiblir. Je me recommande bien à vous ; ne me « laissez pas languir en purgatoire. — Je ne « peux rien vous promettre, lui répondit Marceau, « *j'ai tout donné à la Sainte Vierge.* » Et après lui avoir ainsi parlé, il lui cita les pratiques du bon religieux qu'il venait de voir, à l'égard des saints du purgatoire. « Il prie d'abord, dit-il, pour « l'âme la plus délaissée, puis pour celle qu'ai-« ment le plus Jésus et Marie, et enfin pour « celle que la Sainte Vierge désire le plus voir « sortir des flammes de l'expiation ; et en faisant « ainsi, il pense honorer Jésus et Marie et leur « témoigner son amour, en même temps qu'il « exerce la charité envers les âmes souffrantes. » Il paraît que notre vertueux ami avait adopté en

partie la pratique du vénérable cénobite, et que de plus il avait abandonné à Marie, comme à sa bonne mère, tous ses mérites, toutes ses intentions, toutes ses prières, pour qu'elle en disposât en faveur de qui elle voudrait, et suivant son bon plaisir. Déjà dans les commencements de sa conversion, il avait été très-ému de la lecture d'un petit livre du vénérable Grignon de Montfort sur la dévotion à la Sainte Vierge. Pendant sa campagne d'Océanie, il en fit l'analyse par écrit, et, le 2 mars 1848, il demanda au prêtre qu'il avait à bord la permission de se vouer à Jésus-Christ par son auguste Mère, suivant la pratique du vénérable Montfort (1). A son retour de l'Océanie, il lut et relut ce livre; il engageait ses amis à s'en nourrir et à s'abandonner à Marie dans la forme que cet ouvrage indique. Nous savons que de la solitude profonde où Marceau se retira plus tard, il l'envoya à un capitaine de vaisseau. Il écrivit même à un supérieur de collége pour l'inviter à faire entrer ses élèves dans cette dévotion. « Il me semble, disait-il, que cet opus-« cule ne doit pas être confondu avec une foule « d'autres petits livres, bons sans doute, mais « qui peut-être n'ont pas la même portée, et je « pense que ceux qui suivront les conseils du

(1) Voir le *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge*, par le vénérable serviteur de Dieu Louis-Marie Grignon de Montfort.

« Père Grignon de Montfort, en se consacrant à « Jésus par Marie entièrement, irrévocablement, « recueilleront les avantages que ce saint mis- « sionnaire leur promet. Pour moi, je confesse « que depuis que j'ai adopté cette pratique et « que je me suis fait l'*esclave de Marie*, quoique « je l'aie sans doute fort mal fait, cette douce « et bonne Maîtresse m'a accordé toutes les « grâces annoncées par son serviteur. »

Le 25 mars 1850, Marceau renouvela ses vœux de consécration à Jésus par Marie, comme il les appelait, « et pour la deuxième fois, » dit-il, dans une lettre qu'on nous communique, ce qui montre que c'est le jour de l'Annonciation 1848, étant à Sydney, qu'il avait contracté cet engagement. Enfin ce fut environ à la même époque (mars 1850) que pour faire profession authentique de son dévouement à la Mère de Jésus, il commença à se signer dans ses correspondances *servus Mariæ*, sous la seule inspiration de son amour, sans se douter peut-être qu'en cela il imitait de grands serviteurs de Dieu. Quelqu'un lui fit des observations à ce sujet et l'engagea à renoncer à cette résolution; mais après avoir consulté Dieu dans l'oraison, il reconnut que ce titre avait été pour lui une source de bien grandes faveurs, et il ajouta encore à sa première signature un mot en l'honneur du mystère qui est le plus glorieux à Marie et le plus cher à ses en-

fants : *Servus Mariæ Immaculatæ.* Attentive à tout ce que faisait son cher et vertueux Auguste, celle qui était sa mère dans l'ordre de la nature, mais qui dans l'ordre de la grâce s'était faite sa fille spirituelle, se hâta d'ajouter à son nom le nouveau titre de noblesse de son enfant, et quel ne fut pas notre attendrissement, lorsque lisant la lettre que cette vertueuse femme écrivait après la mort de notre ami, nous trouvâmes au bas de la page : *Servante de Marie Immaculée.* Heureux fils d'avoir eu dans son admirable mère une disciple si fidèle! Heureuse mère d'avoir eu un tel fils! A Dieu seul par Marie la gloire de toutes les vertus du fils et de la mère!!

## CHAPITRE II.

MALADIE, ÉPREUVES, VERTUS DE MARCEAU. — IL PREND LA RÉSOLUTION D'ENTRER DANS L'ÉTAT ECCLÉSIASTIQUE ET RELIGIEUX.

(Octobre 1849. — Janvier 1851.)

Commencement de la maladie de Marceau, ses sentiments en cette occasion. — Au mois d'octobre 1849, Marceau était à Paris, où il exposait ses pensées sur la nouvelle direction qu'il désirait donner à l'Œuvre ; mais son projet ne fut pas goûté par ses anciens collaborateurs. Il se rendit alors à Lyon, « afin, disait-il, de se « jeter entre les bras du supérieur général de « la Société de Marie. » Ne voyant point d'autre moyen de réaliser le bien qu'il croyait dans les vues de Dieu, et *ne pensant pas trouver des hommes capables de supporter l'épreuve d'une campagne, s'ils n'avaient passé, quelque temps au moins, par un noviciat*, il venait humblement réclamer les conseils du chef de cette congrégation, et même solliciter son concours.

Le supérieur le voyant travaillé par un rhume inquiétant et par un mal de jambe, lui répondit qu'il fallait commencer par se reposer, et il le

condamna à garder la chambre. (C'était au commencement de 1850.) Ce temps d'arrêt fut le premier avertissement que Dieu donna à Marceau sur la maladie qui le menaçait; il le trouva fidèle dans le repos, comme il l'avait été dans l'action. « Je suis aussi content, disait-il à un « ancien officier de l'*Arche d'alliance*, de glorifier Dieu en buvant de la tisane, renfermé dans « une chambre, qu'en éprouvant des coups de « vent et naviguant sur la mer. » Pour une âme ardente cette soumission dans le repos est le plus haut point du courage.

Cependant il ne cessait de recommander à Dieu d'une manière particulière ses projets pieux, ses incertitudes, ses affaires. S'étant trouvé un peu mieux, il alla, à cette intention, visiter avec ferveur à Paray-le-Monial les restes précieux de la sainte religieuse (la B. Marguerite-Marie) dont Dieu s'est servi pour répandre la douce, ineffable et si efficace dévotion au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Un de ses amis lui avait souhaité dans une lettre qu'il fût contredit par des hommes de bien, par des saints, lui ajoutant que c'est un morceau de choix que Dieu a coutume de servir à ses meilleurs amis. Il lui répondit de Lyon, sous la date du 19 janvier 1850 : « Ce que vous m'avez « souhaité, mon cher N..., m'est advenu. Le « Seigneur a voulu que je fusse sévèrement blâmé

« par des personnes dont j'avais eu jusqu'ici « l'approbation, et qui étaient, au moins une, « de celles que je pensais devoir me guider dans « la recherche ou l'accomplissement de la vo- « lonté de Dieu sur moi. Oh ! combien je dois « remercier ce bon Père de m'aider à com- « prendre que je ne suis rien, moins que rien ! »

« Durant ma traversée pour rentrer en France, « écrivait-il de Lyon à sa tendre mère, je pensais « avec certain effroi aux marques d'intérêt qui me « seraient données à mon retour. Ah ! quelle « immense grâce Dieu m'a accordée en me fai- « sant échapper à ce danger, et surtout en per- « mettant que je sois l'objet des reproches les « plus amers. Ah ! certes, c'est là bien plus que « je ne méritais ! Pouvais-je espérer une si belle « récompense de mes faibles travaux ? Mais « hélas ! en même temps Dieu me fait sentir ma « misère, en poussant les personnes qui m'ont « connu autrefois à Lyon à me témoigner une « affection tout à fait touchante ! On voit bien « que je ne suis pas encore, hélas ! de force à « trouver mes délices dans une humiliation « complète ! »

Cependant le supérieur général de la Société de Marie, inquiet de plus en plus sur la santé précieuse de Marceau, pria un médecin très-renommé de la ville de Lyon, M. le docteur Gignoux, de visiter le malade. Le médecin, après

avoir fait des questions à celui qu'on trouvait *malade malgré lui,* et qu'il fallait deviner, découvrit habilement la source des ravages qu'on remarquait sur sa figure vieillie avant le temps, et tirant à part l'ecclésiastique qui le consultait : « M. Marceau, lui dit-il, a une maladie mortelle; « sur cent personnes qui en sont atteintes, à « peine s'il en peut échapper une seule. » Cette parole affligea beaucoup le cœur du supérieur général de la Société de Marie, et elle fournit à Marceau l'occasion de faire éclater son grand détachement. « J'ai à vous annoncer, lui dit « son directeur, qui l'aimait comme un fils, « une chose qui peut vous être pénible, mais je « vous sais assez fort pour la porter ; vous vous « faites illusion sur votre maladie ; elle est plus « grave que vous ne pensez. Je vous en avertis, « afin que vous vous tourniez du côté de Dieu, « pour obtenir une guérison *que vous ne pouvez « attendre que de lui.* » Marceau ne fut nullement ému ; il remercia cet ecclésiastique avec la plus grande expansion, et depuis ce temps son attachement et sa reconnaissance pour lui n'eurent plus de bornes. « J'étais venu à Lyon, « disait-il, chercher à connaître la volonté de « Dieu, et j'y ai trouvé ce que je voulais, mais « non pas ce que j'attendais. Me voilà condamné « à m'occuper de ma santé, à ne pas reprendre « la mer d'un an, si tant est que je doive jamais

« la reprendre, à ne rien faire, à manger de la « viande, rien que de la viande, sans pain, ni « légumes... Voilà un régime de carême ! qu'en « pensez-vous? que la volonté de Dieu soit « faite ! » Mais son âme ne se laissa pas appesantir sous le poids d'un corps débile et de soins toujours dangereux. A la même époque un bon curé du diocèse de Lyon écrivait : « Je viens « d'avoir, dans une cellule de la maison des « maristes, une conférence sur la prière avec... « devinez qui..... avec M. Marceau. *Nonne cor « nostrum ardens erat, dum loqueretur mihi* (1)? « Je veux retourner à Lyon exprès pour le voir « encore. Quel cœur apostolique ! et c'est un « laïque !... Confonds-toi, mon pauvre cœur, « me disais-je en revenant dans ma paroisse, « honteux de ma tiédeur. Mais j'espère bien que « tout ce que j'ai vu et entendu ne sera pas perdu « pour moi. »

Le lecteur ne doit pas être surpris que la parole de Marceau fît de telles impressions, puisque même après sa mort, il est si éloquent. Son Éminence le Cardinal Villecourt, on s'en souvient, écrivait : « Il est maintenant un des protecteurs « que j'invoque avec le plus de confiance ». Et cependant ce saint et savant prélat, si bon juge du mé-

(1) Ne sentions-nous pas notre cœur brûler, lorsqu'il nous parlait ?

rite et de la vertu, n'avait pas connu Marceau; il venait seulement de lire sa biographie. Que serait-ce si son Éminence eût pu le voir à l'œuvre? Aussi un honorable habitant de Paris, qui a vécu côte à côte avec Marceau durant quatre années, dans l'intimité la plus étroite, nous reprochait-il d'avoir amoindri le Commandant. « Quand on vous a « lu, nous disait-il en se plaignant, on ne le con- « naît pas ! » Et il ajoutait : « *Marceau est ce que « j'ai vu de plus beau dans ma vie* ». Or on sait qu'il est très-rare que ce culte d'admiration ne s'évanouisse pas devant les regards de l'intimité.

Les derniers mois de la vie de Marceau. — C'est dans l'adversité qu'on connaît les vrais amis; c'est dans les afflictions qu'on connaît les serviteurs de Dieu. Celui à qui le Seigneur destine le *triomphe particulier d'une ascension plus glorieuse et plus élevée dans la béatitude*, il faut qu'il soit conspué, flagellé, qu'il porte lui-même sa croix sur le calvaire quoiqu'il ne puisse plus se soutenir, qu'il soit écrasé sous son poids, qu'il soit abreuvé de fiel et de vinaigre et qu'enfin il soit crucifié. Mais parmi tant d'opprobres et de souffrances, l'amour divin ne délaisse pas l'âme qu'il éprouve. La sainte humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans le moment où elle était accablée de douleurs que n'ont égalées aucunes douleurs, jouissait, à cause de l'union hyposta-

tique, de la vision intuitive de Dieu. Le disciple de Jésus-Christ, *le saint* au milieu de toutes ses croix, est comblé d'un si grand bonheur intérieur qu'il ne changerait pas ses peines pour toutes les félicités de la terre, et il s'écrie : « Je « surabonde de joie au milieu de la tribulation. » Ce sont des mystères pour nous, chrétiens négligents ou dissipés, qui ne correspondons pas aux grâces du Seigneur avec la fidélité des saints, et qui cherchons seulement à éviter l'enfer... *C'est que nous n'aimons pas!*

Dieu laissa pleuvoir tant de croix sur son serviteur pendant les derniers mois de sa vie, croix extérieures, croix intérieures, croix de toute sorte, qu'onze ans plus tard un religieux de la Compagnie de Jésus, qui, à l'époque dont nous parlons était lieutenant de vaisseau, le Père Clerc, ne pouvait sans émotion parler du désolant mais admirable spectacle dont il fut le témoin immédiat ; car, par affection pour le Commandant, il s'était fait comme son garde-malade (1). Marceau fut abandonné par quelques-uns de ses amis, décrié par d'autres, et, ce qui devait lui être le plus sensible, il en est qui étaient des hommes de bien. Un des plus vénérables personnages de France

(1) Le jésuite dont il est ici question est ce même père Clerc qui, le 24 mai 1871, a eu l'honneur et le bonheur de verser son sang pour Jésus-Christ, ayant été fusillé dans la prison de la Roquette, à Paris, en haine de la religion.

écrivit au cardinal-archevêque de Lyon pour le prévenir contre Marceau; et celui-ci fut informé de ce qui avait été dit sur son compte. En certains lieux on le traita de fou, et si on ne réussit pas à le persuader à ses amis, on essaya du moins de le faire. Il fut aussi attaqué d'une autre sorte par des gens sans religion; ceux-là sont moins gênés par la conscience. On assure qu'on l'accusa d'être un calomniateur, et il devint l'objet d'imputations tellement odieuses, tellement opposées à son caractère qu'on s'étonne qu'il se soit trouvé des hommes pour les croire. Ceux mêmes qui l'affectionnaient le plus, contribuèrent parfois, sans le vouloir, à le contrister, Dieu le permettant ainsi pour son plus grand bien. Il est arrivé qu'on lui a fait des reproches au sujet d'actes dont il n'était pas l'auteur, et notre saint, loin de s'excuser, s'accusait alors même des fautes qu'il n'avait pas faites. En même temps les maladies l'accablaient... Des douleurs aiguës le saisissaient soudainement, et il pouvait à peine se traîner. Si du moins il se fût trouvé auprès de sa bonne mère, ou de ses amis, la tendresse de ses parents, la compagnie de ceux qui le chérissaient, auraient adouci ses souffrances; mais il se trouva engagé par des circonstances *entièrement indépendantes de sa volonté, et même opposées à sa volonté* (sa correspondance en fait foi), à vivre dans une solitude profonde, dans un petit coin retiré de la France,

et là, il passait des journées entières seul avec lui-même. Dans cet état, où tout autre se serait plaint, il tenait si peu compte de son mal, que la manière même dont il en parlait augmenta ses embarras et les peines de sa situation. En effet, comme on ne le croyait pas bien malade, on continua à l'occuper d'affaires embrouillées, difficiles, dont on n'aurait pas osé parler à quelqu'un qui aurait eu la moitié de son mal. S'il y appliquait son esprit, son corps était écrasé par cette contention; et si ses forces épuisées lui refusaient leur concours, il était harcelé par l'urgence des choses. Dans l'impuissance où il était alors de travailler, de réfléchir, comme il arrive toujours à tous ceux qui sont gravement malades, il s'écriait : « Ah ! mon Dieu, *si vous « voulez me frapper dans mon intelligence,* soyez « béni ! Faites ce qui est selon votre sainte vo- « lonté; *j'ai tout donné,* je ne réserve rien. » On était tellement persuadé que Marceau se portait bien, que le ministre de la marine lui offrit le gouvernement du Sénégal, et un officier lui écrivit qu'il regrettait beaucoup qu'un prétexte (celui de la santé) privât le Gouvernement de ses services. D'un autre côté, le Seigneur lui-même, afin d'accroître ses mérites avec ses épreuves, et de perfectionner celui qu'il voulait bientôt couronner, lui retirait souvent ses faveurs sensibles; il était dans d'épaisses ténèbres; il ne trouvait plus

Dieu dans la prière; il était parfois accablé de tentations... Au milieu de tant de croix « il était « calme et résigné, » nous disait, en 1862, M. de Plas, capitaine de vaisseau, major de la flotte de Cherbourg. Bien plus, il se trouvait si heureux qu'il écrivait à un officier de marine, le 15 mai 1850 : « Mon cher ami, je puis vous assu- « rer que j'ai rencontré le bonheur qu'on peut « espérer sur la terre dans le petit coin ignoré et « inconnu où ma vie s'écoule loin de ma famille, « de mes amis et de mes connaissances. » C'est que ce cœur si noble, si grand, si généreux n'avait jamais fléchi sous tant d'épreuves, et n'avait cessé d'exhaler les parfums de la sainte conformité à la volonté de Dieu. C'est qu'il ne voulait que *Dieu, Dieu seul;* et Dieu, on peut toujours le trouver. Si l'on ne peut agir pour Dieu, on peut toujours aimer et souffrir pour lui.

Tel fut Marceau pendant les onze derniers mois de sa vie. Ne lui eût-il pas manqué une gloire, ne lui eût-il pas manqué un trait de ressemblance avec son Maître, si après avoir passé partout en faisant du bien depuis dix ans, il n'eût subi à la fin de sa carrière les douleurs et les subsannations du Golgotha?

En parlant des chrétiens (seulement des chrétiens) qui ont pu être une occasion de souffrances pour le Commandant, nous ne pensons pas devoir imiter les écrivains qui, pour exalter leur héros, se

croient obligés de condamner tous ceux qui ont semé des épines sur son chemin. On doit, ce semble, regarder les choses de plus haut. Dieu se sert quelquefois de la différence qui se trouve dans les opinions des hommes, même profondément religieux, pour leur faire pratiquer à tous des vertus, et les élus contribuent mutuellement à leur sanctification réciproque, par les peines involontaires qu'ils se causent, pouvu cependant (il ne faut pas l'oublier) *qu'ils conservent toujours la pureté d'intention.* C'est surtout au milieu de ces contradictions délicates où s'appauvrissent les faibles, que les saintsse forment. Liguori meurt dans la disgrâce du vénérable Pie VI qui disait : « S'il est saint, il « n'est pas saint en tout (1). » Jean de la Croix est emprisonné par les religieux de son ordre; mais après la mort du second, on reconnaît à Rome que les fautes qu'on lui reprochait ne sont pas même la matière d'un péché véniel, et il est canonisé; et le premier est mis sur les autels par les successeurs de Pie VI. Aujourd'hui saint Liguori et saint Jean de la Croix reçoivent les hommages de toute l'Église catholique, et chacun d'eux semble sortir du tombeau pour répéter à tous

(1) Dieu seul est saint en tout, par nature. Parmi les pures créatures, une seule a été sainte en tout, par privilége, l'auguste Vierge Marie. Ainsi la parole de Pie VI, prise dans son sens strict, pourrait s'appliquer généralement à tous les bienheureux.

les chrétiens ces paroles de la sainte Écriture : « Heureux l'homme qui souffre la tentation, « parce qu'il recevra la couronne de vie, après « qu'il aura été éprouvé. »

Quelques lettres de Marceau pendant les onze derniers mois de sa vie. — L'homme qui est bon, « a dit Notre-Seigneur Jésus-Christ, tire de bonnes « choses du bon trésor de son cœur : car c'est « de l'abondance du cœur que la bouche parle, » pensée dont se rapproche un littérateur par ces mots : Le style, c'est l'homme. En citant quelques lettres de Marceau, nous prendrons donc pour ainsi dire la photographie de son âme et nous en pourrons contempler les moindres mouvements comme dans un miroir. Ces lettres d'ailleurs continuent notre récit.

Lettre a un ami le 25 février 1850. — Changement de situation. — Détachement de tout. — Croix prévues. — Mort a soi-même. — « Mon bien« aimé Père, je suis arrivé ici le 23 février, pas « très-fatigué, mais ne marchant qu'avec peine à « cause de l'inflammation de mes jambes. C'est « une très-bonne mortification, je crois ; d'a« bord on n'en tire pas vanité aux yeux du « monde, et puis c'est toujours au moment où « l'on y pense le moins, qu'un mouvement vient « vous rappeler votre infirmité. J'ai commencé

par faire deux jours de retraite. Les ai-je bien « employés ? hélas ! vous savez mes misères ; « mais enfin j'ai prié, j'ai un peu souffert, en « offrant le tout au bon Dieu, et je compte sur « sa miséricorde qui m'a amené ici, *sans que j'en « eusse la moindre pensée.* Hier, en lisant le 53e « chapitre du 3e livre de l'Imitation, j'y voyais « que pour prétendre à une plus grande diffu- « sion de la grâce de Jésus-Christ, il faut se sé- « parer de ses amis et de ses connaissances. L'i- « solement matériel où je vais me trouver, me « fait espérer que le Seigneur voudra bien m'u- « nir davantage à lui. Je suis tout étonné de ma « nouvelle situation. Comme cela est loin de tout « ce que je m'étais proposé en rentrant en « France ! Je devais me donner bien des mou- « vements afin d'être prêt à repartir pour l'O- « céanie. Que la volonté de Dieu se fasse ! Je ne « me sens pas un très-grand désir de demander « au Seigneur la santé. C'est cependant la pre- « mière chose que je ferai : car celui qui est « pour moi l'interprète de la volonté divine me « l'a ordonné. Et puis, il est clair que je dois bien « un peu la désirer, puisque je ne sais pas re- « noncer à l'idée d'aller en Océanie ; non pas « cependant que j'y tienne de manière à me « troubler s'il en doit être autrement. Oh ! que « Dieu a été bon en me faisant tomber malade, « de me faire comprendre en même temps qu'il

« n'y a qu'une chose désirable au monde, l'ac-
« complissement de la volonté de Dieu, quelle
« qu'elle soit ! Après tout, Père, je ne rejette pas
« la pensée d'être réduit pour le reste de mes
« jours à un état complet d'impuissance, si tel est
« le bon plaisir du divin Maître. »

« Vous dirai-je quelle a été ma pensée en
« apprenant qu'on veut bien permettre à un
« prêtre de Tours, délégué à cet effet, de rece-
« voir ma bonne mère novice du Tiers-Ordre
« de Marie, bien plus tôt que nous ne l'espérions
« l'un et l'autre. Je suis convaincu que la Sainte
« Vierge a voulu donner ce secours spirituel à ma
« mère, *afin qu'elle puisse supporter une croix plus*
« *lourde que celles qu'elles a eues jusqu'ici.* Aussi
« lui ai-je écrit de Strasbourg pour lui annoncer
« et la grâce qui lui était réservée, et l'attente où
« cela me met pour elle de nouvelles croix. Serai-
« je l'instrument dont Dieu se servira pour la
« crucifier et la sanctifier ? Je suis assez disposé à
« le croire : car ma mère m'a offert à Notre-Dame
« des Sept-Douleurs ; moi-même j'ai été presque
« dès ma conversion attaché à cette dévotion. Et
« puis, durant ma route, j'ai mieux compris ce
« que vous m'aviez fait observer sur la conduite
« de la Providence à mon égard, et sur l'oubli
« dans lequel elle me tient à l'égard de tout le
« monde. J'ai même remarqué que depuis mon
« dernier séjour dans ma famille, des personnes

« qui jusqu'alors avaient eu pour moi une affec-
« tion très-vive n'ont pas même répondu aux let-
« tres que je leur ai adressées. Il me semble donc
« que le Seigneur daignera poursuivre son œuvre
« sur moi, et me fera mourir à tout par les autres !
« Ah! si j'avais un peu de générosité!... Mais
« j'attends tout de la bonté de Dieu. Les grâces
« qu'il m'accorde m'en font espérer de nouvelles,
« *et les coups qu'il me portera atteindront, je pense,*
« *ma chère mère.* (Hélas ! il ne se trompait pas ! )
« Pour le moment, je me sens surtout attiré à un
« grand abandon, à une grande confiance en Dieu
« pour ma santé et pour mon âme, comme un
« petit enfant entre les bras de son père. Je vais
« disposer mon temps de manière à avoir une
« petite règle. J'irai à l'église lé matin pour la
« méditation et la messe, puis à deux heures de
« l'après-dîner, et encore à six heures du soir.
« Ce sont là les trois repas spirituels de ma jour-
« née. Vous savez mes sentiments de vénération
« et de reconnaissance pour la Société de Marie
« qui a daigné m'adopter, moi pauvre orphelin,
« *si longtemps égaré.* Adieu, mon bien-aimé
« Père. Quand vous reverrai-je ! Dieu le sait. Pour
« moi, je ne veux plus faire aucun projet, me re-
« mettant en tout à la volonté de Dieu. S'il exige
« de moi le sacrifice de ne plus vous revoir, fut-ce
« même jusqu'à la mort (ils ne se revirent plus
« en effet), ce sera toujours une courte séparation,

« espérant avoir le bonheur de vous retrouver « durant toute l'éternité aux pieds de notre divin « Sauveur. Je suis dans son cœur sacré où je vous « irai chercher chaque jour, votre indigne et dé- « voué fils. »

AUTRE LETTRE AU MÊME. — FOI ET GÉNÉROSITÉ. — LES ROUGES ET LES HOMMES D'ORDRE. — LA POLITIQUE DE MARCEAU. — TRAIT DE FOI. — LE SCAPULAIRE DE LA PASSION. — UN BAPTÊME INESPÉRÉ. — « Mon Ré- « vérend Père, que je vous fasse part d'une joie de « mon cœur ! je viens de recevoir une lettre de ma « bonne mère, qui m'annonce qu'elle sera reçue « novice du Tiers-Ordre de Marie, le jour de « l'Annonciation. Je vous avoue que c'est pour « moi une grande consolation de voir avec quelle « générosité et quelle simplicité elle va au Sei- « gneur. Voici une chose qui m'a singulièrement touché. Je lui avais fait part de mon séjour « ici, mais sans lui faire connaître que j'étais « souffrant à garder la chambre. Ayant eu à « écrire à M. N..., j'eus avec lui moins de réserve, « ne pensant pas qu'il donnerait connaissance « de ma lettre à ma mère. Dieu a permis qu'il « en fût autrement. Son pauvre cœur s'est ému. « Elle m'a écrit pour savoir ce que j'avais, se « plaignant de ce que j'étais ainsi malade dans « un pays où je ne connaissais personne, etc. « Je lui répondis pour la rassurer, et puis je

« lui demandai si c'était vraiment qu'elle m'a-
« vait consacré à la sainte Vierge, si c'était
« sincèrement qu'elle priait que Dieu me ren-
« dît saint. Enfin je lui montrai combien nous
« devions nous détacher de toutes ces idées
« de faire faire au bon Dieu notre volonté. J'ai
« reçu d'elle une lettre vraiment touchante. —
« Tu avais bien raison, me dit-elle, de penser
« qu'avant d'avoir reçu ta réponse, j'aurais
« demandé pardon à Dieu de cette révolte contre
« sa volonté. Oui, assurément, je lui demande
« qu'il te sanctifie; oui, je t'ai consacré à la
« sainte Vierge, et, pour réparer ce mouvement
« de mon cœur encore trop attaché à toi natu-
« rellement, je veux le jour de Notre-Dame de
« Compassion t'offrir de nouveau à cette bonne
« Mère. »

A cette époque, on doit se le rappeler, toutes les mauvaises passions fermentaient dans les bas-fonds de la société, les clubs retentissaient de menaces, on cherchait à ériger en principe le vol, et un effroi général enveloppait la France, dans l'attente de ce qui allait arriver. Serait-ce les forcenés adeptes de 93, désignés sous le nom de *rouges* à cause de leurs aspirations sanguinaires qui l'emporteraient? Serait-ce les hommes qui voulaient le respect de la propriété, des personnes et de la loi? Marceau fait allusion à cet état de choses dans la suite de sa lettre : « Jamais peut-

« être, bien-aimé Père, je n'ai été si tou-
« ché que depuis cette maladie de la miséricorde
« de Dieu. Je comprends mieux que je ne saurais
« le dire, qu'elle sollicite dans le cœur des justes
« par l'Esprit-Saint des prières pour que sa jus-
« tice ait moins à punir. Ce ne sont plus les mêmes
« sentiments qui m'animent au sujet de tous les
« égarés; c'est une tendre et profonde compas-
« sion, dont l'effet me pousse à prier pour eux
« sans cesse. Je suis vivement affligé de voir que
« parmi ceux qu'on oppose aux *rouges*, et qui
« s'appellent *hommes d'ordre*, il en est beaucoup
« qui sont aussi ennemis de Dieu, sinon par la
« haine, au moins par l'indifférence (1). Aussi je

(1) Ce qui se nomme en haut *rationalisme*, a dit un écrivain, s'appelle en bas *communisme*. L'homme, dit le rationaliste, a le droit de tout penser ; donc, poursuit le socialiste, il a le droit de tout faire : car l'acte extérieur n'est que le résultat de la conviction intime. Cette effroyable conséquence sort irrésistiblement de l'émancipation entière de la pensée, qui est la suprême devise du rationalisme. Si j'avais le malheur de ne pas croire en Dieu et en l'autre vie, ajoutait quelqu'un, et que je fusse dénué des biens de la fortune, à l'heure même je serais socialiste. En effet, s'il n'y a rien au delà du tombeau, et s'il n'y a au-dessus de nous aucune volonté suprême qui doive être la règle de la nôtre, il faut jouir sur cette terre, jouir promptement, jouir à tout prix, jouir le plus possible. Qui ne voit, à moins d'être aveugle, qu'il n'y a rien de si logique que cette conséquence de l'incrédulité. Devant le Seigneur, quel est le plus coupable du riche irréligieux qui méprise la loi de Dieu et de l'Église, ou du pauvre irréligieux qui méprise le riche et les lois de la société humaine? La seule différence qui sépare l'un de l'autre, c'est l'intérêt propre ; ils

« ne suis que médiocrement rassuré ; ce qui tou-
« cherait le plus le cœur de Dieu, ce qui désarme-
« rait sa justice, ce serait de nous voir recou-
« rir à lui avec le sentiment de repentir qu'exi-
« gent nos fautes et avec résignation. Je suis
« le fléau de Dieu, » disait Attila; le saint évê-
« que, qui, avec son peuple, avait eu recours à la
« prière et à la pénitence, répondit : « Si vous êtes
« le fléau de Dieu, que le fléau de Dieu soit le
« bienvenu ! » et Attila traversa la ville sans la
« piller. Si nous avions bien la foi, si nous reve-
« nions au Seigneur, si nous faisions pénitence,
« le fléau de Dieu qui s'avance toujours, malgré
« les efforts désespérés de ceux qui le craignent,
« passerait peut-être sans faire tout le mal qu'on
« redoute ; car nous sommes tous dans la main
« de Dieu. Ne riez pas de ma politique : je vous
« assure que je la crois plus sage que celle des
« habiles. »

La politique de Marceau ne différait point des pensées du célèbre curé d'Ars, M. Vianney. Après le congrès de Paris en 1856, premier éclair de la formidable tempête dirigée contre le Saint-Siége,

s'unissent dans une même révolte contre la Majesté divine. D'où il suit que la source de nos maux c'est l'irréligion, ou, ce qui est la même chose, l'indifférence en matière de religion. Revenons à Dieu, soyons chrétiens, chrétiens pratiquants, et l'ordre renaîtra. Ou croire à l'Évangile et le pratiquer, ou rouler dans un interminable cercle de révolutions et se dévorer les uns les autres comme les réprouvés.

le saint prêtre disait : « Mon ami, si nous sommes « sages, ceux qui nous conduisent le seront aussi. « Dieu se sert quelquefois des rois pour châtier « les peuples. » Un homme éminent ajoutait : « Les peuples ont les gouvernements qu'ils mé- « ritent. » Sur ces paroles de Job : « C'est Dieu « qui fait régner un hypocrite à cause des péchés « du peuple, *qui regnare facit hypocritam propter « peccata populi,* » un commentateur cite un passage d'Anastase : «Quand le tyran Phocas fut fait empe- « reur, dit-il, un homme de grande sainteté se plai- « gnait au Seigneur et lui répétait sans cesse dans sa « simplicité : «Pourquoi l'avez vous fait empereur?» Dieu lui répondit : «Parce que je n'en ai point trouvé « de pire, *quia non inveni pejorem.*» Il était aussi « en Thébaïde, continue Anastase, une ville pleine « d'iniquités, où fut élu évêque un homme per- « vers. Celui-ci s'élevant en lui-même, l'ange du « Seigneur lui dit : « Pourquoi t'enorgueillis-tu ? « Tu n'as pas été fait évêque parce que tu méri- « tais l'épiscopat, mais parce que cette ville « méritait d'avoir un tel évêque. »

Continuons la lettre de Marceau.

« Vous ai-je raconté ce qui m'est arrivé à « Paris à l'égard d'un homme estimable avec « lequel j'ai été très-lié, et pour lequel je ne cesse « de demander à Dieu que son christianisme qui « est, par intervalles, autant que je puis en ju- « ger, de la religiosité ou de l'imagination, arrive à

« l'état de la religion éclairée et solide. J'avais, à « mon retour d'Océanie, entendu parler du sca- « pulaire de la Passion. Je l'interrogeai à ce sujet. « Il me répondit qu'il était dans la même igno- « rance que moi, et il m'ajouta ces paroles qui ne « laissèrent pas de me faire un peu de peine pour « lui : « Vous comprenez, que je ne m'occupe « point de toutes ces petites dévotions ; je suis « absorbé par les grands intérêts religieux. » Je « n'en restai pas moins désireux d'être au cou- « rant de cette dévotion, et pendant que mon ami « allait agiter de grandes questions religieuses, « je m'adressai à Messieurs les Lazaristes en les « priant de me dire l'origine, les avantages et la « pratique de cette confrérie. Ils le firent avec « complaisance, je fus touché de ce qu'ils m'ap- « prirent, et je me fis recevoir. Quand mon ancien « ami eut connaissance de ce qui m'avait été ré- « pondu, *il fut transporté* et il résolut de demander « lui-même ce scapulaire. Je bénis Dieu d'avoir été « l'occasion de cette prise d'habit, et je pense « avec consolation que ce sera pour lui une vé- « ritable défense et un vêtement de grâce. Je « désirerais bien que Dieu lui inspirât de donner « la foi toute nue pour point d'appui à sa piété « et à son zèle. Il y a des chrétiens pleins de « bonne volonté, de générosité même, auxquels, « à une certaine époque de leur vie, il n'a man-

« qué, ce semble, qu'un homme pour prendre
« une sage direction.

« Je vous remercie, bien-aimé Père, de ce
« qu'en réponse à la lettre où je vous confessais
« la saillie qui m'a échappé à l'égard du bon et
« respectable M. d'Erceville, vous me recom-
« mandez d'être calme et humble : hélas ! hélas !
« que de misères dans celui que vous voulez bien
« regarder comme votre enfant !

« J'ai à vous raconter un petit événement qui
« vous réjouira, à cause de l'attachement que
« vous avez pour le Tiers-Ordre de Marie. Vous
« savez que M. de Cissey ayant entendu dire qu'il
« n'est pas encore arrivé qu'aucun des petits en-
« fants agrégés par leurs mères à ce tiers-ordre,
« même avant leur naissance, ait été privé de la
« grâce du baptême, pria qu'on voulût bien agré-
« ger celui dont sa femme était enceinte. Vous
« savez aussi qu'il y a quelques jours la pauvre
« mère, qui a déjà éprouvé bien des accidents
« dans ses grossesses, se trouvait en un tel état de
« maladie que M. de Cissey profondément affligé,
« accusait presque la sainte Vierge et regardait
« la mort de l'enfant dans le sein de sa mère
« comme inévitable. « La grâce du baptême, di-
« sait-il, est cependant la seule chose que je de-
« mandasse pour lui, » et il ajoutait : « Comme
« chrétien, nous ne pouvons pas désespérer;

« mais, selon toutes les probabilités humaines, « tout espoir est perdu. » Il écrivit pour faire « prier les frères et les sœurs du Tiers-Ordre. Eh « bien! Mme de Cissey a fait une fausse couche, et « je vous assure qu'aujourd'hui l'enfant doit bien « prier pour le Tiers-Ordre de Marie. Pauvre pe- « tite fille, qu'on ne supposait pas vivante! (Elle « n'est restée que cinq mois dans le sein de sa « mère qui a souffert constamment.) Elle était « donc là, déposée sur un lit, et recouverte d'un « linge, sans que personne ne songeât plus à elle, « lorsque la maîtresse d'hôtel vit, quelques mi- « nutes après, le linge s'agiter; c'était la petite « main de l'enfant qui remuait. On se hâte de lui « accorder la grâce qu'elle semble demander et « attendre pour mourir. Cette circonstance du « baptême de cette petite fille a beaucoup frappé « les personnes qui s'intéressent à Mme de Cissey « et une jeune dame m'a prié aussitôt d'écrire, « pour faire agréger l'enfant qu'elle porte. »

Durant ces jours passés dans la retraite, Marceau se sentit fortement attiré vers la dévotion à saint Joseph, et Dieu lui donna de grandes lumières sur les vertus de l'auguste époux de Marie. « La simplicité de ce saint, écrivait-il, doit servir « de modèle à tous ceux qui veulent se rendre le « Sauveur propice. En l'imitant sur ce point, nous « consolons Dieu de ce qu'il voit tant de monde « ne suivre aujourd'hui que les conseils de la

« prudence humaine. » Il ajoutait : « Il ne s'agit « pas de parler chrétiennement ; il faut agir « chrétiennement, avec simplicité, sans se sou- « cier le moins du monde de l'opinion. »

Comme tous les esprits sérieux, il voyait bien que la France, que l'Europe était sur un volcan ; à cette pensée, il redoublait de foi, de confiance en Marie. « De grands événements se préparent, « écrivait-il à un officier de marine. Il est clair « que l'existence de la société va se trouver en- « core une fois en question. *Marie protége la « France;* nous ne saurions douter du résultat. « Seulement tenons-nous fermes à l'Église, notre « unique planche du salut. »

Heureux en effet ceux qui, quelques années plus tard, prirent pour leur unique boussole *la parole de Pie IX*, et non l'esprit du monde plus ou moins déguisé! Que seraient devenues la vérité, la justice, la société, s'il n'y eût eu alors sur la terre un homme pour protester et par ses discours, et par ses résistances, contre ces iniques inventions *du fait accompli, du droit de non-intervention,* et autres doctrines aussi impies que sauvages. La barbarie, cette fois encore, n'a été refoulée que par la Papauté.

Cependant Marceau ne perdait pas de vue les inquiétudes de sa mère. Afin de la relever par des motifs proportionnés à la grandeur d'âme de cette femme généreuse, il lui écrivit ces magnifiques

paroles : « Ne t'occupe, bonne mère, de ma santé « que pour remercier Dieu de la grâce qu'il m'a « faite en m'envoyant une bonne et longue ma- « ladie. Certes je n'avais pas l'espoir d'une aussi « large récompense de ma campagne, et je suis « fort d'avis que Dieu donne toujours plus qu'on « ne demande. Et, dis-moi, que trouves-tu donc « de si avantageux à se bien porter? le mieux « n'est-il pas d'être dans l'état où il plaît à Dieu « de nous mettre? Et parmi toutes les situations « qu'il nous fait, ne doit-on pas regarder comme « plus favorisées celles qui rapprochent le plus « de lui? Ma mère, le monde attache un grand « prix à la santé; donc nous qui avons la foi, « n'en attachons qu'à l'accomplissement de la vo- « lonté de Dieu, et préférons la croix !!!. »

Marceau prend la résolution d'embrasser l'état ecclésiastique. — Repos en la volonté de Dieu. — Ce fut environ au mois de mars 1850, autant que nous avons pu le connaître par sa correspondance, que Marceau, après bien des prières et des neuvaines, et après s'être adressé en particulier à son patron, saint Augustin, pour connaître la volonté de Dieu, se sentit attiré vers l'état ecclésiastique. Le Seigneur, qui lit dans le fond des cœurs, et qui récompense les intentions aussi bien que les actions, voulait sans doute lui inspirer un projet qu'il ne devait pas exécuter,

afin de pouvoir donner de nouvelles couronnes aux nouveaux sacrifices qu'il faisait déjà dans son âme. Marceau ne se dissimulait pas toutes les privations qu'il faudrait s'imposer. « Si la santé « m'était rendue, de manière à pouvoir travailler, « disait-il à un de ses amis, me voyez-vous, avec « mes 44 ans, me mettre sur les bancs pour ap- « prendre? Il faudra bien que Dieu se charge de « tout; car avec mes habitudes de paresse, je « n'oserais pas entrevoir cette nécessité. »

Ses désirs et ses projets ne l'entraînèrent cependant jamais au delà de la conformité à la volonté de Dieu. « M. Marceau va toujours s'affai- « blissant de plus en plus, écrivait quelqu'un qui « le vit à cette époque; mais il ne se préoccupe « pas de sa santé, et il remercie Dieu de sa ma- « ladie. » — « Qu'il fait bon, écrivait le saint « homme lui-même, qu'il fait bon savoir qu'il « n'y a qu'une seule chose au monde qu'on doive « ambitionner, l'accomplissement de la volonté « de Dieu! et que de grâces je dois au Seigneur « de m'avoir mis dans la tête et dans le cœur « cette pensée d'un entier abandon! Je me sens « depuis quelques jours d'une paresse extrême « (il aurait dû dire *faiblesse*). Je ne fais rien, ab- « solument rien, et je me trouve toujours fatigué, « comme si j'avais beaucoup travaillé. Je me « console en pensant que Dieu voudra bien ac- « cepter le sentiment de tranquillité que par sa

« grâce je trouve en cet état. Je me console « aussi, mon cher ami, avec votre lettre dans la« quelle vous me recommandez agréablement de « savoir être *la bête du bon Dieu*. Au fait, quand « je me sonde, je me demande ce que je pourrais « être autre chose. Combien je vous remercie de « cette bonne aspiration que vous m'avez ensei« gnée : *Vilior fiam plusquàm factus sum*, *et ero* « *humilis in oculis meis* (1). Je la répète souvent. »

En toutes choses il voyait le Seigneur et se pliait, comme une cire molle, à toutes les conduites de la Providence.

« Vraiment, disait-il, le 21 mars 1850, le bon « Dieu a une manière de faire tout à fait à lui. Il « m'envoie une maladie que les médecins décla« rent devoir être soulagée par la chaleur; et au « même instant lui-même me fait remonter du « midi où je me trouve, au Nord où m'attendent « les neiges et le froid. »

Un ecclésiastique, ainsi que tous ceux qui vénéraient Marceau, souhaitait beaucoup que Dieu le conservât pour faire du bien dans son Église, et afin de l'exciter à demander sa guérison, il lui disait : « Entre la récompense du ciel et les tra« vaux de la terre, notre choix ne doit pas être « douteux. » Le Commandant lui répondit : « Je

(1) Je serai (ou que je sois) *vilipendé* encore plus que je ne l'ai été, et je serai méprisable à mes propres yeux. (2e livre des Rois, chap. VI, vers. 21.)

« demande chaque jour à Dieu de vivre dans « cette pensée et ce saint désir; mais je ne sais « pas aller plus loin que de désirer faire la sainte « volonté de Dieu... » O Marceau ! on ne saurait aller plus loin en effet; et le zèle, même le plus ardent, ne serait pas sans quelque ombre, si, en dernière analyse, il n'était soumis et résigné à cette unique et adorable volonté, la règle suprême de toutes les vertus, de tous les désirs, de tout ce qui est au ciel et sur la terre. Il paraît que cet ecclésiastique insista encore sur ces nobles pensées de dévouement aux âmes, puisque nous trouvons dans une lettre de Marceau, datée du 30 juin 1850 : « N'ayez pas peur, mon bien-aimé « Père; j'espère, avec la grâce de Dieu, de ne pas « réclamer le moment du repos. Tout ce que je « lui demande, c'est d'arriver à avoir dans le cœur « le désir qui n'est encore que dans mon intelli- « gence, le désir de répéter avec saint Jean de « la Croix : *Pati et comtemni pro te* (1). A Dieu, « mon bien-aimé Père, demandez pour moi *un « entier abandon à la sainte volonté de Dieu et de « Marie.* »

Le 7 juillet 1850, il écrivait à un ami, après lui

(1) Saint Jean de la Croix ayant enduré de cruelles persécutions avec une charité héroïque, Jésus-Christ lui demanda quelle récompense il désirait pour tant de peines supportées par amour. Saint Jean de la Croix répondit : « Seigneur, souffrir et être méprisé pour vous! *Pati et contemni pro te!* »

avoir entièrement ouvert son cœur : « Je ne suis « pas fâché de vous faire connaître ainsi mes mi- « sères, afin que vous ne vous abusiez pas sur « mon compte. A lire vos lettres, on me pren- « drait pour un saint. Pauvre Père ! L'amitié chré- « tienne serait-elle donc aussi aveugle? Ma mi- « sère ne m'effraye pas pourtant, et chaque jour « je m'applaudis de la reconnaître plus grande. « Plus le bon Dieu aura à faire pour me faire « servir à sa gloire, et plus sa miséricorde y sera « intéressée. Je ne vois aussi dans les oscillations « de ma santé qu'un effet de la miséricorde de « Dieu qui veut m'habituer à rompre ma volonté « et à ne compter sur rien. »

Enfin, à chaque lettre, presque à chaque page et à chaque ligne des lettres de Marceau, on retrouve ce sentiment de conformité à la volonté de Dieu; et si nous les citions toutes, nous ne ferions presque que redire la même pensée sous des formes différentes. Il est vrai que jusqu'aux derniers moments il a cru qu'il guérirait; et plusieurs de ceux qui l'aimaient, trompés par leurs cœurs et par le désir de voir les fruits de son zèle, partageaient son espérance; mais cette pensée, comme toutes celles qu'il avait, comme toutes ses affections, était entièrement absorbée par son abandon entier et sans restriction à la volonté de Dieu, à laquelle il était intimement uni. Et lorsque la main toujours adorable du Seigneur brisa ses

projets, il triompha de son amour par son amour même, joignant à l'héroïsme du désir l'héroïsme de la résignation. L'ardeur qui le consumait ne trouvant point d'autre issue que la conformité à la volonté divine, se fit jour par cet endroit et s'exhala en des sentiments d'obéissance calme et joyeuse à la divine Providence.

On ne doit pas s'en étonner. L'Esprit-Saint cherche surtout à former dans les âmes qui sont dociles à ses inspirations l'image de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le type des prédestinés ; et le Sauveur, venant sur la terre, ne s'est proposé rien autre que de faire la volonté de son Père. Au premier instant de sa conception, il a dit, au rapport de l'Écriture : « Me voici, ô mon Dieu ! « pour faire votre sainte volonté. » Pendant sa vie, il répétait : « Je fais toujours tout ce qui est « du bon plaisir de mon Père ; » et encore : « Ma « nourriture est de faire la volonté de Celui qui « m'a envoyé. » Si les apôtres lui demandent de leur apprendre à prier, il leur enseigne cette aspiration : « Notre Père, que votre volonté soit « faite sur la terre, comme elle se fait au ciel ! » « Je ne suis descendu de ce ciel, disait-il ailleurs, « que pour faire la volonté de Celui qui m'a en- « voyé. » Quelquefois on entend sortir de sa bouche adorable ces paroles : « Mon heure n'est « pas encore venue ; je ne vais pas là parce que je « n'y suis pas envoyé. » Avant de mourir, il dit :

« Que votre volonté soit faite et non la mienne ! » En mourant : « Père, je remets mon âme entre « vos mains ; » enfin il s'écrie : « Tout est con- « sommé. » Comme s'il eût dit : « J'ai fait tout ce « que mon Père m'a ordonné ; il ne me reste plus « par conséquent qu'à mourir, ma mission est « finie ; *consummatum est.* » Son premier et son dernier mot ont donc été deux actes d'abandon à la volonté de son Père, unis l'un à l'autre par une vie toute d'abandon à cette sainte volonté. On peut donc dire que Jésus-Christ a été consommé par la volonté de Dieu.

Aussi saint Vincent de Paul disait : « La pra- « tique la plus excellente en laquelle un chrétien « et même un prêtre puisse s'exercer, c'est de « demeurer soumis à la volonté de Dieu, sans dé- « sirer sortir des infirmités, des aridités, des « peines, et autres états dans lesquels il plaît au « Seigneur de nous mettre. » Louis XIII mourant lui demandait dans quelles dispositions il devait être pour plaire à Dieu : « Je n'en connais point « de plus parfaite, répondit le saint, que celle que « Jésus-Christ lui-même a eue en rendant le der- « nier soupir : *Non mea voluntas sed tua fiat.* » Une des sentences de saint François de Sales était que *la perfection consiste à marcher en la présence de Dieu et à être soumis en tout à sa volonté ;* et il laissa un jour échapper de son cœur ces belles

paroles, bien propres à nous faire estimer la grâce que Dieu a faite à Marceau : « L'abandon est « la vertu des vertus, la mère de la charité, l'o- « deur de l'humilité. Grande est cette vertu, et « *seule digne d'être pratiquée par les plus chers* « *enfants de Dieu!* »

QUELQUES ŒUVRES DE ZÈLE DE MARCEAU, DANS LES DERNIERS TEMPS DE SA VIE. — De même qu'on ne peut trop aimer Dieu, on ne peut trop se conformer à sa volonté ; il n'y a point d'excès à craindre dans cette vertu. Mais ce qui la fait le plus ressortir, c'est quand elle se trouve associée à un zèle dévorant, réduit à l'impuissance. Quel beau spectacle doit offrir au ciel une âme qui est ainsi, s'il est permis de se servir de cette expression, le jouet de l'amour divin. D'un côté, l'Esprit-Saint allume en elle un incendie de sa charité, et elle s'élance comme la flamme pour pouvoir se communiquer ; et de l'autre il captive ses élans pour jouir de sa soumission. C'est alors que le feu se replie sur lui-même, et il devient d'autant plus ardent qu'il s'alimente de ce qu'il y a de plus pur dans l'amour. C'est ce qui faisait dire à un saint archevêque que *la perfection du zele consiste à ne rien vouloir faire pour Dieu, quand Dieu veut qu'on ne fasse rien.* Mais si l'on ne fait rien, ainsi que nous le disions ailleurs, on peut toujours prier et souf-

frir pour les âmes (1); et qui peut savoir la part que Dieu a faite à cet apostolat secret dans la grande mission du zèle? Une tradition qui a cours parmi les fidèles, assure que sainte Thérèse par ses prières a converti plus de pécheurs que saint François-Xavier par ses prédications. Et ce saint a converti des royaumes entiers! Ah! en quelque position qu'on se trouve, fût-on pieds et poings liés, ce n'est jamais la matière qui manque au zèle; c'est plutôt le zèle qui fait défaut!

Nous avons vu que Marceau, dans sa solitude, donnait à Dieu par son abandon et au prochain par ses prières et ses sacrifices ces témoignages de parfaite charité. Néanmoins, il ne cessa pas, au milieu même de ses infirmités, d'employer le peu qui lui restait de forces au service extérieur du prochain. S'il ne pouvait marcher, il écrivait. Tantôt c'était à son bon Salomoné qu'il s'adressait pour soutenir son courage; tantôt c'était une dame qu'il fortifiait dans les voies du renoncement. « Hélas! disait celle-ci, quand il fut mort, Dieu « m'a frappée cette année : j'ai perdu mon père; « mes parents se sont éloignés; il me restait « M. Marceau qui ne me ménageait pas, il est « vrai, mais qui me faisait tant de bien; le Sei- « gneur m'a tout enlevé. » Il apprend qu'un de

(1) La réversibilité des douleurs de l'innocence au profit des coupables est un dogme universel et aussi ancien que le monde. (De Maistre.)

ses parents, jeune officier d'infanterie, est à Lyon; vite il lui écrit, et l'engage à aller voir un prêtre de ses amis, et il disait en même temps à ce dernier : « Ce qu'est mon bon C..... de N...
« sous le rapport religieux, je l'ignore : je ne le
« connais que par les dires de sa mère : or, nous
« connaissons notre Lafontaine. Ce que je sais de
« lui, c'est qu'avec un caractère très-rond, il a
« une grande franchise et beaucoup de loyauté;
« s'il vient à vous, j'espère que la bonne Mère
« vous obtiendra la grâce de lui être utile. » Un jeune homme fait un grand voyage pour visiter Marceau. Celui-ci lui dit qu'avant d'examiner ses projets d'avenir pour lesquels il lui demandait conseil, il est bon de prier; et quelques jours après, ce bon jeune homme ouvre son cœur à son ancien Commandant de l'*Arche d'alliance*, lui témoigne le désir de s'occuper sérieusement, avant toutes choses, de sa conscience, et il se donne à Dieu parfaitement. Afin de fortifier ses admirables dispositions, Marceau l'engage à aller faire une retraite auprès des RR. PP. Jésuites. Cet événement est un de ceux qui ont le plus réjoui les derniers jours du vertueux officier. Nous trouvons dans sa correspondance des traces multipliées de son contentement. En même temps il inspirait à sa mère ces actes sublimes de détachement maternel que nous avons mentionnés, et soutenait les bonnes résolutions d'un officier su-

périeur de cavalerie, pour lequel il avait été l'occasion d'une grâce forte, qui avait fait répandre des torrents de larmes à ce militaire. « Combien j'ai à remercier Dieu, disait Marceau, de m'avoir conduit ici ! » C'est qu'en effet il fut pour plusieurs un instrument de conversion ou de sanctification. Il s'était lié en particulier avec un noble et pieux ménage, le comte et la comtesse de Cissey, et lorsque tous les trois s'acheminaient sur de modestes montures pour faire les promenades que réclamait leur santé, Marceau récitait le chapelet d'une voix si vibrante qu'on ne l'aurait pas pris, disait M^me^ de Cissey, pour un malade. Comme il eût tressailli si on lui eût annoncé alors que son compagnon de voyage serait, 25 ans plus tard, l'infatigable promoteur, dans toute la France, de l'œuvre de la SANCTIFICATION DU DIMANCHE appelée par Pie IX l'ŒUVRE DES ŒUVRES !

« Il n'y a, disait une commission de l'Assemblée « nationale (1873), ni sécurité sans ordre moral, ni « ordre moral sans religion, NI RELIGION SANS « RESPECT DE LA LOI DU DIMANCHE. »

Marceau contribua encore du fond de sa retraite à une remarquable conversion : « J'ai reçu, écrivait-il au Père Eymard, son ami, une lettre de la femme de M. N. (un des premiers dignitaires de France.) « Elle s'excuse d'être restée si longtemps sans « m'adresser ses remercîments au sujet des prières « que j'ai faites pour son mari, qui enfin a franchi le

« pas depuis plus d'un mois. Je dois vous dire « que dans ces derniers temps, je lui ai écrit plu« sieurs fois pour le presser de revenir à Dieu ; il « ne m'a pas répondu, cela s'entend, et j'ai de« viné que même dans le moment où il recevait « mes lettres, il était mécontent de moi ou plutôt « de lui-même; mais enfin, depuis que la grâce a « triomphé, un autre sentiment a remplacé ce« lui-là. La lettre de sa femme est très-bienveil« lante. Je vois qu'on voudrait faire quelque chose « pour moi, et on est en position pour cela; on « me met sur la voie de tout demander. »

Mais les avantages de la terre, depuis longtemps Marceau ne les désirait plus; toute son ambition, tout son bonheur, ainsi qu'on vient de le voir, était de travailler, tant qu'il aurait un souffle de vie et autant qu'il le pourrait, à l'accomplissement de la sainte volonté de Dieu, à sa gloire, au bien de ses frères. Noble mission, admirable dévouement du zèle que sainte Thérèse préférait même en un sens à la grâce du martyre!... Si le Seigneur permettait aux Bienheureux de quitter leur trône de gloire afin de venir lui conquérir des âmes, ils s'élanceraient comme l'éclair du séjour de la béatitude, pour pouvoir étendre le royaume de celui qu'ils aiment. *Qui non zelat, non amat.* Celui qui n'a point de zèle, n'a point d'amour (1).

(1) Saint Augustin.

Lettres de Marceau au général de la Moricière. — Conversion et dernières années du général. — Marceau ne pouvait oublier son ancien et cher camarade de l'École polytechnique, de la Moricière. Pendant que le capitaine de frégate allait à la conquête des âmes, le général mettait le comble à sa gloire militaire en pacifiant l'Algérie par la prise du lion d'Afrique, l'indomptable Abd-el-Kader. Puis, il voulut se risquer sur le terrain de la politique, malgré les avertissements indirects de son ami Alexis de Tocqueville. Celui-ci lui avait écrit un jour : « Je vous assure que « c'est un bonheur pour vous d'avoir pu con- « tinuer votre chemin sans entrer à la chambre « des députés ; dans ce moment, c'est bien diffi- « cile de faire autre chose que de s'y diminuer. « Je ne crois pas qu'à l'heure qu'il est, il y ait un « seul de mes collègues qui sache à peu près où il « va et avec qui il marche. Et le pire est que « presque tous les caractères sont si compromis, « tous les hommes si entamés que je ne vois pas « le moyen de sortir de là. Les petites passions « molles et improductives que je vois fourmiller « autour de moi me pousseraient dans l'armée, « si j'étais plus jeune, ou chez les trappistes, si « j'étais plus dévot. Mais n'étant ni l'un ni l'autre, « je me résigne, et j'attends pour voir s'il n'ap- « paraîtra pas enfin sur l'horizon politique « quelque chose en homme ou en événement

« de plus grand que ce que nous voyons. »

Quoi qu'il en soit, de la Moricière voulut, lui aussi, être député et il le fut (1847); ensuite il quittait, pour ne plus la revoir, l'Algérie (janvier 1848); acceptait la république, après la chute de Louis-Philippe; refoulait la démagogie qui fit couler des torrents de sang dans la capitale (juin 1848); devenait ministre de la guerre; refusait en juillet 1849, aveuglé par ses préjugés, d'aller prendre le commandement du corps expéditionnaire et de délivrer le Pape en terminant le siège de Rome qui traînait en longueur; était en 1849 ambassadeur auprès de la cour de Russie, et puis chef de la résistance au sein de l'assemblée nationale, à Paris.

Il était donc à l'apogée de la gloire politique (si gloire politique il pouvait y avoir à cette époque), de même que la prise d'Abd-el-Kader l'avait laissé au sommet de la gloire militaire, moins problématique à coup sûr que la première.

C'est à ce moment, au milieu de ces grandeurs trompeuses et de tous les précipices qu'elles recouvraient ou cotoyaient, que Marceau crut devoir reparaître et faire entendre sa voix à l'ami dont il désirait si ardemment la conversion.

Il lui écrivait, le 25 mars 1850. Cette date est remarquable : car c'est ce jour-là même que le Commandant renouvelait ses vœux de consécration à Jésus par Marie. Qui ne voit qu'il avait voulu

mettre sa tentative de zèle et sa lettre sous la protection toute particulière de la très sainte Vierge?

« 25 mars 1850. Il n'y a pas de jours où je « ne pense à toi, mon cher ami. Pendant que tu « sollicitais pour moi auprès du ministre de la « marine (1), je faisais la même chose pour toi « auprès d'une *grande dame.* Je continue et je « compte bien continuer jusqu'à ce que j'ob- « tienne ce que je demande. Est-ce que tu comptes « nous faire attendre longtemps? Je dis *nous :* « car enfin je ne suis assurément pas le seul à « demander pour toi que la lumière se fasse à « tes yeux. Voudras-tu donc attendre le moment « où tout le monde rougira de l'aveuglement qui « frappe la France entière?

« La France sera sauvée! Est-ce que votre « impuissance depuis deux ans n'est pas faite « pour démontrer que ce n'est pas des hommes « que nous devons attendre le salut? N'est-ce pas « une chose bien faite pour confondre l'orgueil de la « raison humaine que le spectacle de cette société « qui court avec rapidité à sa dissolution, sans « que tous les efforts que l'on fait pour arrêter « sa ruine, semblent avoir d'autre résultat que

(1) Nous ne savons pas quel était l'objet des sollicitations de la Moricière pour Marceau ; nous avons dit que, malgré toutes les offres qui lui furent faites, il avait renoncé résolûment à tous les avantages de la terre.

« de la hâter? Et de fait, cette ruine serait déjà
« consommée s'il n'y avait pas tant de mains sup-
« pliantes élevées vers le ciel...

« Dis-moi un peu, quelle foi as-tu dans ce qu'on
« appelle le parti de l'ordre, pour lutter contre
« le torrent des rouges? Composé de gens sans
« foi, sans croyance en Dieu, s'étant fait idolâtre
« de l'or et des plaisirs, ne peut-il pas être com-
« paré à ces Romains corrompus de l'empire? Et
« les rouges ne nous représentent-ils pas les hordes
« de barbares qui sont venus égorger ces Romains
« voluptueux? A mes yeux le parti de l'ordre
« ne diffère du parti socialiste qu'en ce qu'il veut
« garder ce que l'autre veut prendre. Mais il n'en
« est pas moins un parti de désordre, attendu
« que l'ordre ne peut se trouver que là où est la
« justice, et la justice ne saurait exister qu'au
« milieu de gens reconnaissant le souverain
« pouvoir de Dieu et se conformant à ses lois. »

« Permets-moi, écrivait encore Marceau, le 12
« mai de la même année, de jouer avec toi le
« rôle de cet esclave qui suivait les triomphateurs
« pour leur rappeler qu'ils étaient hommes.
« Hélas! il me semble qu'il n'y a guère de triom-
« phateurs aujourd'hui, parmi les hommes qui
« désirent soutenir la société qui s'écroule. Mais
« je compte, de temps à autre, moi vivant dans
« la retraite et examinant l'ensemble de la ba-
« taille, t'avertir du point où en sont les choses.

« Ce n'est pas que je craigne pour toi. Du jour « où tu as été si maltraité par MM. les démocs (1), « j'ai été convaincu que je ne m'étais pas trompé; « et déjà en apprenant que Dieu t'avait ménagé « la grâce de devenir le gendre d'une sainte, « j'avais pensé que c'était afin de te conserver « pour des temps meilleurs (2).

« Tu as toujours eu une grande simplicité et « une grande bonhomie. Il est vrai que depuis « longtemps tu as le triste avantage de n'être « entouré que de gens qui ont quelque chose à « attendre de toi. Aussi je ne serais pas surpris « que, pour te ramener à lui, *Dieu ne te ménageât* « *quelques-uns de ces déboires* qui tournent à l'a- « vantage ou à la perte de celui qui les éprouve, « suivant ses dispositions. *Si je te parle ainsi, c'est* « *afin que le jour où cela t'arrivera, au lieu de t'en* « *prendre à un sort aveugle, ou de chercher à l'ex-* « *pliquer par des raisons humaines, tu songes à* « *lever les yeux et à demander à Dieu la lumière.* »

Ces lettres qui furent comme l'adieu suprême de Marceau à son ami, firent une vive impression sur de la Moricière. Il les mit parmi ses papiers les plus précieux, afin de les conserver religieusement.

(1) Nom qu'on donnait par dérision à ceux qu'on appelait, dans les moments d'indignation ou de terreur, *les rouges*.

(2) Mme d'Auberville, belle-mère du général, petite fille de Mme de Noailles morte sur l'échafaud pendant la *Terreur*.

Les dernières paroles lui revinrent certainement à la mémoire, avec une grâce de lumière, de consolation et de force, quelques mois après, lorsqu'il fut arrêté dans la nuit du 1er au 2 décembre par les ordres de Louis-Napoléon qui aspirait à l'empire, puis conduit à la prison de Mazas, puis transporté par une voiture cellulaire au château de Ham, enfin expulsé du territoire français.

On sait le reste.

Dans sa prison de Ham le général lut la Bible. Préparé, depuis plusieurs années, aux impressions religieuses par la douce et patiente influence, et par les vertus de Mme de la Moricière, comme Marceau l'avait été par les exemples saints et les conversations de plusieurs officiers de marine, il trouva dans les discours, les conférences et les ouvrages du Père Dechamps, plus tard archevêque de Malines, ce que son ami avait trouvé dans la *Démonstration évangélique* de Duvoisin. Marceau fut alors terrassé par les preuves de la résurrection et par conséquent de la divinité de Jésus-Christ; de la Moricière étudia avec bonheur le livre où le Père Dechamps établit que *la pleine certitude de la vérité catholique résulte du seul spectacle de l'existence de l'Église.* Il ne se contenta pas d'étudier; il pria : la prière est le grand moyen d'obtenir la grâce.

En 1855, il se confessait et il communiait. Dès lors, tout fut dit. Il ne revint jamais sur ses pas

Sa carrière chrétienne a été, comme celle de son ami, de dix ans.

Et quel éclat, quelle gloire au couchant de cette vie! Qui oubliera sa réponse à M. de Corcelle lui demandant ce qu'il penserait du commandement de l'armée du Pape : « Je pense que c'est une « cause pour laquelle je serais heureux de mou- « rir (octobre 1859)? Et son autre réponse à M^gr de Mérode : « Quand un père appelle son fils pour « le défendre, il n'y a qu'une chose à faire : y al- « ler! » (3 mars 1860)? Et sa fameuse proclamation en prenant le commandement des troupes pontificales, proclamation digne des Godefroy de Bouillon, des saint Louis, des Charlemagne, où l'on trouve comme une réminiscence comme un écho des lettres qu'on vient de lire (8 avril 1860)? Qui oubliera sa droiture, ne pouvant croire à des perfidies, à des trahisons sans exemple, avant l'assassinat de Castelfidardo (septembre 1860), sa vaillance et son calme pendant cette infâme et indigne boucherie (18 septembre), sa magnanimité après la défaite, magnanimité qui faisait dire au comte de Quatrebarbes : « Il n'eut pas un mot d'a- « mertume ni de colère. Il y avait tout à la fois dans « ses traits, son langage et son regard la certitude « du devoir accompli, la résignation la plus ab- « solue à la volonté de Dieu et l'abnégation de « lui-même jusqu'au sacrifice de sa gloire; et « j'ignore si je l'eusse plus aimé, plus admiré

« vainqueur que vaincu? » Qui oubliera sa pleine soumission à l'immortelle encyclique du 8 décembre 1864, et à ce lumineux *Syllabus* appelé à sauver la civilisation et la foi, malgré les avances que lui firent les catholiques libéraux pour l'entraîner dans leurs désobéissances? Qui oubliera enfin cette mort si belle qui se résume en trois mots : *Dieu, le crucifix, le prêtre?*

Nous devions ce petit tableau d'ensemble aux lecteurs, puisque Marceau a contribué à une conversion, source de si nobles, de si saintes choses.

Un autre ami de Marceau. — Celui-là avait été appelé dès la première heure et il fut fidèle. Sa vie a été un tissu de bonnes œuvres de toute sorte, un miracle de grâce, *un grand acte de foi.* C'est M. Dupont, l'*apôtre de la Sainte Face*, surnommé le saint homme de Tours, que d'autres, dans leur pieuse admiration, appelaient *tout court* le thaumaturge. Son biographe a consacré un chapitre entier à l'histoire de l'amitié réciproque de ces deux grands chrétiens. Il écrit : « De tous les laïques de « son temps, Marceau est peut-être celui que « M. Dupont a le plus apprécié. » En particulier, Marceau fut « le zélé propagateur », dit cet écrivain, de cette médaille de saint Benoît que M. Dupont a remis en si grand honneur et dont on raconte tant de prodiges. *L'apôtre de la Sainte Face* est mort, le 18 mars, 1876. Il disait de Marceau : « C'est le vrai modèle à offrir à notre génération « maladive. »

Nouvelle épreuve. — Le 1er octobre 1830, on écrivait de Paris à Marceau, qu'il serait peut-être traduit devant un conseil de guerre : et un de ses amis paraissait craindre pour lui les suites de cette affaire. « Que le saint nom de Dieu, soit béni, « dit-il en apprenant cette nouvelle ; je ne sais ni « ne veux rien prévoir, je ne crains ni ne désire « rien, et je me sens résigné et soumis d'avance « à tout ce qu'il plaira à Dieu d'ordonner. J'avoue « pourtant qu'il m'en coûtera un peu de quitter « ma retraite pour aller à Paris. Mais qu'importe ! « Je *ne la quitterai que par la volonté de Dieu !* « *C'est donc ce qu'il y aura de meilleur pour moi.* « Oui, ce que je demande, c'est d'avoir toujours « bien présent à l'esprit en toutes choses cette « bonne pensée que *la volonté de Dieu n'est* qu'a- « mour ! »

Humilité profonde. — La vraie pierre de touche de la vertu, c'est l'humilité. Ce signe n'a pas manqué à la vertu de Marceau, le lecteur l'a remarqué dans tout le cours de cette histoire. On ne pouvait lui faire le moindre reproche qu'il ne s'en adressât de plus grands à lui-même. Entre plusieurs exemples qui ont éclaté dans le dernier période de sa vie, le suivant nous a paru remarquable (1).

(1) Citons aussi comme un témoignage en faveur de l'humi-

Quelques semaines avant la mort de Marceau, un religieux Mariste, intimement lié avec le Commandant, soit qu'il se reprochât de lui avoir trop témoigné l'estime profonde qu'il avait pour lui, soit pour éprouver sa vertu par l'humiliation, soit surtout parce que réellement il craignait qu'il ne tombât dans quelque illusion, lui écrivit une lettre fort longue, dans laquelle il lui faisait plusieurs observations mortifiantes. Il lui disait entre autres choses qu'il est inouï dans l'Église que personne ait jamais été conduit en tout par des révélations ; qu'il semblait pourtant avoir eu peut-être quelque désir de ces sortes de conduites ; que la voie commune est la voie la plus sûre ; qu'il restait peut-être trop longtemps dans la solitude ; qu'il s'y blessait l'imagination par l'isolement et par des méditations trop profondes ; que la couleur de ses lettres était un peu sombre.

lité de Marceau ce que ne cessait de nous répéter sa mère, pendant que nous préparions cette biographie. « Ah ! je crains « bien, disait-elle avec une admirable candeur, que ce que « vous faites ne déplaise à mon saint fils dans le ciel. Il me « recommandait tant, surtout dans les dernières années, de « ne pas parler de lui ! » Cette digne femme, toujours attentive à imiter son modèle, ajoutait : « Je vous promets de « faire tous mes efforts, en lisant cette précieuse vie, pour « me tenir en garde contre tout sentiment d'orgueil. Ces sen- « timents seraient d'autant plus condamnables, que je n'a- « vais pas élevé chrétiennement ce cher fils, et que Dieu seul « a ramené à lui cette belle âme, ce dont je ne saurais assez lui rendre grâce. »

On ajoutait qu'il ne faut pas arracher l'ivraie avant la moisson, de peur d'arracher le froment en même temps; que le bien qui se fait sur la terre est toujours mêlé de mal; et que ces considérations devaient par conséquent nous inspirer une certaine modération dans nos jugements. Quand on pense que celui à qui l'on parlait ainsi, était un malade épuisé, sans forces, et dans un état où l'on ne cherche à procurer à d'autres que des distractions agréables, évitant même tout ce qui serait propre à les faire réfléchir, on se sent saisi d'un vif sentiment de compassion. Mais hélas! son énergie trompait tout le monde, excepté peut-être ses médecins, ou son ami à qui il écrivait des lettres très-confidentielles; et nous le verrons bientôt, étant déjà pour ainsi dire dans les bras de la mort, entreprendre une retraite qui effraierait les hommes les plus robustes, les volontés les plus intrépides.

Voici ce que l'admirable officier répondit : et en lisant cette lettre, celui qui lui avait écrit fut tellement touché par la vertu de l'homme de Dieu, qu'il n'a jamais pu y penser (*nous le savons*) sans être profondément attendri. « Mon Révérend « et bien-aimé Père, vous ne paraissez pas attendre « de moi une réponse avant trois semaines; mais vous voudrez bien me permettre de vous re- « mercier sur-le-champ de la bonne lettre que

« vous m'avez écrite, quoiqu'elle eût pu être « meilleure encore et sans tant de ménagements. « Mais enfin vous m'en avez assez dit pour me « faire réfléchir sur certaines misères. Ce n'est « pas que je ne les connaisse, et que je n'aie fait « souvent de grandes résolutions pour les com- « battre ; mais. . . . . . . . . . . . .

« Que je commence d'abord par vous rassu- « rer sur certains points. Vous paraissez crain- « dre que j'aie été entraîné à certaines préoccu- « pations pour les choses surnaturelles, et que « j'aie presque été jusqu'à désirer que Dieu me « conduise par une autre voie que la voie ordi- « naire. Eh ! bien, Père, voici ce qui est la vé- « rité : cette disposition que vous craignez pour « moi, était bien un peu chez moi dans une cer- « taine circonstance ; c'était ma misérable na- « ture, mon ambition et mon orgueil qui pro- « bablement cherchaient à se faire jour par cette « porte. » (Quelle humilité ! le saint homme n'avait pas agi de lui-même en l'occasion dont il parle ; ses lettres en font foi.) « Mais j'ai été « bien promptement guéri de cette maladie. Je « ne pense pas qu'une personne puisse être sous « la direction de M. N... (un respectable curé) « pendant quelque temps, et ne pas arriver à « vouloir marcher par la voie ordinaire. Quant « à mon séjour ici, vous le trouvez bien long. « Voilà, il est vrai, six mois que je suis ici ;

« mais je n'ai point à cet égard agi de parti pris. « D'abord je n'y suis point venu par ma propre « volonté, mais par une suite d'événements que « je n'ai ni appelés ni pu dominer. Ensuite j'ai « trois ou quatre fois été sur le point de partir; « mais je n'ai jamais trouvé de raison suffisante « pour le faire. Notez que le travail m'est im- « possible; ainsi j'ai dû, il y a quelques mois, « faire un mémoire ; vous ne sauriez croire « combien le peu que j'ai mis d'application à ce « travail m'avait épuisé. Je ne peux point agir « ni marcher. Je me fatigue pour la plus petite « course. Sous ce rapport, je me trouvais assez « bien ici, puisqu'il me suffisait de faire cin- « quante pas pour me trouver dans le jardin de « l'hôtel, au milieu des voyageurs dont quel- « ques-uns voulaient bien avoir la bonté d'a- « gréer ma compagnie. Je ne me suis point « trouvé seul, comme vous supposez, durant « tout ce temps ; je suis logé sur le même palier « qu'un jeune homme de la Bourgogne qui « est ici avec sa femme depuis le mois de mai, « et avec lequel je suis en intimité. Puis le « bon Dieu a envoyé près de moi un de nos « anciens compagnons de l'*Arche d'alliance !* « qui est venu trouver ici la vie; ensuite, comme « je vous le disais, j'ai vu un assez grand nom- « bre de personnes, d'abord de droit les mili-

« taires ou les pauvres égarés qui étaient en voie
« de revenir à Dieu.

« La couleur de mes lettres, bon Père, ne
« tient pas à mon séjour ici, que vous avez cru
« une solitude. Hélas ! elle tient à une cause
« bien autrement grave. Mon tempérament bi-
« lieux y contribue bien un peu sans doute ;
« mais le vrai est que mon ancien maître sait
« très-bien se servir de mon amour-propre et
« de ma vanité, pour me rendre intolérant dans
« mes jugements et dur dans mes rapports avec
« mes frères. Mon zèle a toujours quelque chose
« d'acerbe. Il semble que je veuille emporter
« de haute lutte et que je compte sur mes forces.
« Aussi ce zèle est-il généralement stérile. Vous
« me dites que le *fortiter* et le *suaviter*, ainsi
« que le recommande le Saint-Esprit, doivent
« toujours être unis (1). Le *suaviter* dont vous
« me parlez m'a été jusqu'à présent in-
« connu, et combien n'ai-je pas eu d'efforts à
« faire durant les huit semaines que j'ai eu près
« de moi ce jeune homme de l'*Arche d'alliance !*
« Je dois même avouer que, dans mille circons-
« tances, je ne lui ai point rendu les bons offices
« que j'aurais pu, parce que je sentais que ma

(1) La sagesse atteint tout avec force et dispose tout avec douceur. (Liv de la Sag. chap. 8, vers. 1.)

« manière de faire produirait plus de mal que « de bien. Pour ce que vous me dites, que *le « mieux est quelquefois ennemi du bien* (1), je le « sens, je le sais, et chaque jour je me laisse « aller à cette impatience que vous me reprochez. « Je sentais au reste si bien cette misère-là en « moi, qu'en envoyant au Très-Révérend Père « Supérieur général de la Société de Marie mon « rapport sur mon voyage, il y a peu de temps, « je lui écrivais : « Ce n'est pas sans un certain « sentiment d'humiliation que je vous envoie ce « travail qui me fera connaître à vous sous un « jour tout autre que celui sous lequel vous avez « daigné me voir. » Il est certain que comme la « tolérance et la charité sont la mesure de la « sainteté, qui m'entend parler de certains su- « jets, sait bien vite ce que je vaux (2). Bientôt

(1) Maxime de saint Vincent de Paul.

(2) Le vif désir qu'avait Marceau de voir ses frères tendre à Dieu avec le plus de perfection possible ne vient pas, comme il le dit ici, d'un défaut de charité, mais plutôt d'un excès de charité, auquel sont sujets les hommes qui ont fait de grands sacrifices, les âmes fortes. Saint Bernard, après avoir renoncé à tout, était si jaloux de la sanctification de ses frères, dans le commencement qu'il était abbé de Clairvaux, que le Seigneur lui-même daigna modérer son zèle par un miracle. On rapporte aussi que le fervent vice-roi qui quitta sa principauté pour entrer dans la Compagnie de Jésus, saint François de Borgia, paraissait quelquefois exiger une trop grande perfection de ceux dont il devint le général. Si Marceau fût entré dans l'état ecclésiastique, ainsi qu'il en avait le dessein, la lecture des méthodes de direction et surtout l'expérience lui

« il y aura pour moi, j'espère, quelques bonnes « aubaines d'humiliation, et vraiment, Père, je « serais fâché de manquer cette occasion. (Il « s'agit, je pense, du conseil de guerre.) Mais, « hélas! précisément pour cette raison, Dieu pour« rait bien m'y soustraire. Suis-je en effet en état de « les porter? Hélas! je sens regimber ma vanité « et mon amour-propre. Ne craignez point que je

eussent appris qu'il est des âmes qu'on risque de faire tomber en les pressant trop; qu'on s'expose quelquefois à éteindre le feu en voulant trop l'activer; que les vertus naissantes, convalescentes ou faibles, peuvent être écrasées par des fardeaux qui ne sont rien pour des chrétiens généreux; et qu'enfin il y a la même variété dans les tempéraments spirituels que dans les tempéraments corporels, ce qui oblige les directeurs, comme les médecins, à proportionner les remèdes aux dispositions des malades.

Hâtons-nous d'ajouter cependant qu'il est beaucoup d'âmes qui sont exposées à se perdre pour se contenter de trop peu, et à qui s'appliquent ces paroles de saint Augustin : *Ubi dixisti* : SUFFICIT, *periisti. Là où vous avez dit :* C'EST ASSEZ, *vous avez trouvé la mort.* Remarquons encore qu'il en est un grand nombre qui arriveraient à une plus haute sainteté, si elles avaient plus de courage, *si elles voulaient.* N.-S. Jésus-Christ qui a dit : *N'éteignez pas la mèche qui fume encore*, a dit maintes fois à ceux qui l'écoutaient : *Si vous voulez être parfaits*, etc. D'où il suit que lorsque nous demandons ce que nous avons à faire pour être des saints, on peut nous répondre ce que saint Thomas répondit à sa sœur : « *Il ne faut que le vouloir.* »

La volonté de ne rien refuser à Dieu de ce qu'il nous demande soit par ses commandements généraux, soit par les commandements particuliers de notre vocation, soit par les inspirations de la grâce, voilà la sainteté et la perfection.

« m'épuise par le travail et la méditation. Mes « méditations ne vont pas bien loin, je puis vous « le confesser. Je lis peu, je lirai un peu plus, « lorsque le froid me retiendra chez moi, et « alors je lirai les Entretiens de saint François « de Sales que vous me conseillez. En ce mo- « ment, je lis l'Intérieur de Jésus et de Marie, « par le Père Grou. Par là, vous pouvez juger « si je puis être entraîné à désirer d'entrer dans « des voies extraordinaires. Veuillez prier pour « moi, et me continuer votre amitié, non pas « malgré, mais à cause de mes misères. »

Celui qui reçut cette lettre, disait : « Mainte- « nant j'ai en main de quoi convaincre tous ceux « qui pourraient douter de la grande vertu, de « l'éminente sainteté de M. Marceau (1). »

(1) Lors même que quelques-unes des observations adressées à Marceau auraient eu un certain fondement, on n'en pourrait rien conclure contre sa haute vertu. Un grand serviteur de Dieu, saint Norbert, fondateur de l'ordre de Prémontrés et archevêque de Magdeburg, en 1134, présente dans sa vie un exemple des illusions dont certaines révélations particulières bercent quelquefois les esprits les plus graves. Il croyait et annonçait hautement que l'Antechrist paraîtrait sur la terre du vivant même des hommes de son temps, et qu'il y aurait avant sa mort une persécution générale dans l'Église. « J'ai eu la consolation, écrivait saint Bernard son ami, de « voir le vénérable Norbert, et d'entendre de sa bouche, qui « est comme l'organe du Saint-Esprit, une infinité de choses « édifiantes. J'en vins ensuite à l'article de l'Antechrist. Il me « protesta alors qu'il savait d'une manière certaine que l'An-

TROUBLE ET CHAGRIN. — DERNIÈRE RETRAITE. — RÉSOLUTION D'ENTRER DANS LA SOCIÉTÉ DE MARIE. — Lorsque Notre-Seigneur fut sur le point de terminer sa vie, il permit au trouble de s'emparer de son âme, et son cœur fut pressé d'une si extrême affliction qu'il s'écria : *Mon âme est triste jusqu'à la mort;* lui, qui plus tard ne se plaignait pas de ses bourreaux, ne supporta pas sans se plaindre l'abandon où le laissaient ses meilleurs amis, ses disciples. « Alors, dit saint « Luc, il lui vint une sueur, comme de gouttes « de sang qui découlaient jusqu'à terre. » Le Fils de Dieu, en s'abandonnant à ces cruelles souffrances, voulait non-seulement accomplir son miséricordieux office de Rédempteur et expier nos fautes; il voulait aussi nous apprendre que pour entrer dans la gloire, il faut participer à son calice. Son dessein était encore de nous montrer par son exemple quelle conduite nous devons tenir dans ces douloureuses circonstances. Il persévéra à prier ; et afin que nous ne pussions nous méprendre sur le désir qu'il avait d'être imité, au milieu même de son agonie il dit à ses

« techrist se manifesterait de nos jours sur la terre. Mais les « motifs sur lesquels il appuie cette certitude ne me parurent « rien moins que solides, et ses explications n'obtinrent pas « mon assentiment. » Ce qui n'empêchait point l'illustre abbé de Clairvaux de le vénérer comme un saint et de l'appeler l'organe du Saint-Esprit.

apôtres : « Veillez et priez, afin que vous n'en-
« triez pas en tentation. »

Une lettre de Marceau indique que, dans les derniers temps de sa vie, par la permission de Dieu, il fut aussi accablé d'afflictions, sans que nous ayons pu découvrir de quelle nature elles étaient ; à l'exemple de son divin Maître, lui-même recourut aussi à de longues et persévérantes prières. Jésus-Christ, accablé au jardin des Olives et ne pouvant plus se soutenir, se laisse aller à terre, et étendu sur le sol arrosé de ses larmes et de son sang, il continue son oraison avec plus de ferveur. Le saint officier qui s'est mis à sa suite, dans un moment où d'autres moins courageux auraient gardé le lit, se renferme dans la retraite profonde d'une communauté religieuse pour vaquer à la prière et à la méditation, et par une sublime imprudence il consume dans le feu de l'oraison le peu de vie qui lui reste. « Mon bien-aimé Père, écrivait-il de « Paris le 4 janvier 1851, pardonnez-moi, je « vous prie, le long silence qui vous a fait souf- « frir. Hélas ! que vous dirai-je? Je viens de passer « près de deux mois dans une agitation, dans un « trouble vraiment effrayant. Ma barque était « singulièrement secouée, et il y est entré bien « des paquets de mer. Je ne sais ce que je « serais devenu, si la sainte Vierge n'avait

« trouvé le moyen de me faire sortir de Paris,
« pour aller à Liesse, où je ne comptais passer que
« trois jours dans une famille que je ne con-
« naissais pas pour ainsi dire; où j'ai été entraîné
« à faire une longue retraite, pendant laquelle
« la mer est redevenue calme, et j'ai pu re-
« mettre ma barque à flot. » Puis continuant à s'occuper du prochain comme s'il se fût bien porté, il recommande à son ami quelques œuvres de zèle, et lui parle de deux officiers :
« convertis tous les deux depuis trois ans, dit-il,
« et marchant généreusement dans la voie où
« Dieu les appelle. » Lui-même venait de leur inspirer une nouvelle ardeur pour la perfection et de les engager à s'affilier au Tiers-Ordre de Marie. Il termine sa lettre en annonçant à son ami qu'il se rendra sous peu à Lyon, et qu'ainsi, suivant toute probabilité, il peut lui dire :
« *A bientôt.* »

Les exercices spirituels auxquels s'était livré Marceau avec tant de courage, accrurent beaucoup ses infirmités, et lui occasionnèrent un redoublement de souffrances; mais bien loin de s'en affliger : « Je remercie la sainte Vierge,
« écrivait-il, le 12 janvier 1851, à un fervent
« chrétien de Tours, de la crise qu'elle m'a en-
« voyée comme complément de ma retraite de
« Liesse. Certes elle a bien été pour moi Notre-

« Dame de Liesse! Quelle admirable chose que « la conduite de la divine Providence, lorsqu'on « s'abandonne à elle tout entier! »

En effet, Marie, qui est la protectrice des mourants et qui est pleine de tendresse pour ses fils, surtout à la dernière heure où ils ont plus besoin d'une mère, avait elle-même inspiré à son serviteur de se préparer par cette retraite au passage important et décisif du temps à l'éternité. Le saint homme croyait l'entreprendre afin de connaître la volonté de Dieu et faire un nouveau choix de vie; le ciel avait un autre dessein. La mort des enfants de Marie peut être subite; elle n'est jamais imprévue. Cette tendre Mère les y dispose elle-même à leur insu. Pourrait-elle les oublier alors?

A la même époque, Marceau écrivit au Supérieur général de la Société de Marie et lui demanda définitivement son admission au noviciat, soit pour embrasser une vie plus parfaite en se disposant à la profession religieuse, soit pour avoir le bonheur de porter le nom de la Mère du Sauveur, soit pour travailler ensuite au salut des infidèles en Océanie par le ministère sacerdotal. L'âme en lui dominait tellement le corps, qu'il ne sentait pas le germe de mort qui le dévorait, et qui n'avait plus qu'un faible et dernier assaut à lui livrer.

On se réjouissait donc dans la maison des

Pères Maristes de ce qu'on allait posséder de si beaux exemples : quoique le Supérieur n'eût pas fait connaître à quel dessein le vertueux officier se rendait auprès de lui, on savait qu'il venait, et c'était assez. Déjà sa chambre était préparée, et ses amis de Lyon espéraient bientôt jouir de ses entretiens. Toutefois on s'étonnait de ne pas voir arriver le saint homme, de ne pas recevoir de lettres. « J'apprends avec joie, « cher et digne ami, lui écrivait quelqu'un qui « lui était fort attaché, qu'enfin le bon Dieu « (qu'il en soit béni !) va nous donner le bon« heur de voir l'*Ancien* de l'*Arche d'alliance*, « cet ami du cœur dont le souvenir m'est tou« jours présent. Notre-Seigneur a sans doute « quelque bonne intention en vous amenant. « Venez donc vite nous embrasser et recevoir « nos embrassements fraternels en Jésus et « Marie. »

Cette lettre s'écrivait le 16 janvier 1851... Hélas ! et tout à coup, le 5 février on a dit : *il est mort!* et le religieux qui l'avait tracée (celui même qui écrit ces lignes) arrosait devant Dieu de larmes abondantes le sacrifice douloureux que le ciel imposait à son amitié, et il disait en faisant effort sur lui-même : *Ah! Seigneur je ne veux que vous, vous seul !*. . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

## CHAPITRE III.

### DERNIERS INSTANTS ET MORT DE MARCEAU.

(1er février 1851.)

Cette généreuse et bientôt désolée mère, qui depuis si longtemps et plusieurs fois avait fait à Dieu l'offrande de son cher enfant, à l'instigation même de ce bien-aimé fils, devait voir ce sacrifice accompli le premier février 1851, à l'heure même où les cloches de l'église annonçaient la fête de la Purification, c'est-à-dire de l'immolation de Jésus par Marie dans le temple de Jérusalem. Alors il fut dit à la Mère du Sauveur : *Celui que vous offrez sera pour la résurrection de plusieurs,* et on lui ajouta : *Un glaive percera votre âme.*

Laissons raconter à madame Marceau l'histoire de ses douleurs et la consommation de son sacrifice. Puisse le Seigneur déposer dans le souvenir de la sainte vie et de la mort de son vénéré fils notre ami, un germe de résurrection pour ceux qui l'ont imité dans ses égarements, un germe de renouvellement pour ceux qui marchent déjà dans les sentiers de la justice et de la vérité ! ! !...

Tours, le 28 février 1811. — « Bon et Révérend « Père, je commence par m'excuser du retard « que j'ai mis à vous répondre; mais, outre que « j'ai été malade, voulant satisfaire à votre pieux « et amical désir et vous donner les détails que « vous me demandez sur la fin de mon bien-aimé « fils, il m'a fallu réunir mes souvenirs pour vous « les donner avec plus d'ordre.

« Vous avez su sans doute qu'au mois de dé-« cembre, ce cher fils, conduit par un motif de « charité, autant que j'ai pu le découvrir, avait « fait le voyage de Liesse; la route le fatigua, « et il fut très-souffrant les premiers jours de « son arrivée. Se trouvant mieux, et étant à la « sainte messe, il eut la pensée de faire une « retraite pour obtenir, par l'intercession de la « sainte Vierge, qu'on honore dans cette église « sous le nom de Notre-Dame du Cénacle, de « connaître la volonté de Dieu sur lui. Il enten-« dit une seconde messe afin de consulter le Sei-« gneur sur ce projet, et se sentit fortifié dans « son désir. Alors il se rendit de suite chez les « RR. PP. Jésuites et commença cette retraite; « elle fut de quatorze jours, quatre heures de « méditations par jour, et je suis bien convain-« cue que la fatigue qu'elle lui a causée a hâté « sa fin. Mais le résultat l'avait rendu si heu-« reux, qu'il s'en trouvait plus que dédommagé. « La certitude où il croyait être que Dieu dai-

« gnait l'appeler à l'honneur d'entrer dans votre « congrégation, le rendait si heureux, que de- « puis ce moment il accepta ses souffrances avec « un redoublement de courage et d'amour, et j'en- « tends encore ce bon fils me répondre, lorsque « je le plaignais : « Songe donc, ma mère, que « c'est une grâce que Dieu m'accorde et un « moyen dont il se sert pour m'éprouver, avant « de m'admettre à l'honneur qu'il veut bien me « faire : car aujourd'hui je ne puis plus douter « de sa volonté. »

« C'est le 30 décembre que finit la retraite de « mon Auguste. Le 31, il revint à Paris très- « fatigué, et retomba aussitôt beaucoup plus « malade. Le Père qui lui avait fait faire sa « retraite avait voulu qu'il consultât M. Réca- « mier ; il le fit par obéissance : car il savait que « le plus habile des médecins n'avait pas le pou- « voir de le guérir ; aussi ne comptait-il que sur « un secours extraordinaire de Dieu pour re- « couvrer la santé ; mais convaincu que le Sei- « gneur le destinait à l'honneur de l'apostolat, « il espérait que la sainte Vierge lui rendrait « ses forces, et ce bon fils avait su me faire par- « tager sa confiance et à un bon nombre de ses « amis. Du reste, dans ses lettres, il me parlait « peu de sa santé ; et lorsqu'il le faisait, c'était « pour me répéter que je ne devais pas m'en « inquiéter.

« Le deux ou le trois janvier, il m'écrivit « quelques lignes en m'envoyant une lettre de « vous, Révérend Père, dans laquelle vous lui « annonciez l'approbation que le Saint-Père ve- « nait de donner au Tiers-Ordre de Marie ; il me « priait en même temps d'aller passer une dou- « zaine de jours avec lui, en ajoutant qu'il dé- « sirait savoir le moment qui me conviendrait « le mieux. Je ne savais que penser d'une de- « mande qui n'était pas mieux motivée ; elle « troubla mon cœur maternel, et craignant que « ce bon fils ne fût plus souffrant, je lui répon- « dis de suite que je partirais au premier mot « que je recevrais. Le 10 janvier, je reçus de « lui une lettre qui, loin de me satisfaire, aug- « menta mes inquiétudes ; le 11, je franchissais « la distance qui me sépare de Paris, et à « 2 heures et demie j'arrivais. Il était sorti en « voiture. Je l'attendis chez son médecin, celui « qui a fait la campagne d'Océanie avec lui. Ils « avaient l'un pour l'autre une affection de « frère ; ils occupaient le même appartement. « Celui-ci me rassura ; il me dit que sans doute « l'état du Commandant (c'est ainsi qu'il l'ap- « pelait toujours), était grave, mais qu'il espé- « rait que Dieu le guérirait. Hélas ! lui aussi, « le bon jeune homme, rêvait une nouvelle cam- « pagne en Océanie, et il comptait bien y re- « tourner avec mon cher Auguste. Mais Dieu

« en avait ordonné autrement; que sa sainte vo-
« lonté soit faite! et qu'il daigne m'accorder la
« grâce de m'y soumettre plus généreusement
« que je n'ai pu le faire jusqu'à ce jour! Je sais
« qu'il y a de l'égoïsme dans ma douleur, puis-
« que je ne peux, sans offenser Dieu, douter de
« la félicité de ce bon et excellent fils; mais il
« était si nécessaire à ma vie! je l'aimais tant!
« Sans doute, je l'avais consacré à Dieu et à notre
« bonne Mère; mais ses exemples, ses con-
« seils m'étaient si nécessaires! Pardon, mon
« Révérend Père, vous voyez combien je suis
« faible et malheureuse; mais qui a connu mon
« Auguste me pardonnera et m'excusera, j'es-
« père. Priez, oh! priez pour moi afin que par
« ma soumission je mérite de le rejoindre.

« Enfin mon fils rentra; quand il m'eut em-
« brassée, il se tourna vers son médecin, qui
« lui demanda comment il se trouvait de sa pro-
« menade. « Je m'en trouve fort bien, » répon-
« dit-il, et il ajouta : « Ce qui me fait un grand
« plaisir encore, c'est que la semaine prochaine
« je conduis ma bonne mère chez les Sœurs de
« la Réparation, pour y faire une retraite avec
« le bon Père Bertholon. » J'étais indigne d'une
« pareille grâce, et je dois vous avouer à ma
« honte, mon Révérend Père, que mon pauvre
« cœur de mère se serra : je croyais venir don-
« ner des soins à mon cher fils, et il voulait me

« séparer de lui. « Je me trouve si heureux, « ma chère mère, de la retraite que je viens de « faire à Liesse, que je désire partager mon bon- « heur avec toi. » Je me gardai bien de lui lais- « ser voir l'impression de peine que me causait « sa proposition. J'aurais craint de l'affliger.

« Ce fut le lendemain de mon arrivée, le di- « manche 12 janvier, qu'il me fit part de la dé- « termination qu'il avait prise pendant sa re- « traite. Je vous ai déjà dit combien la grâce « que Dieu lui faisait, en l'appelant dans la So- « ciété de Marie, le rendait heureux. Du reste « je ne l'étais pas moins que lui ; une seule chose « troublait mon bonheur : c'était la pensée do- « minante de ce cher fils de retourner en Océa- « nie ; aussi j'ai supposé que c'était pour m'a- « mener à la force du sacrifice, qu'il avait voulu « me faire faire une retraite. Hélas ! peut-être « aussi voulait-il me préparer à une affliction « plus grande encore, dans le cas où il ne plai- « rait pas à Dieu de lui rendre la santé.

« Le 13 janvier, il me conduisit donc chez les « Sœurs de la Réparation, et j'y restai jusqu'au « mercredi 22. Pendant que les points de mé- « ditation qu'on me donnait dans ma solitude « roulaient sur l'esprit de sacrifice (hélas ! je « devais bientôt en avoir tant besoin !), ce cher « fils lui-même sentait son mal augmenter, et des « vomissements vinrent se joindre à ses autres

« infirmités. Quand je revins auprès de lui, il « m'exprima le désir de se rendre avec moi à « Tours pour voir sa sœur, passer quelques jours « en famille avec nous, recevoir mes soins, et « puis il voulait aller promptement auprès de « vous, mon Révérend Père, dans la maison de « la Société de Marie de Lyon, où il avait hâte « d'arriver.

« Le 27 janvier, nous prîmes une voiture et « fîmes une promenade, pour essayer les forces « de mon cher fils (son médecin l'avait ainsi « voulu); et le 28 nous partîmes pour Tours. « Quand je pense que c'est le 28 qu'il a fait « 60 lieues pour se rendre ici, et que le 1er fé- « vrier à midi il avait rendu le dernier soupir, « je ne puis y penser sans que mon âme entière « soit ébranlée. »

(Le mercredi 29, quoiqu'il fût extrêmement fatigué, il s'entretint longuement avec un de ses amis. Il ne fut question que d'immolation volontaire, de la sublime loi de l'expiation, de la nécessité de s'offrir à Dieu comme une victime afin d'obtenir grâce pour les pécheurs... Marceau citait les textes de la sainte Écriture qui avaient trait à cette doctrine toute d'amour et de charité, il brûlait de se donner davantage à Dieu et aux âmes, il se reprochait de n'avoir encore rien fait, il demandait sa guérison pour pouvoir travailler, si telle était la volonté de Dieu.)

« Le vendredi 31, il fut pris de violents vo-
« missements ; la décomposition du sang était
« arrivée au dernier degré.

« Le samedi 1er février (jour hélas ! de mes
« malheurs !) il se trouva assez agité dès le
« matin ; il se plaignait d'étouffements, et néan-
« moins, assis sur son lit, il causait avec nous ;
« il se disposait même à se lever, et je lui pré-
« parais ce qui pouvait lui être nécessaire....
« tout à coup j'entends un cri..... c'était ma
« fille.... mon Auguste venait de tomber en con-
« vulsion..... le sang lui sortait par le nez, par la
« bouche, il était sans connaissance... je lui fis
« respirer des sels ; je voulais lui faire avaler de
« l'eau de la Salette, mais il avait les dents serrées.
« J'appelai la sainte Vierge ; je lui demandai de
« me rendre ce fils chéri, mais en vain. Au mi-
« lieu de ces angoisses, je me hâtai d'envoyer
« chercher M. l'abbé Gervais, auquel il s'adres-
« sait lorsqu'il était à Tours ; bientôt il était là,
« ainsi que madame la Supérieure générale des
« Sœurs de la Présentation de Tours dont il est
« l'aumônier (1). Nous nous mîmes à genoux, et
« la triste cérémonie de l'Extrême-Onction com-

(1) Dans la lettre que madame la supérieure générale voulut bien nous écrire quelques années après la mort de Marceau, pour nous transmettre des renseignements à son sujet, elle concluait ainsi : « *Enfin, jamais nous n'avons trouvé* « *un modèle plus parfait de toutes les vertus.....* »

« mença. A ce moment même, mon Auguste re-
« prit sa connaissance, il répondit à tout, et à
« chaque onction il demanda pardon à Dieu ;
« puis M. l'abbé lui donna l'indulgence de la
« bonne mort. Ces soins remplis, la Supérieure
« chercha à alléger ses souffrances ; après avoir
« essuyé son visage, elle lui mit dans la bouche
« deux petites cuillerées d'un mets adoucissant
« qui parurent lui faire plaisir. Il la regarda avec
« cet air de bonté que vous lui connaissiez, et
« il lui dit : Merci, ma Sœur, merci ; Dieu vous
« le rende ! » A ce moment, j'ai espéré que la
« sainte Vierge ferait un miracle pour guérir
« mon fils, mon cher fils. Mais hélas ! j'en étais
« indigne, et ce bon et bien-aimé fils méritait la
« récompense qu'il est allé recevoir. Ce mieux
« sensible ne dura pas : il s'apercevait, et tous
« les assistants aussi, que ses forces l'abandon-
« naient ; mais il était calme, et il recevait avec
« des sentiments de joie non cachés les conso-
« lations qu'on lui prodiguait. Il sourit à ce mot
« de la Supérieure : « Vous avez fait votre pur-
« gatoire tout à l'heure. »

« Lui ayant dit une fois : « Cher fils, tu souf-
« fres bien ! » — O ma mère, me répondit-il,
« cela peut-il s'appeler souffrance, en compa-
« raison de ce qu'a enduré Notre-Seigneur ?...
« Et puis, sais-je souffrir comme il faut ?.. »
« Combien nous admirions sa parfaite obéissance !

« Obligées, la Supérieure générale et moi, de le « fatiguer par les soins qu'exigeait sa position, « nous le voyions se livrer avec une patience et « une douceur angéliques entre nos mains. Bientôt « ne pouvant plus articuler un seul mot, il de- « mandait du geste et du regard qu'on lui sug- « gérât quelques saintes pensées, qu'on récitât « des prières, qu'on lui parlât de Celui qui rem- « plissait son cœur. Puis survint une nouvelle con- « vulsion plus douloureuse que la première. A ce « coup je vis de quel malheur j'étais menacée. « Aussi je ne saurais vous peindre ma douleur... « Hélas ! bientôt tout fut fini.....

« Eh ! bien, mon Révérend Père, cette figure « contractée est redevenue sereine et belle, au « moment où son âme s'est séparée de son corps ; « il avait le sourire sur les lèvres ; vous eussiez « dit un saint en méditation ou en extase. Je l'ai « embrassé pour la dernière fois, trois heures « avant qu'on le mît dans le cercueil. Un de ses amis, « M. Dupont, quoiqu'il sût que le sang, qu'il avait « rejeté pendant son agonie, exhalait une odeur dé- « sagréable, plaça ses lèvres sur les lèvres entr'ou- « vertes de mon cher enfant, pour lui donner un « dernier adieu, et il reconnut qu'il n'avait aucune « odeur. Tous les assistants firent la même remar- « que, et ils admiraient l'expression de joie peinte « sur son visage que la mort avait embelli. Trente « heures après son décès, nulle odeur, nul chan-

« gement dans les traits de mon cher fils. Oh ! il « est heureux, ce cher enfant, il est heureux, je « n'en saurais douter. Aussi est-ce sur moi que « je pleure, sur moi dont il faisait toute la gloire. « Mais voilà..... Mon affection pour lui était « encore trop terrestre. Bien que je l'eusse con- « sacré de bon cœur à Dieu, mon sacrifice n'était « pas assez complet, et Dieu me l'a imposé ; c'est « dans son infinie miséricorde que j'espère pour « le faire avec générosité. Je recours à notre « bonne Mère pour obtenir ce courage. J'espère « bien que mon Auguste n'aura pas mon salut « moins à cœur aujourd'hui qu'il est si bien placé. « C'est à ses bonnes et précieuses lettres que je « dois le peu que je vaux.

« Vous dirai-je, mon Révérend Père, que, « peu avant sa mort, parlant de la campagne « de l'*Arche d'alliance*, il disait « *C'est le grain* « *de sénevé ; le bon Dieu le fera croître en son* « *temps ; c'est beaucoup qu'il soit semé.* »

« Pour continuer ce triste récit, j'ajouterai « que bien qu'il fût peu connu ici, puisqu'il n'y « venait que rarement, et n'allait que chez deux « ou trois de mes amis qui étaient devenus aussi « les siens, son convoi était très-nombreux et « surtout il s'y trouvait beaucoup d'ecclésiasti- « ques. C'était cependant le dimanche dans l'a- « près-midi.

« On parle aussi d'une souscription pour la fon-

« dation d'un monument pieux en mémoire de « mon vertueux fils, d'une chapelle où l'on di- « rait la messe. La chose est allée jusqu'à Mgr « Morlot, archevêque de Tours (plus tard *le car-* « *dinal de Paris*) qui a dit qu'il aviserait.

« Merci, Révérend Père, de l'intérêt que « vous voulez bien prendre à ma santé; elle « est aussi bonne que possible; il faut bien que « je souffre pour obtenir la grande grâce d'être « un jour réunie à mon bien-aimé fils qui, « par ses vertus, m'a laissée si loin derrière lui.

« Daignez agréer l'expression des sentiments « respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, « dans les saints cœurs de Jésus et de Marie, « votre très-humble servante,

« VEUVE MARCEAU,
« Servante de Marie Immaculée. »

Un des écrivains les plus distingués de France annonçait à la même époque le même événement en d'autres termes : « Avec Auguste Marceau « vient de descendre dans la tombe un des « grands noms de notre histoire moderne. Qu'il « nous soit permis de le dire sur cette tombe : « Ce nom a été deux fois glorieusement porté. « L'oncle le fera vivre dans l'histoire de nos « batailles; le neveu le fera vivre dans les « souvenirs de la marine, dans les annales des « missions, dans la pensée de tous ceux (et

« ils sont nombreux) qui ont pu apprécier en lui « ce qu'il y a de plus beau sous le ciel : *L'union « des grandes qualités et des grandes vertus.* »

Peu de mois après la mort du Commandant, le navire témoin de ses vertus, fidèle compagnon de ses travaux et de ses religieux exploits, s'abîmait dans les flots. Comme si, après avoir été le théâtre de tant de nobles choses, l'instrument de la plus sainte des missions, très-souvent le tabernacle du fils de Dieu, l'*Arche d'alliance* se refusait à servir désormais à des emplois vulgaires! C'est ainsi que, suivant les lois de la liturgie catholique, l'objet qui a été employé au culte, ne peut être appliqué à des usages profanes ou doit être anéanti... Nous ne croyons pas que, depuis le commencement du christianisme il se soit vu jamais un navire qui ait offert des spectacles aussi ravissants pour le ciel. *Arche d'alliance!* Ce nom se confondra à jamais avec l'apostolat de Marceau.

La mère d'Auguste Marceau. — Afin de ne pas encourir les justes reproches des lecteurs, il nous reste à consacrer quelques lignes à la mère du Commandant qu'on ne doit pas plus séparer de son fils, en renversant les situations et les analogies, qu'on ne sépare Augustin de Monique.

Quelques années plus tard, le sacrifice de cette digne et respectable femme était complet : sa fille unique, Madame de la Pinsonnière, mourait

entre ses bras. Ce coup rouvrit sa blessure. Mais l'héroïque résignation de la chrétienne égala la douleur déchirante de la mère.

« Je me garderais bien, disait-elle, de de-« mander à mon cher fils la délivrance des croix ; « je lui demande de les aimer et de les porter « comme il l'a fait et d'être en tout soumise « à la volonté de Dieu. Tout mon désir est « que ce sentiment soit animé du pur amour « de Dieu et libre de toute affection terrestre. »

Sans cesse elle avait devant les yeux le modèle qui lui était si cher, pour y conformer ses pensées et sa conduite. Quelques mois avant sa mort elle disait : « Je reconnais plus que jamais que je n'é-« tais pas digne d'être la mère d'un tel fils. Mais « pourtant, loin de me laisser aller au découra-« gement, je veux faire de nouveaux efforts afin « de marcher sur ses traces autant que possible. « Je l'invoquerai si souvent qu'il ne pourra me « refuser son assistance pour l'imiter. »

Lorsque nous lui envoyâmes notre seconde édition, la même qui a été déposée aux pieds de Sa Sainteté le pape Pie IX, elle nous écrivit : « Je ne puis vous exprimer le bien et je pourrais « presque dire le mal que m'a fait la lecture de « la vie de mon saint fils. Je me trouve si loin de « lui, que je crains par moments de ne pouvoir « jamais le rejoindre; mais je sais que nous de-« vons nous confier dans la miséricorde de Dieu

« et dans les mérites surabondants de notre divin « Rédempteur. Aussi je fais tous mes efforts pour « combattre cette disposition au découragement. »

Les nouveaux détails qu'il nous avait été donné de recueillir sur le fils, étaient comme autant de charbons ardents qui enflammaient le cœur de la mère. « Je vous l'avoue, mon digne ami, tout en « ayant une haute opinion des vertus de ce cher « enfant et du courage qu'il avait dû déployer « contre lui-même pour arriver à ce degré de « perfection, je ne pensais pas qu'il eût pu se « vaincre à un tel point. »

Toute à ses devoirs, ne vivant plus que pour Dieu et pour sa petite-fille, Madame Marceau, dans l'intérêt de cette jeune personne, se retira à Nantes, chez son neveu, M. Eugène de la Gournerie, auteur de *Rome chrétienne*, tuteur de l'enfant qui lui était si chère. Il lui en coûta extraordinairement de s'arracher du tombeau de son Auguste; mais elle ne comptait plus son cœur pour rien, quand elle reconnaissait la volonté de Dieu.

Malgré les attentions dont elle était l'objet dans cette respectable famille, Madame Marceau habitait par la pensée cette tombe sainte. Son grand désir était de la recevoirencore une fois. Au mois de mars 1862, sa santé chancelante pouvait devenir un obstacle à l'accomplissement de ce ma-

ternel projet, et la pieuse femme s'accusait, comme d'une imperfection, de ne pas savoir dominer son désir. Mais elle ajoutait aussitôt : « Si « pourtant Dieu en ordonne autrement, j'espère « qu'il m'accordera la grâce de lui en faire le « sacrifice avec générosité. » Tout son bonheur était de prier; son oubli constant d'elle-même et son dévouement absolu aux siens l'engageaient à renoncer à ce bonheur toutes les fois qu'elle trouvait une occasion d'être utile à ceux qui l'entouraient; ou même de leur être agréable. Pour ne pas les attrister, elle cherchait à ne point laisser paraître ses souffrances. On a pu déjà admirer son humilité profonde. A l'exemple de son cher Auguste, elle craignait extrêmement de perdre le temps, et jusque dans les derniers mois de sa vie, au milieu des souffrances cruelles qu'elle eut à endurer, on la voyait se soumettre par amour pour Dieu, à la loi du travail. Comme Auguste Marceau, elle faisait en sorte d'éviter les paroles inutiles, et elle fuyait surtout avec le plus grand soin tout ce qui aurait pu être contraire à la charité. Nous tenons ces derniers détails de quelqu'un qui ne la quittait pas.

L'application constante à imiter son saint fils, une soumission amoureuse et entière à la volonté de Dieu : tel est en deux mots le résumé des dernières années de Madame Marceau.

Le 27 août 1862, Auguste tendait du ciel la main à sa mère, et entourée des soins de MM^mes^ de

la Gournerie et de Fouquet, ses nièces, elle s'endormait dans la paix du Seigneur au château d'Epigny. C'était la veille de la fête de celui que Marceau avait suivi dans ses écarts et son retour, de celui dont il portait le nom (saint Augustin), sa propre fête par conséquent à lui-même. Double coïncidence touchante! Souvenir et rapprochement d'une des histoires les plus émouvantes de l'Église! Le premier Augustin devait tout à Monique; la nouvelle Monique doit tout à son Augustin. L'Église célèbre la conversion de saint Augustin par une attention délicate, le 5 mai, le lendemain du jour où elle fait la fête de sainte Monique. Le chef invisible de l'Église, choisit pour couronner la mère de Marceau, le jour où sur la terre elle offrait ses vœux à son Auguste.

Un mot encore sur cette famille bénie de Dieu. Son dernier rejeton, Mlle de la Pinsonnière-Marceau, prononçait, quelques années plus tard, les vœux de religion dans une congrégation qui est une des gloires les plus pures de notre siècle, dans l'apostolique congrégation du Sacré Cœur.

Heureuse famille qui, grâce à Dieu et à son serviteur, vient s'éteindre dans le cœur de Jésus, d'où sortent et où aboutissent tous les biens que le ciel répand sur la terre!

A la première page de cette biographie, nous avons cité l'épitaphe pompeuse du jeune et honorable général Marceau, mort hélas! dans un temps où l'on mourait sans prêtre, sans sacrements, souvent sans religion et par conséquent sans espérance.

A ce héros de la gloire humaine, héros douteux, quel homme sincèrement chrétien ne préférera le héros de la foi et de l'humilité, du dévouement et du sacrifice, de l'amour et du zèle, sur la tombe duquel, à côté du signe sacré de notre rédemption, on lit cette simple et religieuse inscription tracée de la main de sa mère :

ICI REPOSENT,
EN ATTENDANT LE GRAND JOUR DE LA RÉSURRECTION,
LES RESTES MORTELS D'AUGUSTE-FRANÇOIS MARCEAU
SERVITEUR DE MARIE IMMACULÉE,
CAPITAINE DE FRÉGATE,
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,
CHEVALIER DE L'ORDRE DE GRÉGOIRE-LE-GRAND,
NÉ LE 1er MAI 1806, DÉCÉDÉ LE 1er FÉVRIER 1851.
SOUS LA PROTECTION DE MARIE.

# CONCLUSION.

Les âmes des justes sont dans la main de Dieu; ils ont paru mourir aux yeux des insensés; leur sortie du monde a passé pour le comble de l'affliction.

Mais leur affliction a été légère, et leur récompense sera grande, parce que Dieu les a tentés par les tribulations qu'il leur a envoyées, et il les a trouvés dignes de lui par la patience avec laquelle il les ont souffertes.

Il les a éprouvés comme on éprouve l'or dans la fournaise; il les a reçus comme une hostie d'holocauste qui lui a été très-agréable; et il les regardera favorablement dans le temps où il viendra rendre à chacun selon ses œuvres.

Quand le juste mourrait d'une mort précipitée, il se trouverait dans le repos, et il aurait tout le mérite d'une extrême vieillesse.

Ce qui rend la vieillesse vénérable, ce n'est pas la longueur de la vie ni le nombre des années.

Mais la prudence de l'homme lui tient lieu de cheveux blancs, et la vie sans tache est une heureuse vieillesse.

En effet comme le juste a plu à Dieu, il en a été aimé; et Dieu l'a transféré d'entre les pécheurs, parmi lesquels il vivait, pour le cacher dans le secret de sa face.

Son âme était agréable à Dieu ; c'est pourquoi il s'est hâté de la tirer du milieu de l'iniquité. Les peuples voient cette conduite de Dieu sur les élus sans la comprendre, et il ne leur vient point dans la pnnsée que cela arrive ainsi parce que la grâce de Dieu, parce que sa miséricorde est sur ses saints. et que ses regards favorables sont sur ses élus.

Mais le juste mort condamne les méchants qui lui survivent, et sa jeunesse sitôt terminée lui ayant suffi pour acquérir une gloire éternelle, est la condamnation de la longue vie de l'injuste, qui ne lui sert qu'à amasser un trésor de colère, en multipliant ses iniquités.

Ils verront la fin du juste, les hommes pécheurs; ils ne comprendront point le dessein de Dieu.

Ils verront cette fin du juste, et ils le mépriseront, parce qu'ils ne sauront pas que sa mort précipitée est la récompense de sa sainte vie; aussi le Seigneur se moquera d'eux à son tour.

Car après ces vains plaisirs, que les pécheurs auront goûtés sur la terre, et cette suite d'iniquités dont tout le cercle de leur vie se trouvera composé, ils tomberont parmi les morts dans une éternelle ignominie, parce que le Seigneur les brisera; et ils tomberont devant lui confus et muets. Il les détruira jusqu'à la racine, et les précipitera dans la dernière désolation. Ils seront

percés de douleur, et leur mémoire périra pour jamais.

Ils paraîtront pleins d'effroi au souvenir de leurs offenses, et leurs iniquités se soulèveront contre eux pour les accuser.

Alors les justes s'élèveront avec une grande force contre ceux qui les auront accablés d'afflictions.

Ils avaient dit, ces pécheurs, sur la terre, dans l'égarement de leurs pensées : « Le temps de « notre vie est court et fâcheux; l'homme, après « la mort, n'a plus de bien à espérer, et on ne « sait personne qui soit revenu des enfers.

« Étant nés de rien, après la mort nous serons « comme si nous n'avions jamais été. La vie n'est « qu'un souffle dans nos organes, l'âme est comme « une étincelle de feu qui remue notre cœur.

« Lorsqu'elle sera éteinte, notre corps sera de la « cendre, l'esprit se dissipera comme un air subtil.

« Venez donc, avaient ajouté les pécheurs, « jouissons des biens présents, hâtons-nous d'user « des créatures pendant que nous sommes jeunes, « et en état de goûter les plaisirs.

« Couronnons-nous de roses avant qu'elles se « flétrissent; qu'il n'y ait point de lieu de délices « où notre volupté ne se signale.

« Opprimons le juste.

« Faisons tomber le juste dans nos piéges, « parce qu'il nous incommode.

« Il assure qu'il a la science de Dieu.

« Il est devenu le censeur de nos pensées « mêmes.

« Sa vue seule nous est insupportable : car sa « vie n'est point semblable à celle des autres, « et il suit une conduite bien différente.

« Il nous considère comme des gens ne vivant « que de bagatelles; il s'abstient de notre ma- « nière de vivre comme d'une chose impure; il « préfère ce que les justes attendent à la mort à « tous les plaisirs que nous goûtons durant cette « vie, et il se glorifie d'avoir Dieu pour Père.

« Que notre force soit la loi de la justice; car « ce qui est faible n'est bon à rien. »

Mais, au grand jour, quand le juste s'élèvera contre les méchants, ceux-ci seront saisis de trouble et d'une horrible frayeur: ils seront saisis d'étonnement, en voyant tout d'un coup, contre leur attente, les justes sauvés et heureux.

Ils diront en eux-mêmes, travaillés de regrets amers, et jetant des soupirs, dans les angoisses de leurs cœurs : « *Voilà ceux qui ont été autre-* « *fois l'objet de nos railleries*, et que nous don- « nions pour exemple de personnes dignes de « toutes sortes de mépris.

« Insensés que nous étions! *Leur vie nous pa-* « *raissait une folie,* et leur mort honteuse;

« Cependant les voilà élevés au rang des enfants « de Dieu, et leur partage est d'être avec les saints

« Nous nous sommes donc égarés de la voie de « la vérité ! La lumière de la justice n'a point lui « pour nous, et le soleil de l'intelligence ne s'est « point levé sur nous !

« Nous nous sommes lassés dans la voie de « l'iniquité et de la perdition ! Nous avons mar- « ché dans des chemins difficiles, et nous avons « ignoré la voie du Seigneur !

« De quoi nous a servi notre orgueil ? Qu'a- « vons-nous tiré de la vaine ostentation de nos « richesses ?

« Toutes ces choses sont passées comme l'om- « bre qui se dissipe, et comme un courrier qui « s'en va ;

« Ou comme un vaisseau qui fendant les flots « agités, ne laisse point de trace après qu'il est « passé, et n'imprime sur les flots nulle marque « de sa route ;

« Ou comme un oiseau qui vole au travers de « l'air sans qu'on puisse remarquer par où il « passe ; on n'entend que le bruit de ses ailes « frappant, divisant l'air avec effort ; après qu'en « les agitant il a achevé son vol, on ne trouve plus « aucune trace de son passage ;

« Ou comme une flèche lancée vers son but ; « l'air qu'elle divise se rejoint aussitôt, sans « qu'on reconnaisse par où elle a passé.

« Ainsi nous ne sommes pas plus tôt nés que « nous avons cessé d'être ; nous n'avons pu mon-

« trer en nous aucune trace de vertu et nous « avons été consumés par notre propre malice. »

Voilà ce que les pécheurs diront dans l'enfer; voilà le jugement qu'ils porteront de tout ce qui aura fait pendant leur vie l'objet de leurs convoitises;

Parce que l'espérance des méchants est comme ces petites pailles que le vent emporte; ou comme l'écume légère qui est dissipée par la tempête; ou comme la fumée que le vent dissipe; ou comme le souvenir d'un hôte qui passe, et qui n'est qu'un jour en un même lieu.

Mais les justes vivront éternellement; le Seigneur tient en réserve leur récompense et la pensée du Très-Haut se repose sur eux.

Ils recevront de la main du Seigneur un royaume admirable et un diadème éclatant de gloire.

(*Livre de la Sagesse*, chap. II, III, IV, V.)

*QUI NON ZELAT, NON AMAT.*
CELUI QUI N'A POINT DE ZÈLE,
N'A POINT D'AMOUR.

(S. AUG.)

D. O. M.

FIN.

# TABLE DES MATIÈRES.

---

## LIVRE QUATRIÈME.

### CARRIÈRE APOSTOLIQUE DE MARCEAU.

(1845-1849.)

# LIVRE CINQUIÈME.

## DERNIÈRES ANNÉES, MALADIE ET MORT DE MARCEAU.

(1849.....1851.)



FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND ET DERNIER.